

Journal

2012

du mercredi 4 janvier 2012 au vendredi 28 décembre 2012

Journal de Jean-François Peyret

www.tf2.re

mercredi 4 janvier 2012

Depuis mon retour à Paris, j'ai un peu laissé tomber *Le théâtre et son trouble*. J'essaye d'avancer dans la jungle des petites difficultés : rangement de l'appartement, classement de livres, emploi du temps, lettres à faire, avancer, avancer encore. Et puis le retour de Beckett avec l'imminence de la master class à Lausanne.

Passer sa vie en compagnie des morts. Une conversation comme une autre, et les morts sont des amis conciliants.

jeudi 5 janvier 2012

Jeudi déjà, je n'arrive pas à m'y faire... Hier rattrapage de lecture (ou lecture de rattrapage ?) de vieux numéros de *Nature*. J'aime bien l'idée que nos imagistes aient pu se rendre compte que, lorsque je prends consciemment une décision, ça s'est déjà pas mal agité dans mon cerveau avant. Le libre arbitre, une illusion ? Quelle belle gifle ce serait ! Les jeux seraient faits, mais, le piquant de l'affaire, c'est que je suis quand même condamné à prendre ma décision. Prendre une décision déjà prise.

Théâtre et science : Roald Hoffmann, prix Nobel de chimie en 1981, poète et auteur dramatique. A publié *Beyond the Finite : The Sublime in Art and Science* (recueil de textes). Textes dramatiques : *Should've* à propos de la responsabilité du savant, si je comprends bien (m'a pas l'air léger léger) et *Oxygen* écrit avec Carl Djerassi sur Lavoisier inventant la chimie moderne (la fameuse coupure).

vendredi 6 janvier 2012

Rendez-vous avec Juillard ; que dire ? Lassé de courir avec le vent dans le nez.

Walden.2

Après *Re : Walden*, qui a existé sous la forme d'une installation –prototype au Fresnoy en 2010 - d'une performance musicale et d'un spectacle de théâtre au TPV, 2010, 11-13 et j'espère en tournée, projet d'un autre format et d'une autre nature conçu à partir de la 'lecture' de *Walden* par Jean Nouvel, c'est-à-

dire trois séquences d'images tournées à Gennevilliers, Biscarosse , et de St Jacques de Compostelle jusqu'à Tanger qui sont autant de variations d'aujourd'hui sur des paramètres thoreauviens. Cela suppose la sortie hors de la cabane et hors du texte de départ. Cela suppose une écriture d'aujourd'hui.

samedi 7 janvier 2012

Excursion inutile à la Colline. Je suis déjà derrière eux. Moral à zéro. Près de deux mois depuis la première d'*Ex vivo/In vitro*. Ce spectacle a déjà sombré dans le passé. Rien ne bouge, rien de neuf, si ce n'est le sauvetage de ma convention. Le statu quo devient une grande victoire.

Rouvrir *Le Théâtre et son trouble*. JF Ballay me cuisine là-dessus. Il s'agit encore de parler de disparition, d'intalent et d'agonie. C'est gai.

lundi 9 janvier 2012

Castorf. Je ne savais pas que la traduction française de *Der Auftrag* de Müller était *La Dame aux camélias*. Histoire de putes.

Cesser de faire des spectacles trop polis. Bien polis. (je parle de moi, mais par opposition à Castorf). Bien polis, bien jolis. Air connu. Mais le trash n'est pas mon fort. C'est que je dois aimer l'élégance. Mes limites. Bourgeoises ?

mercredi 11 janvier 2012

L'idée d'une pensée confuse, d'une connaissance confuse. L'idée me plaît (pour le *Th et son tr*). Pas la présentation sensible de l'idée. J'aime que la pensée (la mienne) reste un peu confuse. Cela me paraît plus conforme à l'état du monde et flatte mon scepticisme.

mercredi 18 janvier 2012

Premiers jours de la master class à Lausanne. Un peu paumé comme d'habitude (le stress, que leur faire faire ?) et l'effet Beckett toujours assez désastreux sur ma pauvre psyché. Un peu malade aussi (maux de tête –nuque-, de foie). Sans compter l'ennui. Qu'est-ce que l'ennui ? Je ne crois pas que je me sois jamais beaucoup ennuyé : l'ennui, une hâte que cela finisse. Il y a un ennui d'impatience. Là je me fais l'effet d'être un moraliste français, quelle horreur !

Comment procéder ? Le point crucial : le corpus. J'étais parti de l'idée qu'il fallait faire le tour des questions que posait le rapport de Beckett aux technologies de son temps. Radio, magnétophone, télévision. Et le rapport à la prose. Quelle prose pour la technique.

—prozac pour tous.

Lu le petit texte de Badiou sur Beckett ; sympathique. Le sous-titre : l'incroyable désir. Pas mal, dommage qu'en philosophe incroyable ou incurable, on comprenne à la fin que ce désir est celui de penser. « Beckett a rempli sa tâche. Il a disposé le poème de l'incroyable désir de penser. » (79)

Je dirais exactement le contraire. Beckett n'a pas cette vulgarité, justement.

jeudi 19 janvier 2012

« Mais le clavecin s'adresse à un petit public », objecte l'homme de radio, qui, lui, s'adresse à un public gigantesque et distrait.

Hier travail un peu plus méticuleux sur *Dis Joe*. Comment on trahit une œuvre (pour mieux en hériter ?) Le mouvement de la caméra est arrêté par le premier mot du texte. Comment en rendre compte dans notre dispositif ? *No colour*.

To Alan Schneider, Beckett wrote on 7 April 1966: "Voice should be whispered. A dead voice in his head. Minimum of colour. Attacking. Each sentence a knife going in, pause for withdrawal, then in again."

Eh Joe is the fourth and final play in a collection of short Beckett plays at the New York Theatre Workshop directed by JoAnne Akalaitis, starring Mikhail Baryshnikov and featuring new music by Philip Glass. The quartet, which started performances in December 2007, begins with Act Without Words I, Act Without Words II and Rough for Theatre I before finishing with Eh Joe. Karen Kandel plays the Voice. Coincidentally, the New York Theatre Workshop and the aforementioned Kraine Theatre are in adjacent buildings on the theatre-rich Fourth Street Arts Block between Second Avenue and the Bowery in Manhattan.

samedi 21 janvier 2012

Souvenir, souvenir

lundi 23 janvier 2012

KO, assommé par l'affaire Empac, humilié aussi par ces tracasseries. Décidément je ne serai jamais sorti de mon trou.

Je vais, avec les élèves, tenter de travailler sur les restes de la semaine dernière ; enregistrer les parties correspondantes de *La dernière bande* et les faire écouter aux comédiens.

Corpus possible pour cette semaine : *L'Image*. Pourquoi fait-il référence à Malebranche ? Cartésianisme bien mûr (Beckett machine anti-cartésienne ?) « C'est la bonne métaphysique qui doit tout régler ».

Ici c'est le chien qui a eu la même idée que nous au même instant.

Malebranche retient l'idée d'une raison universelle. Tous les hommes en effet s'accordent sur les vérités scientifiques et morales. La raison est aussi immuable, nécessaire (la vérité ne change pas), infinie (puisque je suis, par exemple, capable de concevoir l'infini des nombres) et ne peut donc être que celle de Dieu. Dieu est le lieu de toutes les connaissances qu'elles soient sensibles ou rationnelles.

mardi 24 janvier 2012

Infirmes quand je n'évolue pas dans ma langue. Mais comme un poisson de compagnie dans son aquarium.

On essaie de m'intéresser dans le poste (en fait l'ordinateur) à la tonte des moutons qui devrait devenir discipline olympique. C'est réconfortant.

Hier opération mémoire avec les comédiens : partir de leur mémoire des trois textes travaillés la semaine dernière : échec. Leur demander de ruminer un peu. Dois-je leur faire visionner des extraits de mes œuvrettes ?

Ce n'est pas le tout de jouer avec les machines (mais c'est bien) mais il faut les nourrir (l'image n'est pas trop bonne) ; il faut les nourrir aussi, y entrer du matériau. Il faut entrer du matériau dans les machines mais dans les cerveaux aussi. Imbibition mais pas trop systématique, flottante. Il faut que chacun se constitue une petite mémoire beckettienne, un fichier.

Penser, parler en milieu digital (numérique), tel est l'enjeu.

mercredi 25 janvier 2012

La médiocrité plus que l'échec, presque pire. Chronique d'une vie médiocre. La médiocrité dorée (un peu dorée) d'un homme ordinaire.

Un peu confus dans la master class (la confusion vient de moi). Les comédiens ne connaissent pas Blin (prononcé à l'anglaise, Bline). Lecture « radio-phonique » de "Je suis né le..." dans laquelle mes fichiers "Actions proprement beckettiennes" puis "Voix" sont intercalés.

Enregistrer "Actions proprement beckettiennes" avec des comédiens qui écoutent. On les filme avec démembrement du corps, j'appelle ça comme ça. Ils ont une façon de filmer très naturaliste.

I am not a researcher.

A new trend in dance is born

A team approach to problems

Jeffrey : how design can help business

Sinergia Project: "Towards an Alliance Between Performing Arts and Sciences".

New media art is a genre that encompasses artworks created with new media technologies, including digital art, computer graphics, computer animation, virtual art, Internet art, interactive art, computer robotics, and art as biotechnology. The term differentiates itself by its resulting cultural objects and social events, which can be seen in opposition to those deriving from old visual arts (i.e. traditional painting, sculpture, etc.). This concern with medium is a key feature of much contemporary art and indeed many art schools and major Universities now offer majors in "New Genres" or "New Media" and a growing number of graduate programs have emerged internationally.

Real time technologies

In the book Postdigitale, Maurizio Bolognini suggested that new media artists have one common denominator, which is a self-referential relationship with the

new technologies, the result of finding oneself inside an epoch-making transformation determined by technological development. Nevertheless new media art does not appear as a set of homogeneous practices, but as a complex field converging around three main elements: 1) the art system, 2) scientific and industrial research, and 3) political-cultural media activism. There are significant differences between scientist-artists, activist-artists and technological artists closer to the art system, who not only do have different training and technocultures, but have different artistic production. This should be taken into account in examining the several themes addressed by new media art.

Non-linearity

Interactive Drama: The story is in your hands...

IDtension is a research project on interactive drama carried out by Dr. Nicolas Szilas. The project is hosted by the TECFA Lab at the University of Geneva, Switzerland.

The main challenge of interactive drama is to design a dynamic system that produces meaningful events and allows users to deeply interact with it.

To reach this goal, we adopted two strong principles:

*an interactive drama system must be based on the theories of narrative;
the sequencing of dramatic actions must derive from a cognitive and emotional simulation of the audience.*

We postulate that, like other art forms, Interactive Drama does not require the audience to have specific artistic skill. Therefore, in Interactive Drama, the user is neither (co)author, nor performer, even metaphorically.

Participation of the audience occurs at the only level no skill is needed: the level of story actions. Any person can act, and the pleasure of Interactive Drama will come from the implicit dialogue that occurs between the audience and the author, on a thematic ground chosen by the author. Your comment...

Authorship (top)

It is often feared that Interactive Fiction consists of replacing the central role of the author. This role is not removed but moved: Without deciding the exact sequence of actions in the drama, the author has to precisely define all the re-

mainder: thematics, character's values, character's goals, actions, speech, etc. His/her role simply becomes more abstract. Your comment...

Beyond entertainment (top)

If the main application of this research is Interactive Entertainment, simulating the narrative is a fundamental issue, whose applications concern Human-Computer Interaction (HCI) in general.

In particular, we envision middle term applications in e-learning, web-based marketing and Information Visualization.

It is even surprising that the field of HCI has paid so little attention to one of the key element of human communication, namely narrative (12 years after "Computer as Theatre", from Brenda Laurel). Your comment...

Dialogue (top)

A narrative is like a discourse, it aims at conveying a message to its audience in order to impact it. So an interactive narrative is an interactive discourse... namely a dialogue, where the author and the audience exchange their point of views through characters' actions. Your comment...

Emergence? (top)

Could a story emerge from a dynamic simulation of social/intelligent agents? Yes, but only occasionally. It is more a matter of chance than of emergence.

What one needs to simulate is the drama itself...

Given our limited knowledge of narrative emergence, we consider that stories should not emerge but be produced by an adequate simulation. Your comment...

OULIPO (OUvroir de LItterature POtentielle) is a literary movement created in the sixties (R. Queneau, G. Perec, I. Calvino, etc.). Potentiality here means that the work is defined as a set of constraints, and the development of those constraints is sometimes in the hands of the reader. For example, "100,000,000,000,000 Poems", from R. Queneau, is a combinatorial book which produces billions of poems depending on the reader's choice.

This potentiality is also at the heart of Interactive Drama on Computer.

And we must remember that "virtual" etymologically means "potential"!

Beyond any polemic about structuralism, Greimas, Barthes, Todorov, Bremond should be considered as valuable sources of inspiration for building strong interactive drama.

ACM SIGCHI ACE 2011 conference.

pico-projecteurs mobiles

Sempere donne the meaning de son work !

Work is always being done. But where, and by whom, and to what end? Mixing ideas of surveillance, remote control and the atmosphere of the Cold War, The Meaning of Work is an interactive audio piece featuring original video loops and audio sampled from The Conet Project (a collection of "numbers stations"). By selecting objects on the desktop, the viewer can induce the hidden operator to work: infinitely transcribing, typing and recomposing the layered, haunted soundtrack.

samedi 28 janvier 2012

De passage à Paris.

Pour un stage de l'Odin, je lis cette consigne : « chaque participant doit connaître un texte par cœur. »

Célébrité : "Les Bonnes sur le Divan"

Séance inaugurale du séminaire "Le théâtre exposé à la science", en partenariat avec L'Envers de Paris, Jacques Vincey rencontre François Ansermet, psychanalyste, professeur de pédopsychiatrie à l'Université de Genève, chef du Service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent aux Hôpitaux universitaires de Genève.

La mise en scène des Bonnes est l'occasion de revisiter le texte de Lacan "Le Crime des sœurs Papin", fait divers dont Jean Genet s'est inspiré, qui reste autant inexplicable que terrifiant. La discussion portera aussi sur les sources de la destructivité qui reste une question centrale pour la psychanalyse, lorsqu'elle ne rejette pas la thèse freudienne de la pulsion de mort, question dont l'actualité ne cesse de nous être évidente.

Pour plus d'informations sur le séminaire : Nouria Gründler nouria.grundler@wanadoo.fr

samedi 4 février 17h I foyer-bar de l'Athénée I entrée libre.

Le théâtre exposé à la science : cela me rappelle quelque chose.

13h17 : Agathe m'annonce que pour le moment elle est enceinte. Jusqu'à lundi au moins.

dimanche 29 janvier 2012

La mémoire du poisson rouge. Joli titre.

jeudi 2 février 2012

Dernière semaine à Lausanne. Pas beaucoup d'activité cérébrale. La Manufacture, le HLM (je suis méchant) et retour. Trop froid pour aller se balader et personne à l'horizon. Pas avancé avec Agalma. Une espèce de vie animale (y a-t-il des animaux insomniaques ?)

La musique existerait même si le monde n'existait pas.

mardi 7 février 2012

Retour à Paris et au *Théâtre et son trouble*. Histoire picaresque ?

Ceci n'est pas un livre de théâtre. Dans l'histoire des pipes, celle de Magritte, qui n'en était même pas une, est pourtant celle qui a fait la plus belle carrière, celle qui a fait le plus parler d'elle. La pipe la plus célèbre n'est pas une pipe. C'est au fond rassurant.

Etre devenu un faiseur de théâtre, ce n'était vraiment pas dans le programme de ma vie. Trouble.

samedi 11 février 2012

L'autre soir *Bloed and Rozen*. Supportable mais un vieux truc quand même. Cassiers ne fait pas grand-chose de son dispositif technique, la vidéo l'emporte toujours à coup de vieilles astuces, et surtout le théâtre (texte, jeu) demeure inchangé, vieille rhétorique littéraire contemporaine de Montherlant, si l'on veut. Supportable parce que, comme spectateur, on a toujours quelque chose à faire : regarder l'image, lire les sous-titres, observer les comédiens sur le plateau. Supportable parce que le jeu en néerlandais distancie bien les

choses. En français, ce serait épouvantable. Et pourquoi ressortir ce vieux poncif, Jeanne et Gilles ? On n'en peut plus. Rivette, c'est quand même mieux.

Déjeuner avec Ollender. Avais-je l'intention de lui vendre quelque chose ? C'est raté. J'avais sans doute en tête de fourguer le *Théâtre et son trouble* bien que ma paresseuse relecture depuis décembre ne m'ait pas convaincu de l'intérêt de la chose. Je n'y crois pas moi-même. Du reste Ollender parle de volonté (« quand je sens la volonté de l'auteur... »), au sens schopenhauerien (?) : je n'ai pas dû en faire montre. Obligé de me mettre à nu, je parle de *comme un voisin comme un arbre*.

mardi 14 février 2012

Déjeuner avec Braunschweig et Juillard aux « Foudres ». A l'arraché, je persuade Stéphane de se lancer dans l'aventure *Walden 2.0* avec Jean. C'est comme une délivrance. Comme un vieux tuyau qu'on débouche. Satisfaction physiologique. Quelque chose que le corps enregistre immédiatement, comme une satisfaction (une récompense ?)

jeudi 16 février 2012

Cérémonie des visas ce matin. Vague angoisse comme à chaque fois que je rencontre le réel (?), un certain réel, quand il y a éventuellement de la négociation sociale dans l'air. Course d'obstacles.

vendredi 17 février 2012

Paresser ; être, c'est paresser. (Mieux que paraître). Quelques coups de sonde dans *La Persuasion et la rhétorique* à quoi ma relecture des notes du *Théâtre et son trouble* m'a ramené. C'est un des ouvrages qui devraient « fourrer » le mien. Ce livre a quelque chose de décisif pour moi qui me permettrait de me mettre au clair (curieusement, à mettre noir sur blanc) avec moi-même. (Ça se dit ? On met quelque chose au clair). Qu'est-ce que « vouloir fortement sa vie » ?

samedi 18 février 2012

Pour moi, la science comme pour un peintre un paysage de prédilection, un parage. Pas trop de raisons à chercher.

jeudi 23 février 2012

A l'Empac depuis lundi soir. Vie de travail et de maux d'estomac. Une certaine indifférence à tout me permet d'éviter l'angoisse ; il n'y a plus beaucoup d'enjeux pour moi, sinon celui d'être encore branché (relié serait mieux dit) à la vie (une vie sociale) plutôt que d'être livré à moi-même, c'est-à-dire à la mort.

dimanche 26 février 2012

Passer sa vie à s'éviter, faire que son nom n'ait rien à voir (je souligne) avec soi. Décoller. Se détester et vouloir être aimé. Quelle psychologie !

L'homme de cabinet n'aurait jamais dû mettre les pieds dans une salle obscure de théâtre. Rester dans son studiolo. Les lieux d'écriture comme lieux d'aisance. Le studiolo de Machiavel à San Casciano, la librairie de Montaigne, la cabane de Thoreau. Sa cacher, se soustraire au monde, mais c'est pour mieux se faire voir. Et le théâtre ? Pour moi, une cabane ? Mais c'est le contraire de la solitude qu'on y trouve.

Une petite semaine américaine, déjà. Il s'agit de passer le temps. Je ne fais pas grand-chose. Chacun vaque à ses machines, et moi je ne suis bon à rien, qu'à faire au bout du compte, une espèce de régie de l'ensemble. Et chercher à entrer du texte dans la boîte. L'homme sans compétence. Qu'est-ce qu'une compétence ? Savoir la musique, connaître les machines. Moi, je ne sais même pas penser. Je n'ai jamais appris à penser. Le corps flanche un peu, fatigue, estomac bousillé, mauvais sommeil, mais une certaine sérénité, celle qui vous vient de l'indifférence. Pas encore en difficulté. Alors que, toutes choses égales d'ailleurs, j'ai été sans cesse en difficulté pendant *Ex vivo/In vitro*.

En revanche le *Walden 2.0* risque fort de me mettre dedans. Il faudrait que je commence à y réfléchir, à avoir avec Jean une vraie conversation. Quel pourrait être l'effet de ses images dans le fond, quel parti en tirer pour un spectacle vivant ?

mardi 28 février 2012

Patience, cette petite endurance. La performance, surtout musicale. Je n'y trouve donc pas tout à fait mon compte.

mercredi 29 février 2012

29 février, c'est rare. Un peu en berne. Expression pas très juste. A mi-mât ?
A mi-feu.

jeudi 1er mars 2012

Il faudra aimer la musique pour supporter l'épreuve. Ce que je bricole là est sans grâce.

vendredi 2 mars 2012

Plutôt qu'en berne, j'aurais dû dire : terne. Rien de moi-même dans cette affaire. Et en dehors des heures de présence dans la salle, je ne parviens pas à lire une seule ligne. Si, un peu de Cavell.

Protestation du corps. Pourquoi être ainsi en pénitence ? Pour la gloire ? Mais il n'y en a pas. Rien à escompter.

mercredi 7 mars 2012 (San Francisco)

Journée calme. Rencontre avec le consul Romain Serman. Le genre de beauté à la Sarkozy mâtiné Copé, c'est dire. Travaillant à l'ONU pour la France, il s'était fait arrêter à NYC alors qu'il tentait de se procurer de la cocaïne. A ce qu'on dit.

jeudi 8 mars 2012

Avec une espèce (*le reste manque*)

vendredi 9 mars 2012

En pays de connaissance.

lundi 19 mars 2012 (Paris)

Pas lu un livre depuis tout ce temps.

mercredi 21 mars 2012

Reprendre, se reprendre. C'était une grande panne. La guerre de Troy qui n'a pas eu lieu ; nous passons ce temps comme en prison. Entreprise absurde. Passivité de ma part. Heureusement j'ai pris l'air à Frisco quelques jours après sans rien de concret, de possible à l'horizon... Je reviendrai là-dessus.

Milad qui me parle des écrits de Frédéric 2 (l'Antéchrist) sur les faucons. Dans son texte sur la fauconnerie (*De arte venandi cum avibus*), l'empereur critique Aristote qui n'observe pas la réalité. Texte fondateur qui privilégie l'expérience sur la théorie. Se servir d'un animal comme d'une machine, et sans le dénaturer. Il faudra que j'y revienne.

Dans un mail de Jacquie, une citation de la *Mort d'un jardinier* de Lucien Suel :

Quand tu écrivis les pages suivantes tu vivais seul dans les bois en une maison que tu avais bâtie toi-même au bord de l'étang, tout ce que tu lis s'applique à toi, tu choisis ta nourriture, tu l'absorbes, elle te pénètre... tu as péché et pêché, tu as rencontré les idiots et les méchants ...

Paralysie. Ce que j'ai en travers de la gorge : le texte de Butel pour la rencontre avec le public à Marseille. Il faudrait que le texte marque le coup de l'après-coup. Vous êtes sous le coup de la représentation, quelle question poser aux auteurs ?

vendredi 23 mars 2012

Mauvais comme une autruche hier à l'ICM. Fatigué de toujours dire la même chose.

samedi 24 mars 2012

Dépité. Je vois bien que les projets auxquels je réfléchis négligemment sont de l'ordre de l'impossible. Je n'arriverai pas à remuer Nouvel et le projet avec Wuttke n'est sans doute pas viable. A part ça, ça va.

dimanche 25 mars 2012

En pleine mer d'huile.

Hier j'ai passé l'après-midi abîmé dans le livre d'H, *L'Amour sans visage*. Evidemment très secoué : la petite fille définitivement seule à la sortie de l'école. Il y a de la littérature dans ce livre, même si cette littérature est parfois trop littéraire (un peu celle du professeur de lettres) ; je ne sais pas si j'aime certaines formulations (images), auxquelles, du reste, je n'aurais pas songé et qui

me rendent envieux parce que j'aurais été incapable de les trouver, mais sans conteste on entre et est transporté dans un pays proche et lointain qui vous arrache d'ici. Cela concerne surtout la période de l'enfance au village après la scène de la sortie de l'école. Pourquoi suis-je tant ému ? A cause de ma fille (juive) et de sa fille ? Souffrance.

Le soir : les chambres à air de Meunier à la Bastille. Remuer de l'air.

Dimanche de prostration au fauteuil. Je trouve pourtant l'énergie de prendre les *Leçons sur la volonté de savoir* de Foucault, après avoir tant temporisé depuis janvier puisque je l'avais emporté en Suisse sans l'ouvrir. Depuis j'étais incapable d'ouvrir un livre (nouveau, ayant quand même un peu refeuilleté *Walden*), indifférent à découvrir un nouveau livre. Ce n'était donc plus une nécessité. C'est la conversation avec Milad qui m'aurait remis en selle ? L'évocation de Frédéric et ses vautours à propos de la question de la connaissance (de l'observation et de l'expérience), et donc l'envie qui vient avec de relire *L'Antéchrist*. Une énigme quand même : pourquoi cette question du désir de connaissance et/ou de la volonté de savoir sont-ils ma pitance, je veux dire qu'ils excitent mon désir de connaître, donc de travailler un peu du cerveau. Mon vieux truc sur le savoir tragique, opposé au désir naturel de connaître tel qu'Aristote le formule dans la *Métaphysique* : « Tous les hommes ont, par nature, le désir de connaître ; le plaisir causé par les sensations en est la preuve, car, en dehors même de leur utilité, elles nous plaisent par elles-mêmes, et, plus que toutes les autres, les sensations visuelles. » Il n'y a pas de désir transgressif, interdit, redoutable. Pourtant tous les tragiques nous rappellent que le héros tragique est loin de le désirer par nature. (cf "Première leçon"). Donc ce désir naturel de savoir est premièrement manifesté par un plaisir pris à la sensation inutile.

—les thèmes aristotéliens d'un savoir qui va du plaisir au bonheur, vers lequel on est porté par un mouvement de nature, par l'intermédiaire d'une parole qui enseigne et ne prophétise pas et d'une mémoire sans oubli ni énigme — tous ces thèmes s'opposent au savoir tragique. (...) Les dieux ne sont pas jaloux. (pp.15-16)

—pourquoi désire-t-on connaître ?

—si on est déjà vertueux et bon, si on a déjà une bonne nature, alors pourquoi attendre ? On sait déjà tout.

—et si l'on n'est pas vertueux, on peut faire de la connaissance une marchandise, on peut la vendre, s'en servir pour l'emporter sur les autres ou gagner des causes injustes. Alors le sujet du désir et le sujet de la connaissance ne sont plus les mêmes.

lundi 26 mars 2012

Platon est le maître de ceux qui ne savent pas (≠d'Aristote) dit quelqu'un à la radio. C'est fabuleux, la radio.

Peut-on être un bon athée, comme on parle d'un bon juif ou d'un bon chrétien ?
Quels exercices ?

Manqué de cerveau l'autre soir à l'ICM. J'ignorais à qui je m'adressais. J'aurais dû expliquer que j'étais *anche io* un expérimentateur. Quelle expérience je fais sur ou avec le cerveau du spectateur. Défi à la logique ordinaire. C'est cela qui m'intéresse, la pensée redevenue sauvage. Mais pourquoi ? Parce que je n'ai pas été capable d'articuler deux idées, de faire des paragraphes, une sale maladie.

Professionnellement, je suis devenu un mendiant. Pénible. Devrais-je renoncer, et inventer quelque chose de neuf pour ce qui me reste de jours.

mercredi 28 mars 2012

—Pourtant, entre l'Art et la Science, signalons une différence radicale. La science est perfectible ; l'art, non.

—Victor Hugo

—oui.

—Tout remue en elle, tout change, tout fait peau neuve. Tout nie tout, tout détruit tout, tout crée tout, tout remplace tout. Ce qu'on acceptait hier est remis à la meule aujourd'hui. La colossale machine Science ne se repose jamais ; elle n'est jamais satisfaite ; elle est insatiable du mieux, que l'absolu ignore. La vaccine fait question, le paratonnerre fait question. Jenner a peut-être erré, Franklin s'est peut-être trompé ; cherchons encore. Cette agitation est superbe. La science est inquiète autour de l'homme ; elle a ses raisons. La science fait dans le progrès le rôle d'utilité. Vénérons cette servante magnifique.

La science fait des découvertes, l'art fait des œuvres. La science est un acquêt de l'homme, la science est une échelle, un savant monte sur l'autre. La poésie est un coup d'aile.

Veut-on des exemples ? ils abondent. En voici un, le premier venu qui s'offre à notre esprit :

Jacob Metzsu, scientifiquement Mélius, trouve le télescope, par hasard, comme Newton l'attraction et Christophe Colomb l'Amérique. Ouvrons une parenthèse : il n'y a point de hasard dans la création de l'Orestie ou du Paradis perdu. Un chef-d'œuvre est voulu. Après Metzsu, vient Galilée qui perfectionne la trouvaille de Metzsu, puis Kepler qui améliore le perfectionnement de Galilée, puis Descartes qui, tout en se fourvoyant un peu à prendre un verre concave pour oculaire au lieu d'un verre convexe, féconde l'amélioration de Kepler, puis le capucin Reita qui rectifie le renversement des objets, puis Huygens qui fait ce grand pas de placer les deux verres convexes au foyer de l'objectif, et, en moins de cinquante ans, de 1610 à 1659, pendant le court intervalle qui sépare le Nuncius sidereus de Galilée de l'Oculus Elicæ et Enoch du père Reita, voilà l'inventeur, Metzsu, effacé. Cela est ainsi d'un bout à l'autre de la science.

jeudi 29 mars 2012

Ma nonchalance (de non chaloir, rien à foutre) à l'égard de la politique. Je ne me sens plus concerné. Ou plutôt je me sens concerné par ce qui arrive politiquement dans notre société, mais ces élections m'indiffèrent, il faut honnêtement le dire. Ce n'est pas de la mollesse mais une réaction violente. Ce n'est pas moi qui suis à côté de la plaque. Mais ces gens-là ne me parlent pas de ce qui me concerne (et je ne suis pas le seul).

mercredi 11 avril 2012

Angoisse, stress, mécontentement, âme en peine : faire la liste des mots ou expressions qui pourraient rendre compte de l'excursion marseillaise d'*Ex Vivo/In Vitro*. Il vaudrait mieux oublier, même si le passage du décor au format supérieur d'un grand plateau compensait tous les désagréments subis. A cause de ces péripéties techniques et financières, j'ai perdu de vue la dimen-

sion artistique de l'opération. Même pas le trac ; la trouille que ça n'ait pas lieu.

Tout le monde me dit l'autre jour, tu as vu, il y a un article sur Thoreau dans *Libé*, comme pour me donner raison de m'y'intéresser depuis longtemps. Mathieu Lindon commente le premier volume de la traduction du journal par Gillybœuf. Commenter est un grand mot : il propose un patchwork de citations et pas la moindre réflexion. A la place les vieux lieux communs, le « futur héraut de l'écologie et de la désobéissance civile ». Il se contente plutôt de saluer l'audace de s'attaquer aux 7000 pages du *Journal*, exploit jamais tenté dans aucune langue et soutenu par cette petite maison d'édition Finitude. Mais les citations choisies par Lindon ne sont pas mal. « Ne permettez pas à la société d'être l'élément dans lequel vous nagez et dans lequel vous êtes ballotté à la merci des vagues, mais soyez plutôt une langue de terre ferme qui s'avance dans la mer, dont la base est quotidiennement lavée par les flots, mais dont le sommet ne peut être atteint que par les grandes marées de printemps. » Ou : « Voyons, quelles choses m'intéressent aujourd'hui ? Une pluie incessante s'abat, ses gouttes ruisselant le long des chaumes, tandis que, sur le versant d'une colline désolée, je suis étendu en train de réfléchir, trempé, sur un lit d'avoine sauvage de l'année passée. Voilà ce qui m'intéresse en ce moment : contempler cette perle de cristal tout juste descendue du ciel pour me rejoindre – tandis que les nuages et le temps sombre, bruineux, cernent tout. Nous nous rapprochons et faisons connaissance, elle et moi. »

jeudi 12 avril 2012

Qu'est-ce qui m'intéresse en ce moment même ?

samedi 14 avril 2012

Une expérience de pensée proposée par les statisticiens consiste à imaginer une armée de singes dactylographes et à tenter de déterminer la probabilité pour qu'ils produisent les oeuvres complètes de Shakespeare. Les chances sont minces, mais non nulles. Il n'est pas postulé que ces singes virtuels aient conscience de ce qu'ils écrivent.

Une expérience bien réelle montre que les statisticiens sous-estiment sans doute leurs capacités en les cantonnant à une frappe aveugle : certains babouins semblent en effet capables de distinguer des mots réels et des suites

de lettres sans signification. Ce "sens de l'orthographe", qui ne demande qu'à s'épanouir, a été mis en évidence dans une unité de recherche proche de Marseille, à Rousset-sur-Arc.

« *Any life when viewed from the inside is simply a series of defeats.* » (George Orwell)

Transformer le monde en une demeure habitable pour l'homme, telle serait la tâche de la politique, selon Jonas. Une pierre dans mon jardin (ma clairière à Walden).

L'après-midi, en général je somnole dans mon fauteuil en lisant (souvent *Nature*). Façon d'habiter.

L'écriture et l'urgence. Urgence de penser ? Il n'y a pas d'urgence pour moi parce qu'il y a impossibilité à penser. Donc à écrire. Est-ce le bon ordre des choses ? Je ne pense pas donc je n'écris pas ou je n'écris pas donc je ne pense pas.

Revenir, cela n'a rien à voir, à l'idée de connectivité. Tous les désordres cérébraux, les désordres du cerveau, de la schizophrénie à la dépression sont des troubles de connectivité. Donc il faut prendre des photos. Mais est-ce que l'imagerie cérébrale peut donner une image fiable de la connectivité normale.

dimanche 15 avril 2012

Thoreau ou la littérature. La preuve, toutes les mauvaises lectures (idéologiques) et contradictoires que l'on peut faire de son œuvre. On ne veut pas en faire un écrivain mais un penseur, voire un idéologue.

L'université (Harvard) lui a permis d'accéder aux branches du savoir mais pas à ses racines, dit-il à peu près.

La question de l'Amérique. En quoi en serait-ce une pour moi ? Il n'y a sans doute rien à tirer de ce filon-là, ma relation aux USA, sinon que c'est aussi un rendez-vous manqué. Faire la liste de mes rendez-vous manqués. Je n'ai jamais découvert l'Amérique.

La lettre de mon père quand j'étais enfant ? Peut-être la seule que j'aie jamais reçue de lui. C'était pourtant une promesse. Mais il n'y en eut pas d'autre. Je l'avais retrouvée il n'y a pas si longtemps et perdue à nouveau. Là-bas, tout le

monde a sa voiture, même Emilienne en aurait une, Emilienne qui venait faire la lessive chez nous avant qu'apparaisse la première machine à laver, même pas chez nous, au lavoir municipal, un peu hors du village au bord de la plaine. Son mari était communiste, presque LE communiste du patelin et était célèbre par la presque unique phrase qu'il opposait à tout le monde quel que soit le sujet de la conversation : « il faut que ça change ». Il n'avait pas tort. J'ai pensé la même chose assez longtemps.

« Processus vital infiniment motorisé » (Arendt) La technique renforce la vie.

lundi 16 avril 2012

Après le déjeuner de jeudi avec Pierre. Il ne veut pas, je le comprends, être l'exécutant du projet de son père, projet qu'il ne comprend pas bien par dessus le marché. Je pense par ailleurs que si ces images doivent exister, doivent être tournées, il faut que ce soit Pierre qui le fasse sinon ce sera une catastrophe, sauf si Jean trouve un réalisateur avec qui il fait le travail. Mais qui ? Comment avancer avec le CNC ? Le point faible du spectacle pour le moment, c'est que si nous sortons du paysage de Walden (images de Pierre), si sont intégrées les séquences de Jean, alors il faut aussi sortir du texte et se demander (que je me demande) quoi écrire à partir de là. Dérive, dérivée. Quel texte écrire ? Qu'est-ce qu'il me viendrait, et comment s'y mettre. Ah ! ça serait va-chement de l'écriture contemporaine. Est-ce que ce serait de l'écriture en solo, ou une espèce de conversation avec Jean, mais sur quoi ? La nature, la ville, l'architecture, sur le fait d'habiter... Qu'est-ce que cela fait de ne pas construire soi-même sa maison ? En quoi serait-ce un avantage ? En quoi construire sa maison, être capable de le faire, est-ce supérieur au fait de la faire construire par un maçon ? Que perd-on si on ne construit pas soi-même sa maison ? Et qu'est-ce que cette idée d'autonomie ? Il est certain que l'on ne peut pas vivre seul, autosuffisant, et quel intérêt, au fond ? Faire l'impasse sur la société. A se demander si une telle manière de penser a quelque raison d'être ?

Il faudrait aussi une scénographie, sortir du schéma piano à jardin, l'écran au lointain et le vide devant. Charger Pierre de cette tâche.

mardi 17 avril 2012

Mon cher Jean,

Ces quelques mots pour faire le point, comme dirait le capitaine Haddock. (*Le reste manque*)

mercredi 18 avril 2012

La production n'avance guère si ce n'est que j'ai l'accord de principe de Macha pour produire (ou acheter ?) le spectacle, mais elle demande évidemment plus de précisions quant au budget, la présence de JN sur le coup lui faisant un peu peur (question d'échelle). La Colline cependant cherche toujours à impliquer le festival d'Avignon, mais à cette heure, aucune réponse des directeurs. L'hypothèse d'Avignon n'est pas indifférente, puisqu'elle conditionne le calendrier : création en juillet 2013, sinon à l'automne à la Colline.

Il n'est pas aisé de faire un premier brouillon de budget. La partie purement théâtrale, on peut s'en faire une idée assez précise ; l'inconnu, c'est le coût du tournage des trois séquences de Jean (JN), si l'on se tient à elles, et son mode de financement. Si le CNC intervient, qu'est-ce que cela signifie ? A quelle hauteur ? Ne faudrait-il pas en discuter d'urgence avec Eric Garandeau ?

Ces images, la question est aussi de savoir qui les réalisent. Penses-tu à quelqu'un en particulier ou va-t-il de soi que ce serait Pierre ? J'ai déjeuné avec lui et mis la chose sur la table. J'ai essayé de mettre de côté l'Œdipe dans la conversation pour ne parler que d'art. Je comprends que le fils ne veuille pas être l'exécutant du père et, surtout, je crois qu'il ne comprend pas très bien le projet. Il pense qu'il y a un déficit de communication et d'échange sur l'état du projet et sur son devenir. Pierre est un peu navré que son père n'ait pas vu les états antérieurs du travail. Pour ma part, je pense que la version que nous proposerions avec *Walden 2.0* (titre provisoire, bien sûr) doit rompre avec ce qui précède qui commençait à se systématiser. Il y a des cartes à conserver mais qu'il convient battre autrement, comme les images de Walden, la composition musicale (en devenir, qui n'est pas close, achevée). Il faut repenser le spectacle à nouveaux frais.

Nouvelle figure de l'artiste à l'ère du numérique, celle de l'archiviste. Voir l'exposition « Collect the WWWorld » à Bâle proposée par Domenico Quaranta : il s'agit, reprenant une pratique des années 60, avec l'art conceptuel, poursuivie par l'art de l'appropriation et l'esthétique de la postproduction, d'« explorer,

collecter, archiver, manipuler et réutiliser d'énormes quantités de matériel visuel par la culture populaire et la publicité. » A l'ère de la surcharge informationnelle, plutôt. Ne conviendrait-il pas de réhabiliter le geste d'effacer ses traces ? Impossible de disparition. Impossible de disparaître d'Internet. On sent la pression qu'on subit (moi le premier, quand on me rappelle le site de la compagnie, le journal en ligne ou les archives à l'Imec) à changer sa vie en archive ; mais qui consultera jamais toutes ces données ? Il faudrait être un surfeur impénitent et passer son temps à ça. Mais comment qualifier le geste artistique qui consiste à placer sur les murs d'une galerie des images de visages photographiés au moment de l'orgasme et que l'on trouve sur le site "Beautiful Agony" ? Recherche d'une aura ?

jeudi 19 avril 2012

Walden 2.0 : je ne vois pas comme un inconvénient de faire intervenir un élément nouveau. Il s'agit aussi de transformer le système et, en fait, de sortir de *Walden*, ou du moins d'imaginer un espace de dialogue (cliché) entre le texte (sacré) du XIXe siècle et aujourd'hui.

„Sur la personne“, Brecht note: 'Je' ne suis pas une personne. Je nais à tout moment, à aucun je ne reste. Je nais sous la forme d'une réponse. En moi est permanent ce qui répond à ce qui reste permanent“ (GA 21, 404). Enchaînant en marxiste sur Nietzsche, il poursuit : « depuis qu'est supprimé par la pensée le dieu qui ressemblait à l'homme, l'homme ne ressemble plus à l'homme lui non plus » (ibid.).

De même qu'il faut qu'il y ait une dialectique entre le paysage de Walden et les images de Gennevilliers à Tanger, il faut inventer une sortie hors du texte de Thoreau, se sortir de là, mais comment et pour dire quoi ? Dois-je faire un commentaire ?

vendredi 20 avril 2012

Mon cher Jean,

Avant de te faire ce message, j'attendais des nouvelles d'Avignon. Le directeur vient de répondre à la Colline qu'il terminait la programmation de cette année et qu'il reprendrait langue dans 10 jours. Attendons.

J'ai déjeuné avec Pierre. Il ne veut pas être l'exécutant de son père, ce qui peut aller de soi, d'autant qu'il ne comprend pas ton dessein, faute d'en avoir discuté avec toi. Il déplore aussi que tu n'aies pas connaissance des états antérieurs du projet.

On peut comprendre ces embarras. Sans parler encore de la nature des images à faire de Gennevilliers à Tanger, il s'agit de savoir qui les réalise. Intuitivement, mais aussi au vu des images faites à Gennevilliers, je me dis que Pierre est tout indiqué pour réaliser ces films. A moins que tu aies une autre idée. Le reste est diplomatie œdipienne.

Ensuite, il serait utile pour celui qui réalise ces images comme pour moi qui doit en faire usage sur un plateau de théâtre, de mieux comprendre la nature (facture, écriture) de ces séquences. Si les deux premières, Gennevilliers et Biscarosse ont leur logique, le « road-movie » de Saint-Jacques de Compostelle à Tanger paraît plus compliqué (non seulement à imaginer mais à tourner). Une question : est-ce que chacune des séquences doit être utilisée en continu, comme un tout qui ne devrait pas être interrompu ?

Quel jeu avec les paysages de Walden ?

dimanche 22 avril 2012

Manque d'entrain. Engrenage.

Trouver un titre pour le Rousseau : JJ ennemi de la correspondance. Rousseau est l'auteur de plus de 2700 lettres.

ROUSSEAU, l'ennemi de la correspondance.

Adaptation libre et lecture **Jacques BONNAFFÉ** et **Jean-François PEYRET**

« J'ai particulièrement une telle aversion pour écrire des lettres, que je ne me livre au plaisir d'en recevoir des gens que j'aime, qu'après m'être assuré qu'ils n'exigent pas de réponse. Écrire me fait un mal extrême; écrire est un devoir qui me tue ; je ne puis me soumettre à ce devoir que par la plus forte nécessité. Dans tous mes projets de béatitude temporelle, n'avoir ni montre ni écritoire a toujours été mon article favori. Rien ne me fatigue tant que d'écrire, si ce n'est que de penser ».

Cet ennemi de la correspondance a pourtant écrit entre 1730 et 1778 quelque 2 700 lettres qui abordent les thèmes majeurs de sa philosophie: la solitude, la nature, le rêve de liberté, une amitié intransigeante. Dans leur diversité, ces

lettres démasquent leur auteur, mais sont aussi des esquisses d'une œuvre que l'on voit comme des coulisses.

ROUSSEAU, l'ennemi de la correspondance.

Adaptation libre et lecture **Jacques BONNAFFÉ** et **Jean-François PEYRET**

« J'ai particulièrement une telle aversion pour écrire des lettres, que je ne me livre au plaisir d'en recevoir des gens que j'aime, qu'après m'être assuré qu'ils n'exigent pas de réponse. Écrire me fait un mal extrême; écrire est un devoir qui me tue ; je ne puis me soumettre à ce devoir que par la plus forte nécessité. Dans tous mes projets de béatitude temporelle, n'avoir ni montre ni écritoire a toujours été mon article favori. Rien ne me fatigue tant que d'écrire, si ce n'est que de penser ».

Pourtant entre 1730 et 1778 cet ennemi de la correspondance écrit pas moins de 2 700 lettres qui abordent les thèmes majeurs de sa philosophie: solitude, nature, rêve de liberté, amitié intransigeante, persécution obsessionnelle. Ces lettres masquent et démasquent leur auteur, mais sont surtout des esquisses d'une œuvre à entrevoir comme des coulisses.

Imaginons quelque chose. Partons de la musique, du schéma existant déjà, le piano (ou les pianos) à jardin, le cyclo avec les images de Walden. Musique agissant ou non sur ces images de manière interactive. Entrée de la chanteuse par exemple : chante ou dit du *Walden*, ce qui nous fait traverser le miroir (du lac) et nous nous retrouvons devant Gennevilliers ou Biscarosse. Et que se passe-t-il ensuite ?

vendredi 27 avril 2012

Ex Vivo/ In Vitro. Retour de notre escapade caennaise. Pénible ambiance, cette angoisse de l'échaudé. Comme le décor faisait bien dans ce beau théâtre, et accueil impeccable de Patrick Foll et de son équipe. Mais je suis comme absent dans tout ça. Deux représentations, assez mauvaises, et pour parachever le tout, quatre cordes qui ne tombent pas le dernier soir. Deux représentations et sans doute la der des der. Je ne sais pas si cela m'émeut. Entre peine et soulagement.

Archivé vivant. Rencontre avec Albert Dichy à l'IMEC. L'abbaye sous la pluie et dans la bourrasque. Déjeuner dans le farinier. Rivette présent, venant aussi déposer son fonds (« déposant », c'est le mot, joli), présent, enfin, plutôt très

absent, un peu Alzheimer, me dit-on. Une espèce de jubilation masochiste s'empare de moi. Toujours cette peur aussi de disparaître corps et biens. Fierté et rigolade. Orgueil et autodérision. C'est comme se regarder au funéraire. Ou une manière de se déshabiller. Si on met dans un abri antiatomique tous mes petits papiers (et mes petites images), si on me sépare de tout ça, que reste-t-il de moi ailleurs ? Ma vie, mon corps. Arrêt de mort aussi ? Mais une certaine complaisance l'emporte. Je n'aurai pas fait œuvre mais archive. C'est déjà ça.

Envie de se remettre à écrire, rien que pour faire de l'archive. Que fais-tu en ce moment ? Je m'archive.

Une remarque sur la vie : à l'invivable nul n'est tenu.

Ces littérateurs (-trices ou -teurs) qui croient que le langage peut représenter (exprimer) la vie. Le reflet qui donne à voir (en fait à lire). Peindre la vie. Toujours des équivalences. L'effet de réel.

samedi 28 avril 2012

Alain Cavalier qui n'a jamais vu ses films. Il va y être obligé, dit-il, à cause de la rétrospective que lui consacre la Cinémathèque. Je comprends sa lâcheté et son incapacité à regarder ce qu'il a fait.

Avoir l'idée d'un livre, ce dont j'ai toujours été incapable. Pourquoi ?

dimanche 29 avril 2012

La sollicitude, sujet. Vous avez une heure.

Pas fait beaucoup d'archives ces derniers jours. Une note retrouvée dans un vieux tiroir hier, un texte de Gleizes et Metzinger dans lequel ils forment l'espoir « que le tableau n'imité rien et qu'il présente nûment sa raison d'être. Nous aurions mauvaise grâce à déplorer l'absence de tout ce dont – fleur, campagne ou visage- il n'aurait pu être que le reflet. Néanmoins avouons que la réminiscence des formes naturelles ne saurait être absolument bannie, du moins actuellement. On ne hausse pas d'emblée un art jusqu'à l'effusion pure.

Les peintres cubistes le savent, qui étudient inlassablement la forme picturale et l'espace engendré. »

Apollinaire comme recours dans mes affaires science et art. L'expression de « cubisme scientifique ». Voir les *Méditations poétiques*.

«J'aime l'art d'aujourd'hui parce que j'aime avant tout la lumière et tous les hommes aiment avant tout la lumière, ils ont inventé le feu ».

L'opposition (ce n'est pas une opposition) entre le cubisme orphique et le cubisme scientifique croise celle que je fais entre le côté orphique et le côté prométhéen du cerveau de sapiens. Relire « Orphée », le poème d'Apollinaire.

Dans ses notes, Guillaume Apollinaire commente : " Orphée était natif de la Thrace. Ce sublime poète jouait d'une lyre que Mercure lui avait donnée. Elle était composée d'une carapace de tortue, de cuir collé à l'entour, de deux branches, d'un chevalet et de cordes faites avec des boyaux de brebis. [...] Quand Orphée jouait en chantant, les animaux sauvages eux mêmes venaient écouter son cantique. Orphée inventa toutes les sciences, tous les arts. Fondé dans la magie, il connut l'avenir et prédit chrétiennement l'avènement du Sauveur. "

La « science » d'Apollinaire ne serait pas prométhéenne ?

mercredi 2 mai 2012

Charybde et Scylla sont deux monstres marins de la [mythologie grecque](#), situés de part et d'autre d'un détroit traditionnellement identifié comme étant [celui de Messine](#)¹.

La légende est à l'origine de l'expression [tomber de Charybde en Scylla](#), qui signifie « aller de mal en pis ». Plus précisément [Charybde](#) symbolise le « tout ou rien », la mort pour tous ou la vie pour tous, selon un jeu de probabilité. Et [Scylla](#) incarne la mort certaine pour une partie de l'équipage, mais la vie pour les autres. Il s'agit d'un choix entre le sacrifice calculé ou l'avenir aléatoire de la vie de tous.

Charybde était la fille de [Poséidon](#) et de [Gaïa](#). Elle était perpétuellement affamée. Lorsqu'elle dévora le bétail d'[Héraclès](#), Zeus la punit en l'envoyant au fond d'un détroit.

Non loin de là vivait Scylla. À l'origine, Scylla était une nymphe dont [Glaucos](#) était follement amoureux. Ce dernier alla demander à la magicienne [Circé](#) un philtre d'amour, mais celle-ci, étant folle amoureuse de Glaucos et jalouse de Scylla, profita de l'occasion pour changer la nymphe en un monstre terrifiant².

Warrilow, Patrick Magee

Samuel Beckett : “J’ai toujours écrit pour une voix.”

Pour Solo, il lui fallait un rôle. David Warrilow fut ce mortel soupir, cette extinction, cet épuisement, cette sensation que dire est pénible, qu’on n’ira pas jusqu’au bout, qu’on va s’étouffer avant., dit le vendeur de CD (non Arnaud Viviant des Inrock)

Le manichéisme est une religion, aujourd'hui disparue, dont le fondateur fut le perse Mani au IIIe siècle.

Selon le manichéisme, la lumière et les ténèbres coexistaient sans jamais se mêler. Mais suite à un événement catastrophique, les ténèbres envahirent la lumière. De ce conflit est né l'homme (naturel), son esprit appartient au royaume de la lumière et son corps, appartient au royaume des ténèbres — ce qui peut transformer la mort non plus en processus destructif mais en processus d'élévation suprême, de libération de l'esprit.

En lieu de deuxième temps, le moment médian ou présent. Celui-ci commence avec la création de l'humanité (voir mythe fondateur). Il est caractérisé par un mélange instable des Ténèbres et de la Lumière.

Deux groupes de manichéens existaient :

les élus : qui passaient leur temps à prêcher, pratiquaient le célibat et étaient végétariens. Après leur mort, les élus étaient assurés d'atteindre le royaume de la Lumière ;

les auditeurs : ils devaient servir les élus, pouvaient se marier (mais il leur était déconseillé d'avoir des enfants) et pratiquaient des jeûnes toutes les semaines. Après leur mort, les auditeurs espéraient être réincarnés en tant qu'élus.

Une critique philosophique brève et riche du manichéisme se trouve dans les *Confessions* d'Augustin, livre VII, chapitre 3. L'argument contre les manichéens est le suivant:

Les manichéens posent deux substances opposées, le Bien et le Mal, et les font se combattre. Or, si Dieu est incorruptible (au sens métaphysique du

terme, pur de tout mélange, et incapable d'être mêlé à une autre substance), le Mal n'a aucun moyen de le combattre. Donc, soit les Manichéens conçoivent que Dieu est imparfait (ce qui va contre la définition de Dieu), soit Dieu est bien incorruptible pour les manichéens, mais il a alors engagé de lui-même un combat gagné d'avance contre le Mal. Que Dieu soit l'auteur d'une agression gratuite est aussi inacceptable que son imperfection. La conclusion est que le manichéisme est inapte à donner une bonne conception de Dieu.

vendredi 4 mai 2012

Toujours à peiner sur *Solo* avec les élèves. Plus on y travaille, plus le texte devient opaque. Jeu manichéen entre ténèbres et lumière. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce n'est pas lumineux. Moi-même je ne m'y retrouve pas trop. Comprendre (se saisir de) ce texte est un combat. L'obscurité se défend. La scène n'est pas claire.

Comment relancer ? Avec mes deux *Foirades* traditionnelles ? Une variation possible sur la phrase « Sa naissance fut sa perte ».

samedi 5 mai 2012

Rousseau disant qu'il se croyait Grec ou Romain.

mardi 8 mai 2012

Entre samedi dernier et aujourd'hui, les élections présidentielles. Ou pourquoi je ne dis jamais mot de la politique dans ces pages. Une hygiène.

Pour les élèves : l'important, c'est de forger une mémoire commune. Se souvenir de la même chose. *Solo* dans notre cas, ce qui n'est peut-être pas la meilleure idée.

jeudi 10 mai 2012

« La persuasion, dit Carlo, c'est la possession au présent de sa propre vie et de sa propre personne, la capacité de vivre pleinement l'instant, sans le sacrifier à quelque chose qui est à venir ou dont on espère la venue prochaine, détruisant ainsi sa vie dans l'attente qu'elle passe le plus vite possible. Mais la civilisation est l'histoire des hommes incapables de vivre dans la persuasion, qui édifient l'énorme muraille de la rhétorique, l'organisation sociale du savoir et

de l'agir, pour se cacher à eux-mêmes la vue et la conscience de leur propre vacuité. » (Magris, *Une autre mer*, p.74)

Mais la persuasion, apparemment pousse au suicide, et assez vite. La rhétorique comme mensonge vital ?

—mais la rhétorique est aussi mort et destruction.

-allons boire un verre.

samedi 12 mai 2012

Sur Youtube, alors que j'écoute le second mouvement du trio du fantôme par Fischer au piano : 'Beethoven was just amazing! And his music still is!' On en apprend tous les jours.

dimanche 13 mai 2012

13 mai...

Publish or ...: J'ai acheté hier à la librairie « L'Odeur du temps », les *Notes de Beckett sur Geulincx* publié par Les Solitaires Intempestifs. Je me mets à repenser que décidément je n'ai pas d'éditeur. Raté mon coup ; avec Odile Jacob, j'ai essayé de ne pas m'enfermer dans le ghetto de l'édition confidentielle de théâtre (genre SI) ; du coup je suis tombé dans le noman'sland entre science et théâtre. Pas mieux, moins bien, même.

« The heart of the matter, if it has one, is perhaps rather in the *Naught more real than nothing* and the *ubi nihil vales*, already in *Murphy*. » (13) « Rien n'est plus réel que le rien » est une formule de Démocrite.

(« Ubi nihil vales, ibi nihil velis » : là où tu n'as aucun pouvoir, garde-toi de vouloir)

Un Je surpris d'être affligé d'un corps.

lundi 14 mai 2012

Une voix affligée d'un corps.

Deuxième fournée d'élèves à partir d'aujourd'hui. Qu'est-ce que je leur fais comme menu que ce ne soit pas la même pitance (piteuse) que la dernière fois ? Comme ma mère qui disait qu'est-ce que je vous fais à midi ?

jeudi 17 mai 2012

S'ennuyer comme un rat mort.

samedi 19 mai 2012

Paris. Ouf. Mais encore une semaine à tirer avec les apprentis.

Habiter, c'est faire des gestes.

La voix, puisque je ne fais que parler d'elle. Les chers élèves, ont-ils même pratiqué le Louis-Jacques Rondeleux (*Trouver sa voix*) ?

dimanche 20 mai 2012

Si les neurotechnologies me permettaient d'oublier certains mauvais souvenirs, je choiserais lesquels ? Texte : je préfère ne pas me souvenir de... J'oublie que j'ai, etc.

Souvenirs personnels ou collectifs : j'oublie que Staline a existé, j'oublie Hitler —mais c'est ce que tu fais tous les jours. Tu passes ta vie à oublier, mais ce qu'il te serait profitable d'oublier, tu ne le connais pas.

—Probablement, j'ignore ce qu'il me faudrait oublier. Il faudrait d'abord que j'essaye de m'en souvenir. Mais je ne vais pas aller de nouveau m'allonger sur un divan.

Je me dis que, par goût de la symétrie ou par amour du travail sinon bien fait du moins fait, tout court, je devrais achever le diptyque biographique de Beckett. Au « je suis né le... » devrait correspondre le « mort le... ». Pour mes archives seulement.

Walden : la question de l'habiter, est-ce cela qui se cache derrière l'intérêt pour ce livre ? Habiter en poète, habiter la planète, c'est dire qu'habiter ne va pas de soi. On peut ne pas habiter. Thoreau habite-t-il sa cabane ? Ou peut-on à le lire se faire une idée de ce qu'il entendrait par habiter. Peut-on habiter continûment ou habite-t-on par intermittence ? Des instants d'habitation. Aujourd'hui j'ai un peu habité. J'ai eu des moments d'habitation.

Thoreau : repartir de zéro pour habiter. C'est-à-dire qu'il faut construire soi-même sa maison. Pratique difficile à généraliser encore moins à universaliser. La plus grande masse des hommes est logée, n'habite pas. Elle est confrontée à la question de l'habitat. L'habitat réduit la question de l'habiter à celle du logement.

Il faut bien se trouver quelque part sur la terre. Et il faut se mettre à l'abri de la pluie et du vent.

—il faut aussi pouvoir s'isoler. La maison est une île.

Habiter, c'est ritualiser des gestes à l'intérieur de la maison, de sa maison. Habitus.

Habiter : le mot a des relents d'heideggérisme voire de lévinasserie. Hélas.

mardi 22 mai 2012

Re :Marseille, suite et fin. Beckett ou l'art de l'extrême. Comme on le dit d'un sport.

jeudi 24 mai 2012

Ce qui n'engage que vous. Pas de mandat non plus. Lien avec le sentiment de ne pas se sentir tout à fait au monde. Passé mon temps à nier la vie, ou à lui opposer une négation.

Discussion avec un jeune chercheur (je dis ça faute de mieux) qui travaille sur arts & sciences et voulait s'entretenir avec moi. Je suis lassé de mon rabâchage. Besoin de vacances ou d'autres voyages. Je suis une machine. J'essaie d'expliquer une fois de plus que mon rapport avec ce qui me parvient de la science, d'une science, est de l'ordre de l'affectif. Comment cela affecte mon théâtre. Je me fiche de comprendre. Inconséquence scientifique. Comme (sic) Beckett qui ne s'intéresse à Berkeley (« être, c'est être perçu ») pour *Film* que pour ses seules possibilités formelles et dramatiques. Une certaine naïveté.

Chez Beckett, très tôt l'idée de précipité. A l'autre bout, vigueur de l'écriture.

Dualisme. La surprise d'être en rapport avec un corps. Je ne suis que mon esprit et il n'est pas bien fort.

—dans un navire voguant vers l'ouest, je peux tout à fait me diriger vers l'est, ma marge de liberté est aussi étroite que la longueur du pont, fait-on dire à Geulincx.

Image du nain essayant d'arracher sa massue à Hercule.

Lucky est heureux parce qu'il n'attend plus rien.

—l'espoir n'est rien d'autre que l'amour pour un bien futur, dont nous pouvons être frustrés.

—Geulincx

—oui.

—les grains de sable de la mer sont-ils en nombre pair ou impair ?

jeudi 7 juin 2012

La solitude atrophie. Trous dans le cerveau, zones d'ombre, nous disent les photographes. Le cerveau de l'ermite.

Retour de Jérusalem. Fin de ma vie de suspect : les vexations des services israéliens, ma vie privée intéressant apparemment la sécurité d'Israël. Malaise sur place : trop d'identité pour moi, trop de religion(s). En dehors de la circonstance particulière qui m'amenait dans la ville sainte, triplement, un petit émoi intellectuel (et presque une chiquenaude pour le travail artistique) : un peu par hasard (non, je voulais revenir sur la question de la voix, agitée à Marseille et avant et me remettre à *Walden*), j'avais emporté *Un ton pour la philosophie* de Cavell. Et je m'aperçois que ce livre reprend des conférences faites à Jérusalem, justement. Un vrai aiguillon ; du coup, je passe à l'acte et demande à MA de jouer dans le spectacle. Hélas, en vain. A nouveau le découragement.

Jérusalem : une humanité peu réjouissante.

Je ne lis que dans les marges. Tirer dans les coins, indifférence à toute compétence disciplinaire. Sans vouloir rien savoir. Dans le « lac inconnu », comme disait Proust à propos d'autre chose. J'ai toujours été inconséquent. Jeu : jouer avec des phrases. Rien de bien sérieux ?

Le chagrin dans la peau, le chagrin, point d'orgueil de l'échec, ce vieux compagnon.

Aller voir à Beaubourg les œuvres de Richter sur Cage.

vendredi 8 juin 2012

L'application : qu'est-ce qu'être appliqué ? Dans mes meilleurs moments scolaires, j'ai pu être qualifié d'élève appliqué. Je prenais cela comme une gifle. Depuis je ne m'applique plus à grand-chose. Pas grand-chose non plus ne s'applique à moi. (Ça veut dire ?)

Travailler sur la déception. Figure du *malcontent*. L'homme déçu. Par lui-même et par les siens. Cela fait beaucoup. De grandes espérances déçues. Qu'est-ce que cela aurait été, une vie réussie ? Est-on déçu de ne pas avoir réussi ? Les Suisses peuvent être déçus en bien. Ce pourrait être une ambition pour finir. A propos de Suisses, Federer sur la partie gauche de mon écran (à droite ce journal) contre Djokovic. Le jeu parfait de ces deux-là doit exciter mes neurones miroirs. Ça fait du bien. Excitation sur fond de sentiment d'impuissance.

Le théâtre et son trouble ne saurait être une introduction au théâtre, pas même au mien. Solitude.

A un vernissage, je rencontre Guy Samama qui prépare un numéro de sa revue sur la voix et m'invite à écrire quelque chose ; je ne dis pas non mais serais bien embarrassé d'écrire quoi que ce soit. Je dis trop n'importe quoi à ce sujet aux jeunes gens des écoles (de théâtre). Quelle drôle d'idée qu'il y ait autant d'écoles de théâtre, je n'arrive pas à m'y faire.

Que dire sur la voix ? Longtemps on nous a fait croire que la voix sortait du corps ; qu'il y avait un solide assujettissement de l'une à l'autre. Comme si la voix était une propriété du corps.

Brecht : « L'introduction de documents cinématographiques dans les pièces de théâtre provoque également l'effet de distanciation. Se trouvant confrontés avec des processus de portée plus générale présentés sur l'écran, les processus qui se déroulent sur la scène sont distanciés. » (p. 843) Piscator, Goll.

L'intérêt, j'y repense à propos de Brecht dont j'ouvre à nouveau ce soir les *Ecrits sur le théâtre*, l'intérêt du spectateur. Le spectateur brechtien vient au théâtre avec un intérêt extérieur au théâtre. Venir au théâtre pour le théâtre ne le rassasierait pas. Aujourd'hui : quel est l'intérêt du spectateur ? Il vient voir

du théâtre, soit du pur théâtre soit du théâtre pur (les deux ingénues du *Monde*)

Brecht pense un théâtre qui tient compte des réalités économiques (le capitalisme a évolué), moi, toutes choses égales d'ailleurs, à un théâtre qui prenne en compte les évolutions technologiques.

samedi 9 juin 2012

Ne pas faire exactement les choses. Engagement partiel. En se ménageant, en ménageant quelque chose. Une curieuse économie.

Parlant de la méthode de Stanislavski, Brecht distingue avant toute expérience les comédiens qui ont du talent de ceux qui n'en ont pas. Le talent, un préalable et la formation de l'acteur n'y peut rien. Ou vient après. Le comédien qui a du talent, de toute façon, et qui suivrait la méthode, la développera tout de suite, « c'est-à-dire qu'il l'abandonnera ».

Superstructure : la théorie. Plutôt le travail pratique de répétition.

Pour le comédien, le personnage, son personnage : d'abord ne pas le comprendre.

dimanche 10 juin 2012

L'humilité comme absence de souci de soi. D'après Geulincx.

Chaque spectacle est une tentative de continuer là où le précédent a échoué. Et ces tentatives sont de plus en plus difficiles.

Débâcle. Je devrais écrire ce petit texte sur la voix. D'abord une question technique ; partir de l'équipement, de l'appareillage. Je n'avais jamais particulièrement réfléchi à la question de la voix du comédien jusqu'à l'usage que j'ai fait des Nouvelles Technologies.

lundi 11 juin 2012

Le scepticisme et le sérieux. Je n'ai jamais rien cherché à faire de sérieux (dans ce qui m'était proposé, la travail académique, par exemple, déguisé

sous les habits de gala de la recherche), je n'ai pas cherché la vérité, pas cherché de vérité.

mardi 12 juin 2012

Vivre en urgence.

Spectacle : hier, la cérémonie au Père Lachaise pour l'incinération d'Alain Ménil. Spectacle étrange puisque le héros au commencement est déjà mort. Hommages littéraires, paroles de lettrés, danse et musique des Antilles. Montée du cercueil et en haut de l'escalier, l'espèce d'ascenseur qui avec ses tentacules vient le chercher et le descend aux Enfers sur une musique rythmée et sous les applaudissements. Impressionnant. De la porte à la fenêtre, de la fenêtre au feu (ainsi de suite). Dans les discours entendus, (des textes de l'intéressé sur la créolisation, du Vitez, du Proust, j'en oublie), de toutes ces paroles je ne retiens que l'idée que l'enseignement était la plus belle chose du monde après la création. Je dirais pour ma part qu'il n'y a que la création.

Expérience, expérience, expérience. Nous sommes toujours inexpérimentés.

mercredi 13 juin 2012

Ne pas parler de tout quitte à ne parler de rien.

« L'espérance de lendemain

Ce sont méfaits. »

Ou mes fêtes, tel que le chante Ferré ?

jeudi 14 juin 2012

— Dissipée, ma vie,

— Comme un brouillard.

lundi 18 juin 2012

Déjeuner avec Jean N à la Closerie hier. Il est envisageable de ne pas demander à Pierre les images de Jean. Lancer d'autres invitations : à des écrivains ? Handke et la banlieue. A cause d'*Hier en chemin* ? Plutôt *Mon année dans la baie de personne...*

mercredi 20 juin 2012

Ecrire quelque chose contre les chercheurs, souvent des chercheurs de places. Mais ce que c'est que penser sans alibi, sans mandat. La recherche vous protège de la vie. Ce besoin d'institution.

Déjeuner hier avec Baudriller. Assez mignon, ne vieillit pas trop. Comment le discrédit dans lequel je suis tombé a fait de moi un petit implorateur.

Tout en rêvassant à *Walden*, je relis la lettre de Rousseau à Claude Anglancier de Saint-Germain, belle pièce sur le délire de persécution à ne pas manquer dans le montage pour Grignan. Mais ceci aussi, que je prends pour moi : « L'ambition, l'avidité, l'avarice. Je suis trop paresseux, je déteste trop la gêne, j'aime trop mon indépendance pour avoir des goûts qui demandent un homme laborieux, vigilant, souple, intrigant, courtisan, les choses du monde les plus contraires à mon humeur. » (363)

Les choses du monde.

jeudi 21 juin 2012

Tout de même, quand Rousseau peint les vendanges, on voit bien qu'il ne sue pas à les faire. Oui, le spectacle est plaisant, « aimable et touchant tableau d'une allégresse générale... » Tu parles.

vendredi 22 juin 2012

Je lis ceci : « Je crois bien que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais le vélo. » (Anquetil)

samedi 23 juin 2012

RUBENS, machine de Turing en Lego

L'ordinateur en Lego inspiré par Alan Turing. Pour célébrer le centenaire du pionnier de l'informatique Alan Turing, huit étudiants en master de l'Ecole normale supérieure de Lyon ont fabriqué une sorte d'ordinateur en Lego, entièrement mécanique.

La nature qui grignote la ville, dit quelqu'un qui vend un truc à Nantes. Et pas le contraire. Et un coup de Gilles Clément. La nature peut se développer dans

des conditions même très hostiles, paraît-il. Importance du tourisme culturel dans les villes, avec ces retombées financières immenses. C'était le « Voyage à Nantes ». Prochaine étape : Tulle.

Inquiétude quant à la fabrication des images de Jean. Il faut trouver un chef-op si Pierre n'est pas le réalisateur.

Le théâtre et son trouble : comme un dépôt de bilan. Ou une façon de faire ses comptes.

« On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. » (*Confessions* Livre troisième, 111)

Ecrire dans son cerveau : « Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier : c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau ; l'on peut juger avec quelle lenteur, surtout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, et qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres dont je n'ai jamais pu prendre le ton, et dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou, si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir ; ma lettre est un long et confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit. » (ibid. 112)

« Dans le tête-à-tête, il y a un autre inconvénient que je trouve pire, la nécessité de parler toujours : quand on vous parle il faut répondre, et si l'on ne dit mot il faut relever la conversation. Cette seule contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur le champ et toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement. » (ibid. 113)

« Les prêtres, en bonnes règles, ne doivent faire des enfants qu'à des femmes mariées. » (ibid. 117)

« Longtemps je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes ; je l'attribuais au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, et, par contrecoup, à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyais mériter. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étais bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot, quand je me suis vu recherché de tout le monde, et honoré de beaucoup plus de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé prétendre, et que malgré cela, j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venait d'une autre cause et que ces espèces de jouissances n'étaient point celles qu'il me fallait. Quelle est donc enfin cette cause ? Elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté que rien n'a pu vaincre, et devant lequel les honneurs, la fortune et la réputation même ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse ; mais cette paresse est incroyable ; tout l'effarouche ; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables : un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle : on suit son cœur et tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits, car tout bienfait exige reconnaissance ; et je me sens le cœur ingrat par cela seul que la reconnaissance est un devoir. En un mot, l'espèce de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je consentirais cent fois plutôt à ne jamais rien faire qu'à faire quelque chose malgré moi, et j'ai cent fois pensé que je n'aurais pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là. J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir ; mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite et le repos dans ma vieillesse ; et comme ils n'ont été que par secousse, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont servi d'un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'était une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrais pas,

j'ai tout planté là, et je me suis dépêché de jouir. Voilà, Monsieur, je vous le jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle nos gens de lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qui supposent une constance, ou plutôt une obstination à tenir à ce qui me coûte, directement contraire à mon caractère naturel. »

dimanche 24 juin 2012

Déjeuner hier avec Worms et Alain au *Chien*. Au menu, discussion pour préparer la soirée *Ex vivo/In vitro* à Cerisy. Projection interrompue par des commentaires.

Plaisir à relire *Les Confessions*. (Qu'est-ce que le plaisir littéraire ?). Plaisir comme à la lecture d'un roman. Construction d'un personnage. De la vérité, il n'est pas question. C'est la différence avec Montaigne. Et aussi, s'écrivant Montaigne me renvoie à moi-même. Rousseau jamais. Rousseau m'intéresse à un personnage littéraire. L'auteur entraîné par la rhétorique. Le problème, c'est que Rousseau prétend se peindre tel qu'il est et non peindre un grand personnage. Il se peint tel qu'il voudrait être (ou être connu, perçu) mais il peint un personnage.

lundi 25 juin 2012

Embourbé dans les bois de Walden, mais j'ai passé les derniers jours à lire la correspondance de Rousseau et à relisoter *Les Confessions*, façon d'entrer un peu dans la partie. Ça prend pas mal. Retrouvailles avec un souci littéraire.

Ecrire aux « cousins » de San Francisco. Il y a peut-être à tenter de vendre la performance musicale *Re : Walden* avec Alexandros seul, performance pour piano, vidéo et voix enregistrées.

mardi 26 juin 2012

Séance Rousseau avec Jacques. Rien n'est jamais facile avec lui mais rien n'est faux dans ce que je saisis de ce qu'il élucubre. Il faut être capable de traire et ne pas se laisser déborder. Il insiste d'abord, me prenant à froid, sur les rapports entre la sincérité et la vérité, je ne comprends pas bien pourquoi. Je comprends très vite que nous ne ferons pas une lecture à voix partagée selon la tradition. Il faut inventer quelque chose qui rende compte aussi de la dif-

férence de nos statuts, le comédien et le metteur en scène ou dramaturge. Moi je trouve des fragments qui m'intéressent dans la correspondance (dans la sélection que Trousson a faite) et lui cherche des correspondances, pour le coup, dans l'œuvre. Façon de prendre un parti sur le statut là aussi de cette correspondance, statut littéraire. Notre dramaturgie : je cherche dans les lettres des amorces qui déclenchent des citations de l'œuvre. Je lis et Jacques cite de mémoire. Accroc.

vendredi 29 juin 2012

Hier aller et retour à Marseille pour une réunion pédagogique de l'Erac. Assommant. Je ne puis prendre cela au sérieux. La formation de l'acteur... une affaire d'Etat ? Que fera-t-on de tous ces comédiens ? Les gens autour de la table avaient l'air d'avoir des idées sur chacun : celui-ci est en progrès, celle-là n'a pas de précision dans le jeu, et tutti frutti. Un comédien formé me laisse en général perplexe, mais un en formation... Toujours envie de lui dire de faire autre chose. Rares sont ceux dont on peut penser qu'ils ont raison de ne pas tenter leur chance dans une autre profession.

Je continue à lire *Les Confessions* au lieu de préparer la lecture de Grignan je rechigne à m'y mettre. Joli verbe, rechigner. Curieuse étymologie : montrer les dents en grimaçant, grincer des dents (*chigner*, issu de l'a. b. frq. **kinan* « tordre la bouche »). Je vais finir par m'y mettre, mais de mauvaise grâce. La mauvaise grâce, ça me connaît. Je joue avec le temps et procrastine : j'ai encore du temps, je remets à demain et me mets quasi volontairement en danger pour y aller à coups d'adrénaline.

« Je ne lis toujours rien, sauf les journaux, et je ne trouve le temps pour rien. Une immense paresse engourdit de plus en plus mon être, et la procrastination du vieux professeur réduit à zéro ma vie utile. Toujours ni but, ni volonté, ni plan, ni énergie, ni espérance; vie au jour le jour et à vau l'eau » Amiel. Oui, à vau l'eau. Chien crevé au fil de l'eau.

Depuis combien de temps n'ai-je plus rien sur le métier ?

samedi 30 juin 2012

Je m'échine en rechignant sur Rousseau ; la tractation avec le comédien me coupe l'envie. Le verbe échiner est trop fort (cf la procrastination dont je par-

lais plus haut). Je n'y crois pas donc je diffère. Cependant j'écoute à la radio se répandre la médiocrité éditorialiste qui tient souvent lieu de philosophie sur nos places publiques, c'est-à-dire dans nos studios ou les colonnes de ce qui reste de nos journaux. L'incroyable Julliard qui n'arrivera jamais à nous brûler (ou à se brûler) avec l'eau tiède de ses opinions opposé à une inénarrable penseuse de droite, une certaine Chantal Delsol, d'une inconsistance rare, même dans le poste, et qui nous apprend que Rousseau est le premier bobo de France. Et elle s'étonne que le pays subisse la dictature médiatique (?) de la gauche bien pensante. N'est pas Hannah Arendt qui veut.

Point de départ possible : la haine de Rousseau pour la correspondance, pour le théâtre, pour les gens. Jacques s'adressant au public directement (il aimerait le prendre à partie).

Ce sur quoi on n'insiste pas souvent, l'ambition d'auteur de Rousseau. Il a vraiment voulu « réussir », faire aussi bien que ses grands contemporains.

—comme j'ai beaucoup travaillé depuis mon départ d'auprès de vous, si vous agréiez pour vous désennuyer que je vous envoie quelques-unes de mes pièces, je le ferai avec joie, toutefois sous le sceau du secret, car je n'ai pas encore assez de vanité pour vouloir porter le nom d'auteur ; il faut auparavant que je sois parvenu à un degré qui puisse me faire soutenir ce titre avec honneur ; ce que je vous offre, c'est pour vous dédommager, en quelque sorte, de la compote de curiosité qui n'est pas encore mangeable (Trousseau, 14)

Qu'est-ce que c'est comme syndrome (symptôme ?) que ce besoin d'aller répétant qu'on ne veut rien devoir à personne.

—si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'estime mieux une obscure liberté qu'un esclavage brillant. Mes souhaits vont être accomplis et j'espère que je vais bientôt jouir d'un sort doux et tranquille sans dépendre que de moi-même et d'un père dont je veux toujours respecter et suivre les ordres. (18)

A Voltaire :

—Depuis ce jour j'ai renoncé aux lettres et à la fantaisie d'acquérir de la réputation ; et, désespérant d'y arriver comme vous à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manège ; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. (52)

Le magasin d'idées : tout ce qui sert à éclairer l'esprit et à l'orner de connaissances utiles et agréables, et l'autre renferme les moyens de former le cœur à la sagesse est à la vertu. (21)

Faire l'inventaire de ce qui contrarie son besoin de solitude. A commencer par les femmes :

—l'ambition ni la fumée ne touchent point mon cœur, j'avais résolu de passer le reste de mes jours en philosophe dans une retraite qui s'offrait à moi : vous avez détruit tous ces beaux projets, j'ai senti qu'il m'était impossible de vivre éloigné de vous et pour me procurer les moyens de m'en rapprocher je tente un voyage et des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir ; mais puisque je suis destiné à me bercer de chimères, il faut du moins me livrer aux plus agréables, c'est-à-dire celles qui vous ont pour objet. (37)

Que faire des enfants de Rousseau ? Je suis tout autant embarrassé que lui.

dimanche 1er juillet 2012

Pas même 50 pages pour ce premier semestre, maigrichon. Activité cérébrale plus que modérée, comme on dit d'un vent. De faible à modéré.

lundi 2 juillet 2012

Qui ne sacrifie pas à Aphrodite devient fou. On sait cela depuis la Mésopotamie.

Comme le poisson rouge dans son bocal qui n'arrive pas à se faire à l'idée qu'on est jeudi, je m'étonne d'être déjà en juillet. Toujours le désarroi devant ; comme de sécher devant un problème de maths. Puisqu'il s'agit de correspondance, insister sur la solitude et la difficulté de communiquer, comme on dit. Donc un rapport embarrassé à la société.

lundi 16 juillet 2012 (La Roque)

Retour de deux jours à peine à Avignon pour causer langue de bois dans un pince-fesses de la région PACA. Sujet : l'acteur ou le théâtre ou la scène à l'ère du numérique ou quelque chose comme ça. Même pas vu un spectacle.

mercredi 18 juillet 2012

Obstruction. Entrave. Trouver des synonymes.

L'après-midi, je rouvre *La Bhagavadgita*. Chercher quelque chose du côté de Thoreau l'oriental. Ecrire sur le renoncement.

jeudi 19 juillet 2012

L'opéra de Damas continue à donner des représentations.

Introduire le scénario de Montfermeil de Jeanne dans *Walden 2.0*. Elle viendrait raconter ça.

Oui, *Mon Année dans la baie de personne* est le *Walden* de Handke. Une belle variation, un vrai manifeste pour la littérature, même si la poëlée de champignons au milieu est un peu indigeste. Randonner autour de sa maison ; tout ça métaphore de l'écriture. Cueillette.

mercredi 25 juillet 2012

En librairie, avec le temps (tous les sens) nécessaire à l'opération (écriture). J'ai terminé *Mon Année dans la baie de personne*.

Le récit traditionnel est usé, alors pas «d'autre solution que le retour à l'idée première du pur témoignage oculaire: regarder, enregistrer, fixer». Laisser les choses, les lieux, les habitants être ce qu'ils sont, «en les racontant, ou en les encerclant, ou en les effleurant, ou en les faisant résonner, ou en laissant s'éteindre leur vibration».

D'Autriche en France, d'Allemagne en Espagne, du Japon en Slovénie, Handke a fait sienne la devise de son narrateur: «Habiter, marcher, écrire».

« Attentivement seul », n'aspirer à rien d'autre qu'à être là », qu'à « s'astreindre à la perméabilité », s'imprégner d'un « monde sans parole ».

Dans *Mon année dans la baie de Personne*, le narrateur, Gregor Keuschnig, déjà présent dans *L'Heure de la sensation vraie*, avait abandonné son métier de juriste pour devenir écrivain. Ce livre tient presque de l'épopée...

PH : C'était un projet épique. Je suis un épique lyrique qui a des accidents dramatiques !

Dans ce même texte, on pouvait lire : « Je suis trop brusque pour être protagoniste dans la vie sociale. Comme héros dans les affaires du jour, je suis un

danger public (...). Dans l'écriture, en m'isolant des autres et comme héros de mes livres, je pouvais agir autrement, avec plus de constance surtout... »

Quand j'écris, je suis plus juste que quand je parle. J'ose la profondeur. J'ose la mystique, comme a pu le faire Wittgenstein dans sa philosophie. Le narrateur, c'est celui qui ouvre, comme dans *La Chronique de Travnik*, d'Ivo Andric (écrivain yougoslave, décédé en 1975 à Belgrade, Prix Nobel de littérature en 1961). Le narrateur laisse entrevoir, le chroniqueur ferme l'espace intermédiaire, le temps. Quand le chroniqueur devient le narrateur, c'est l'idéal ».

jeudi 26 juillet 2012

Coup de fil hier d'Eric Prigent qui le propose de rempiler au Fresnoy pour mener à bien l'installation *Walden*. Je suis aujourd'hui toujours sensible à une proposition, mais c'est bien de la fatigue. Mais il y a bel et bien en moi l'opiniâtreté à mener le projet à son terme et dans toutes ses déclinaisons. Alors...

Je lis dans la presse les compte-rendus du spectacle, bien raté apparemment de Katie Mitchell et Stephen Emmott (*Ten Billion*). Le piège de la conférence culpabilisatrice faite par un « sujet supposé savoir ». Si le théâtre est là pour reconstituer le bureau du « scientifique » à Cambridge, pourquoi ne pas aller l'y filmer et passer le documentaire sur une chaîne du câble ? A quoi bon le théâtre ? Inutile de l'injurier. J'essaie d'étouffer en moi l'amertume de ne pas avoir été invité à la fête. Il s'agissait sans doute de dégoûter de la science un public standard de théâtre comme celui d'Avignon. Mais était-ce de la science ? Le théâtre n'est pas fait pour pousser un cri d'alarme (selon l'expression consacrée) que n'importe quel écologiste ou journaliste ou politicien candidat à de hautes fonctions serait capable de pousser. Et puis n'est pas Cassandra qui veut. Chronique d'une catastrophe annoncée. Le vrai tragique ne doit pas surgir du simple catalogue de ces catastrophes. On sait bien que ça ne marche pas comme ça. Même la vérité ne passe pas, n'emporte pas facilement la conviction. Si on m'assène avec autorité que le niveau des océans va s'élever ou qu'il va y avoir à court terme des millions de réfugiés climatiques, j'ai d'abord envie de ne pas y croire. Je ne sais pas si le théâtre est le lieu du questionnement ainsi que le proclame une certaine langue de bois (quand je vois le public d'Avignon abruti par la surconsommation de spectacles ou les critiques exténués par le surmenage, je ne vois pas que tout ce

beau monde se pose beaucoup de questions), en tout cas Avignon n'est pas une niche écologique pour les certitudes. Il paraît que, par un trait d'humour très britannique, Emmott termine sa leçon en invitant les parents à apprendre à leurs enfants à se servir d'un fusil. Pour se suicider ? Il ne manquait que le faux débat après la représentation. Le public n'en a pas été dispensé.

Pourquoi, chez Tschann l'autre jour, je n'ai pas résisté à acheter *Entrer dans une pensée* de François Jullien. Pas seulement pas soucieux de dépaysement (la Chine de Jullien me dépayse toujours), pas à cause de la Chine lointaine mais pour une raison plus générale qui vaudrait pour quelle que pensée que ce soit, quel que soit son socle. Je pensais surtout à Thoreau et peut-être aussi à la « philosophie américaine » telle qu'en parle Cavell. Il y a une pensée Thoreau qui m'est très étrangère ; pourquoi suis-je allé m'y fourrer ?

En lisant quelques pages de ce livre, l'intérêt initial se déplace ou se précise. Je me rends compte que ce qui m'intrigue dans cette affaire, c'est le rapport à l'Europe. En quoi la Chine n'est-elle pas l'Europe de la science classique, pourquoi n'a-t-elle pas fait cette révolution « qui a accouché de la physique causaliste-mécaniste de Galilée et Newton qui a changé si brusquement, en quelques siècles, la vie matérielle sur toute la planète... » (p.29). Cette curiosité ne fait certainement pas droit à ce que la Chine a de chinois.

Le théâtre permettrait d'entrer dans une pensée ? A condition de la faire entrer dans le théâtre. Le théâtre n'est pourtant pas véritablement un ailleurs. Entrer dans une pensée, ce n'est pas la comparer avec d'autres, la nôtre surtout. Et dire que j'ai été censément comparatiste dans ma jeunesse. Heureusement que ce n'était pas vrai.

dimanche 29 juillet 2012

Les petites fatalités et les grands désarrois. Carmen : la femme qui n'a jamais menti. La capacité de dire je ne t'aime plus. Entre nous tout est fini. Ou bien, il est temps z'encore, dit-il.

Etre pris dans le roman (la romance) d'une femme. Dans ma vie conjugale (deuxième), j'ai toujours eu le sentiment d'être un personnage imaginaire de l'autre, un personnage du roman de l'autre ; je n'étais pas moi-même. Mais fait comme un rat quand même. L'autre qui écrit votre partition. Je me demande

pourquoi je pense à cela et encore plus pourquoi je l'écris. Je n'ai pas un goût particulier pour ce genre de remarque psychologique. Est-ce parce que j'ai commencé à lire la pièce de Anja Hilling *Tristesse animal noir* que monte Norddey la saison prochaine. A cette occasion il y aura au théâtre un débat avec Bruno Latour et moi sur la question de la nature. C'est gai. On a pensé à moi probablement à cause du vague rapport de la pièce avec Thoreau qui a foutu malencontreusement le feu à une forêt. N'ayant lu que les premières pages de ce texte, je ne suis pas certain qu'il m'intéresse. Encore des histoires d'hommes et de femmes en train d'agir, j'allais écrire, à la Aristote, en train de vivre ensemble. J'en suis à une espèce de déjeuner sur l'herbe, un barbecue, quoi. Mais les saucisses de veau achetées hier à Carrefour sont périmées. Je m'endors éccœuré. Je suppose que Stanislas va faire dire ou lire les didascalies.

Animosité aujourd'hui contre mon cerveau, responsable de l'exiguïté de ma vie intellectuelle.

Rapport au savoir, à la connaissance. Je ne sais rien, je n'ai fait qu'activer modestement les possibilités de la langue, de ma langue. La langue chargée de littérature. Une mémoire.

lundi 30 juillet 2012

Ecrire pour l'abri antiatomique (Imec) comme Montaigne écrivait pour le papier.

J'avais bien aperçu, il y a quelques jours dans *Le Monde* le papier de Badiou sur le théâtre, un éloge, à ce qu'il paraissait. Je me suis dit qu'il faut être fat comme un philosophe pour se permettre de prononcer des éloges. Et je tournai la page. Mais voici que mon voisin de campagne m'invitant à dîner me dit qu'il a pensé à moi et a gardé cet article qui m'avait peut-être échappé. Je prends la feuille sans mot dire... Eloge ou autocélébration. Pas envie de lire cela dans le détail (déjà le chapeau : « théâtre et philosophie ouvrent l'esprit à la vie des idées », la vie des idées, ça nous fait une belle jambe, parlons plutôt de la vie tout court ou certaines idées de la vie), je vois bien que le Badiou n'est toujours pas passé à l'Ouest. Belle constance, héroïque même (« réinventons la politique communiste ») qui lui assure au moins et faute de mieux, faute de voir de son vivant les premiers effets de cette réinvention, un peu de

visibilité dans le champ philosophico-médiatique, nos grands philosophes étant morts.

mardi 31 juillet 2012

Je regarde sur Youtube *La Jetée* et quelques films de Kosinski.

Le feu dans la pièce d'Anja Hilling. Il y a la référence à Thoreau, explicite, il y a la forêt qui brûle, mais qu'est-ce à dire ? L'événement pathétique, et puis ? Une maladresse et la nature se retourne contre vous. On se croyait dans un parc de loisir à barbecuer tranquille et voilà que cette nature est l'Enfer. Mes difficultés à lire du théâtre. Au bout de quelques pages je m'y perds et je ne sais plus qui est qui. Tout cela me paraît ténu.

jeudi 2 août 2012

Hier Thierry Coduys m'appelle pour me demander si je serais d'accord pour parler projet avec Fedele qui s'occupe de la musique à la Biennale de Venise. J'accepte. On verra ce qu'on verra, ce qu'on verra et ce qu'on entendra.

Reçu les annexes de la thèse de J-F Ballay avec nos entretiens que je dois revoir et cocorriger. Cela fait quand même le vieux qui raconte sa vie. Comment arranger cela ?

D'après Odile, la conversation entre le père et le fils (Jean et Pierre) aurait été violente, la violence doit être plutôt du fait de Jean. Cela fait que nous piétons.

C'est Ruskin qui demandait deux choses aux bâtiments : qu'ils nous abritent et qu'ils nous parlent. Sens ?

vendredi 3 août 2012

Je sais bien que je devrais faire deux mails au moins, un à Nordey et l'autre à Fleischer. Mais je ne parviens pas à me mettre à cette minuscule tâche. Trop loin de moi-même. A l'un dois-je dire deux mots de la pièce (celle de Hilling) qu'il va monter ? Mais ça ne me dit rien : quoi parler du pathétique à quoi se

réduit un tragique d'aujourd'hui, un tragique ? La terreur sans la pitié. Une pièce qui sent le roussi, tu parles.

samedi 4 août 2012

Je cherche à me faire une idée de *Tristesse animal noir*. Déjà je ne comprends pas le titre. Il faudrait sans doute que je lise un peu du répertoire contemporain, pour me rendre compte des *Ansprüche* de la littérature dramatique actuelle. Je me sens assez peu concerné, et n'était cette circonstance que je dois participer à un débat avec Latour en janvier prochain au sujet de cette pièce. Quand il me prend le désir de lire quelque chose, et cela m'arrive encore, il ne me vient pas à l'esprit de me dire que je vais lire du théâtre. Ce n'est pas mon gibier. Le signe d'une non appartenance totale au milieu. Devrais-je tâcher de savoir pourquoi je n'attends rien, non seulement de cette littérature (depuis Müller) mais du théâtre tout court, surtout celui des autres. Du mien j'escompte une espèce de salut ou, les mauvais jours, une louche satisfaction. Louche ou trouble ?

Il fait soleil. Je suis debout sur le perron à regarder le jeu d'oreilles des vaches (des génisses) couchées dans le pré derrière la maison. Je sens dans mes jambes, sous mes pieds la dureté des pierres, leur solidité. Je suis vivant et j'ai l'intuition de la *Vergänglichkeit* de ce moment. Bientôt je ne serai plus. Epiphanie de l'être au bord du néant. Quelle philosophie !

Après avoir lâché mon eau dans le pré, je me tiens un moment sur le perron de pierres dans le soleil. Je regarde les vaches agiter leurs oreilles contre les mouches...

Une certaine Hilda Inderwildi qui préface de manière très cacadémique la pièce de Hilling et qui doit bien traiter de la question de Thoreau dont une citation de *Walden* est en exergue de la deuxième partie de la pièce, semble établir une relation entre le fait que Thoreau a mis le feu accidentellement à une forêt et celui d'aller passer deux ans dans une cabane. Une expiation, on dirait presque. Le lien chronologique serré qu'elle indique vaut logique. Mais comment quelqu'un qui a un petit pignon sur la rue universitaire peut-il écrire une phrase aussi plate que celle-ci : « Ce récit de sa vie en solitaire (c'est à propos de *Walden*) allie les descriptions poétiques de la nature et les réflexions sur la civilisation. » Elle n'a jamais dû ouvrir le livre. Et d'ajouter : « Anja Hilling

réalise le tour de force de les adapter à son siècle et à la scène pour poser la question éternelle de la responsabilité. » (p.16) J'aimerais qu'elle m'explique. Ici si la nature est si violente, l'incendie de forêt, c'est bien à cause d'une faute (involontaire) de l'homme. Ici la nature ne serait pas naturellement violente, elle peut être accueillante, on peut y pique-niquer tranquillement ; elle se laisse faire, mais si on la cherche, si on lui fout le feu, alors attention au sublime ! Mais elle ne semble pas violente en elle-même ; il faut introduire la culpabilité humaine, et noter que les victimes sont des innocents : le bébé, le pompier et le chevreuil. A la fin, vive la ville ? C'est ça ?

N'ayant pas grand-chose dans la tête et peu excité par tout ça, je ne résiste pas au sadisme de citer encore une fois notre Theaterwissenschaftlerin: « Car cette œuvre renoue le pari (?) d'un théâtre comme besoin vital pour l'homme, questionnant le sens premier et dénoté, dénonçant les déviations sociales, offrant les moyens d'une imagination plus créatrice en lien avec la responsabilité de l'agir. » (p.19) Une récompense quand même. J'en sais un peu plus sur les ingrédients habituels au théâtre contemporain : « une intrigue simple, la référence aux mythes, des relations humaines superficielles, une pincée de musique pop et de conscience écolo, une langue à la fois simple et percutante. » (p. 18) On comprendra que je préfère retourner à mes chères études.

Une référence : *Animal triste* de Monika Maron (Albin Michel 2000)

A. B.: La ville, c'est votre biotope [...] ?

A.H : C'est l'espace où j'ai toujours vécu. Je ne connais pas du tout la vie à la campagne, au village. Mais ça me fascine..., je suis née dans une petite ville, mais je suis très vite partie à Munich. Ce que je trouve remarquable... absurde : par exemple, je vois ma maison, et bien que nous habitions si proches les uns des autres, nous ne nous connaissons jamais. Le contraire de la vie rurale, où les maisons peuvent être à des centaines de mètres de distance, et où les gens en savent bien plus les uns sur les autres.

A ;H.: Non, je ne dirais pas ça. Il y a quelque chose de moi en chacun d'eux. Souvent on me demande: et la politique, et la critique sociale, quels sont les sujets qu'il faudrait traiter?... Je puise encore beaucoup dans ma vie personnelle. Et elle n'a rien de spectaculaire. Si je prenais la guerre comme sujet, le terrorisme ou la loi Hartz IV2, il faudrait que je fasse des recherches, que je

m'imaginer dans un autre monde. Mais écrire est un processus encore trop nouveau pour moi. Il contient déjà assez de défis. Jamais une bombe n'a explosé à côté de moi, je n'ai jamais subi la loi Hartz IV, et je n'ai jamais été véritablement pauvre. Les pertes, les joies que j'ai connues sont toutes de l'ordre personnel. La situation politique de mon pays, celle des territoires en crise, en guerre, les camps de réfugiés, tout cela m'affecte, mais je n'en reçois l'information qu'à travers un filtre médiatique – qui est aussi un filtre émotionnel. Je ne pourrais pas écrire dessus sans perdre en authenticité.

A.B.: Et au théâtre que recherchez-vous ?

A. H.: De vrais héros et des aventures nobles. Des histoires captivantes.

A.B : Quel rapport entretenez-vous avec la nature? On pourrait penser que vous trouvez notre relation à cette nature en général trouble, ambiguë...

A.H : Il existe beaucoup de réponses à cette question. Je choisis celle de l'auteur : pour moi, la nature est le contraire des mots. Un espace indicible, qui s'éclaire dans les meilleurs moments pour m'injecter un nouveau langage. Cela me fait peur et me comble en même temps. Je n'en ai pas encore trouvé l'expression adéquate, mais si c'était le cas, je devrais m'arrêter d'écrire.

A.B : Dans la pièce, vous faites référence au philosophe et naturaliste amateur américain Henry David Thoreau. Comment son œuvre ou ses idées ont-elles influencé votre pièce?

A.H : C'est l'essence de ses pensées qui m'intéresse. La rigueur. La fermeté. Et la poésie contenue dans la nature de la vie. Tout ceci est très éloigné de moi. Et parfois pas. Au moment où un des personnages de ma pièce cite Thoreau, on voit que l'essence dont parle celui-ci l'a touché. Même si ce n'est mentionné qu'en passant, c'est là.

dimanche 5 août 2012

Thoreau veut faire le plein usage de lui-même. Réfléchir sur les choix de vie étranges et sans doute inutilement exigeants.

Loos : "L'architecte est un maçon qui a appris le latin". La maison Tristan Tzara est située au 15 rue Junot, à Paris, dans le 18^e arrondissement. Adolf Loos la construisit pour Tristan Tzara et sa femme, la peintre, Knitson. Un simple parallélépipède. L'architecte a profité de la dénivellation du terrain en installant le garage au rez-de-chaussée au niveau de la rue Junot.

La maison a été inscrite au titre des monuments historiques par l'arrêté du 15 janvier 1975, pour ses façades et sa couverture.

Je navigue un peu dans l'architecture en quête de pitance sur Wittgenstein et la maison qu'il imagina pour sa sœur. Qu'est-ce que c'était qu'une maison pour W ? Et je tombe surtout sur sa relation homosexuelle avec Francis Skinner et l'idée d'abandon de la philosophie. C'est surtout cela qu'il a réussi avec Skinner : en faire un mécanicien. Toutes les formes de renoncement m'intéressent.

Wittgenstein dit qu'il ne fera lui-même rien de plus non parce qu'il est lassé, mais parce que son esprit n'a plus de souplesse. Il maintient que personne ne peut faire plus de 5 ou 10 ans de bon travail en philosophie (son travail a pris 7 ans).

Qu'est-ce qui peut inviter à renoncer à la philosophie ? La philosophie est pourtant elle-même une critique du langage (4.0031), une activité visant à clarifier les pensées (4.112), qui permet d'élucider ce qui paraissait obscur jusqu'alors. Elle a une méthode consistant à montrer, devant tout discours métaphysique, que ce discours contient des mots auxquels une signification réelle n'a pas été donnée (6.53). Donc aucune raison d'arrêter.

Il revient à Vienne en 1926, où il travaille comme jardinier, puis comme architecte. À cette époque encore, il n'avait pas de raisons de revenir à la philosophie, bien qu'il fût en contact avec ses amis de Cambridge, notamment avec Frank Ramsey qui venait régulièrement le voir en Autriche. C'est d'ailleurs souvent à l'actif de ce dernier que l'on met le retour de Wittgenstein à l'activité philosophique.

Construire sa maison soi-même ou la faire construire par tel architecte.

Une maison miroir du paysage comme les immeubles de bureau à Trenton (New Jersey) qui reflètent le paysage dans lequel ils sont construits et les cieux sous lesquels ils se trouvent. La cabane de Thoreau pourrait être le support sur lequel on projette les images de Walden. On pourrait la faire complètement disparaître de la scène.

Ruskin note en 1849 ce qu'il y aurait de pernicious à croire qu'une nouvelle architecture « doit être inventée à chaque fois que nous construisons un hospice ou une église. » Idée de cohérence collective. « Assez de nos génies et de

leur originalité ! Continuons à nous répéter. Qu'un bâtiment ressemble à un autre... » (Loos)

Faire régner les mathématiques au milieu de l'apparente incohérence de la nature, dit à peu près Le Corbusier. « La géométrie est une pure joie. »

Schiller : « Puisque les Grecs n'avaient pas perdu la nature en eux-mêmes, ils ne désiraient guère créer des objets extérieurs à eux dans lesquels ils pourraient la retrouver. »

Et : « Cependant quand la nature disparaît peu à peu de la vie humaine en tant qu'expérience directe, on la voit apparaître dans le monde du poète en tant qu'idée. Il était prévisible que la nation qui s'est le plus éloignée du *naturel* serait touchée le plus fortement par le phénomène du *naïf*. Cette nation est la France... » (*De la poésie naïve et sentimentale*).

Dans *Le Monde*, un article sur Horace Burgess et l'arbre auquel il a déjà consacré vingt ans de sa vie pour fabriquer sa *TreeHouse*. Ce n'est pas une cabane mais une cathédrale ou plutôt un immeuble de 13 étages avec une chapelle (avec un panier de basket dedans), en tout pas loin de 1300 m². Mais une seule pièce de bois, explique Horace : « chaque partie est clouée à la suivante. Avec trois ou quatre clous là où on n'en mettrait qu'un dans une maison ordinaire. » Enfant, quand son père lui retournait une torgnole, il se réfugiait dans les arbres, alors forcément...

—les cabanes, c'est là où on échappe aux règles.

Un peu illuminé, l'Horace, du genre « born again ». L'ombre de la croix lui a parlé.

lundi 6 août 2012

Le Corbusier qui détestait toute référence locale ou rurale et vitupérait la « brigade folklorique », les traditionalistes à tendance sentimentale comme dit Alain de Botton.

Le Japon et l'esprit de la cabane : *Conte de la toute petite cabane* (1212) de Kamo no Chomei. Une vie sans ornements. Les grands seigneurs des périodes de Momoyama (1573-1614) et d'Edo quittaient leurs manoirs et leurs

châteaux tous les cinq ou six mois pour passer quelques temps dans des cabanes conformément au principe zen selon lequel la connaissance spirituelle ne peut venir que d'une vie sans ornements.

La nature qui attaque les œuvres humaines. : laisser une maison se délabrer. Les traces d'usure. Accepter les défauts du bois et de la pierre comme on accepte la nature foncièrement décevante de l'existence.

Le Corbusier : « il faut démolir le centre » et « il faut supprimer les banlieues ».

mardi 7 août 2012

Où est la profondeur ? Hofmannsthal dit qu'il faut la cacher à la surface. Nous voilà bien. Essaye donc.

vendredi 10 août 2012

Bergson : « Ce qui est beau, ce n'est pas d'être privé, ni même de se priver, c'est de ne pas sentir la privation »

Moins de biens, plus de liens. La simplicité volontaire.

Coup de fil de Jean après le mail envoyé par moi hier soir. Il semble d'accord avec l'idée que Pierre ne réalise pas ses images mais que ce soit Maris Mezulis avec qui il devrait pouvoir s'entendre. Il s'agirait maintenant d'avancer sur le contenu (ou la forme ou la forme du contenu ou le contenu de la forme, vieux style !). L'idée est-elle de placer une ou des caméras dans des paysages choisis à l'avance (mais sur quels critères ?) s'inspirant ainsi de l'expérience faite à Walden par Pierre ?

samedi 11 août 2012

Une phrase comme celle-ci aurait été incompréhensible, il y a encore peu de temps : « *On est très émus. Son acte de naissance porte nos deux noms et rien d'autre ; rien qui indique que Tobias est différent des autres enfants, se réjouit un des pères de Tobias.* » Tobias est en effet le premier enfant au monde enregistré à l'état civil par ses deux pères. (*Libération* des 11/12 août 2012) Montage : la naissance et la mort. Dans les colonnes à côté de l'article sur Tobias, une photo de trois cadavres de jeunes hommes à Alep. Tout aussi irreprésentable.

Acheté sur Amazon le Stevenson que j'ai l'intention de relire (*Thoreau, un roi barbare*). Pourquoi « roi barbare » ? J'ai oublié. Je fais mon possible (pas plus) pour revenir dans la partie Thoreau. La machine à écrire n'est pas encore remise en marche. La tour et la cabane : hybride de la tour (de Babel) et simplicité volontaire de la cabane.

(Jacques Ellul, *Sans feu ni lieu, signification biblique de la Grande Ville*, Paris, Gallimard, 1975.)

Qu'est-ce qui pourrait remettre cette machine en marche ? Hier je sors de la bibliothèque le Cavell, *Philosophie Le jour d'après demain*, que j'ouvre au chapitre 2, « Thoreau pense aux étangs, Heidegger aux fleuves » que je trouve déjà annoté. Je ne me souvenais pas l'avoir lu. Triste mémoire, pauvre hippocampe. Il y a cette idée importante que Cavell note chez ses deux auteurs selon laquelle « les êtres humains dans leur existence quotidienne ne sont pas sensibles à leur propre existence, pas conscients de leur propre vie ». Qu'est-ce qui peut autoriser un écrivain ou un penseur d'être aussi condescendant ou méprisant pour penser que l'humanité est abruti et qu'il faut l'éveiller. Il y a toujours de l'impudence à claironner sa pensée, à se prendre pour Chantecler ou s'en prendre à ces masses qui sont aux prises avec le besoin tandis que l'on philosophe dans sa *Hütte*. J'aime mieux l'humilité de Montaigne qui parle comme tout un chacun. Il ne commence pas par s'excepter de la condition humaine, à sortir de la caverne pour peindre dédaigneusement du haut de je ne sais quel promontoire les hommes qui y sont enfermés. Nous sommes tous dedans. La retraite de Montaigne n'est pas le retrait de Thoreau ni la librairie la cabane (*Hütte*) de l'autre. Quelle est la pathologie du donneur de leçons ?

Je ne comprends pas ce qui me lie à la littérature de Thoreau mais ce n'est certainement pas parce qu'elle (ou il) m'aurait éveillé. Je suis toujours dans le même sommeil qui n'est même plus dogmatique.

En même temps je comprends bien l'idée, benjaminienne, dira Cavell, selon laquelle la connaissance qu'a le sujet moderne de sa condition est comme un rêve qui demande interprétation, et que l'homme moderne a une propension à s'exiler de sa propre vie et de son propre langage mais ce n'est pas la même chose que de se percher sur le talus et de regarder avec mépris les hommes passer sur les chemins qui ne mènent nulle part. Est-ce que Thoreau n'est pas dans un rêve, dans une pensée au fond tout autant inadéquate que celle du boutiquier de Concord ? La critique de l'aliénation n'est-elle pas aliénante ?

Qu'est-ce qu'un penseur veut prouver (j'allais dire peut prouver) quand il dénonce l'empoisonnement idéologique dans lequel l'autre se trouve. Je finis par me le demander, moi qui ai vécu une époque où la critique tenait le haut du pavé (d'un pavé l'autre, 1968 et après...). C'est peut-être ça le scepticisme qu'incrimine Cavell. Tant pis pour moi.

Cavell aime cette phrase d'Emerson : « Toute notre vie le sommeil s'attarde sur nos paupières, comme la nuit plane tout le jour entre les branches du sapin. » (p. 232) Notons qu'Emerson dit « notre » vie.

dimanche 12 août 2012

« Economie d'existence », définition de la philosophie par Thoreau. De là on comprend l'ironie du premier chapitre de *Walden*. Thoreau nous indique par là qu'il est un philosophe authentique et non un professeur de philosophie. Mais être philosophe, c'est être capable, comme le plongeon (le volatile), d'une métamorphose, d'une mue. Les deux ans et deux mois sont le moment d'une mue, un moment, oui, pas une conversion : l'installation au bord du lac ne doit pas être, en ce sens, définitive. « La saison des mues, pour nous comme pour les oiseaux, doit être une crise dans nos vies. Le plongeon va se cacher au fond d'un étang solitaire pour la traverser. » Thoreau va se cacher dans sa cabane ;

—se cacher ? Le plongeon écrit assez peu de littérature ; du coup il se cache vraiment au fond de son étang solitaire. Mais si l'écrivain se cache, c'est pour mieux être visible. L'identification à l'animal a ses limites. Pour être visible sur son perchoir (et non au fond d'un étang) et claironner aux voisins leur quatre vérités.

—à la fin de la mue (de la crise), il faut quitter Walden pour le laisser être-lui-même.

lundi 13 août 2012

Il est rare de trouver un texte de philosophe qui soit porteur d'un message urgent pour notre vie (ma vie). En fait, je vois bien autour de moi que les philosophes, quelle que soit leur doctrine, vivent à peu près de la même manière, c'est-à-dire comme des professeurs, moyennement. C'est bien la peine.

Demander à Heidegger ce que quelqu'un (le premier Dasein venu) qui se préoccuperait de l'Être (ne l'aurait pas oublié) ferait du matin au soir. Il enseigne-

rait la philosophie ? Serait recteur ? Et son souci de l'Être l'empêcherait de voir les agissements de certains êtres peu recommandables. Si réveiller l'entendement pour lui redonner le sens de cette question de l'Être est à ce prix, il vaut mieux continuer à dormir. D'accord nous ne savons pas ce qui est important ou grand pour nous (voir Wittgenstein : « D'où nos considérations tirent-elles leur importance, étant donné qu'elles semblent ne faire que détruire tout ce qui présente de l'intérêt, c'est-à-dire tout ce qui est grand et important ? » *Recherches*, §118), d'accord, nous avons perdu le contact avec ce qui nous intéresse vraiment, mais en quoi la réponse à ce constat serait de se préoccuper de la question de l'Être. Il y a des curés pour ça. On pourrait dire que Thoreau apporte sa réponse, assez malicieuse. Pour retrouver ou trouver le goût de l'Être, il faut cultiver un chant de haricots. Car Thoreau cherche bien à savoir ce qu'est son besoin véritable. Ils voient bien les hommes s'affairer et ainsi gâcher leur vie en méconnaissant leur véritable intérêt et jouent contre eux-mêmes, mais peut-il vraiment croire à une conversion de leur part ? Tout le monde ne va pas aller se construire une cabane dans les bois. Est-ce que cela va au-delà d'une critique assez conformiste du conformisme ?

—mais il y a le langage ; c'est lui qui est devenu inefficace, un ensemble de formules creuses, le propre du philistinisme.

Il faut susciter à nouveau le besoin de compréhension (par les mots) quitte à devenir faiseur de parables. Cavell dit expressément que Thoreau fait des « phrases capables de sous séduire par leur beauté ou leur étrangeté en même temps qu'elles semblent jouer de notre désir d'une compréhension qui nous transforme. » (239) Mais beauté et étrangeté, est-ce le gage d'un véritable retournement qui nous permette de nous réorienter ? Se réorienter est-ce voir le monde à l'envers ? Allusion au fameux texte de *Walden* dans lequel Thoreau voit le ciel au fond de l'étang.

Thoreau (chapitre 4) : « Sur tout chemin qui n'est pas le vôtre le destin attend ». Donc toujours la même question comment connaître ou reconnaître son propre chemin. Ne sommes-nous pas toujours sur un chemin qui n'est pas le nôtre ? Et le destin nous attend toujours.

—à moins que Thoreau cherche à échapper non pas seulement à son destin mais au destin ?

mardi 14 août 2012

« La lune brille, mais il est triste de la voir disparaître derrière les monts. » Cette phrase termine (presque) les *Notes de ma cabane de moine* de Kamo No Chômei que je viens de lire, ou plutôt de relire et, même selon toute apparence (ah ! Amazon.fr), de racheter. Le début de ce court récit tout consacré à l'énumération des cataclysmes qui ravagent les hommes, catastrophes naturelles inventées par les quatre éléments, le feu, l'air, l'eau, la terre. Le sentiment d'impermanence des choses (mujô-kan) trouverait dans la permanence de ces désastres son origine. Aujourd'hui on pourrait rajouter ceux dont l'homme s'est rendu capable. Mais Kamo No Chômei n'envisageait que les calamités auxquelles la nature exposait les hommes. Ce que quoi il semble vouloir insister : les habitations des hommes, et même celles des riches, il ne leur faut pas longtemps pour disparaître. Une réponse ? Autant habiter une demeure précaire. (« Au fond, toutes les entreprises humaines sont stupides et vaines ; que penser des hommes qui ont dépensé leur fortune, et ont peiné pour construire leurs maisons au milieu d'une ville aussi exposée au danger ? N'est-ce pas éminemment pitoyable ? » p.14)

Donc : « Le monde est ainsi fait ; il est bien difficile d'y vivre, et chacun sent la précarité de sa propre vie, de son habitation. » (p.26) Il reste que la volonté de se retirer hors du monde est ici une manière d'entrer en religion, de progresser sur la voie du renoncement, ce qui, malgré qu'en ait Claudel, est éloigné de la démarche de Thoreau, Claudel qui écrivait dans sa *Promenade à travers la littérature japonaise* : « Chômei nous a laissé de ses années de contemplation un mémorial plein de fraîcheur et de sentiment que l'on pourrait comparer aux livres de l'Américain Thoreau. »

Ce qui peut être assez thoreauvien (autour de l'idée de contemplation) : « Depuis que j'ai quitté le monde, et que j'ai choisi la voie du renoncement, je me sens libre de toute haine comme de toute crainte. J'abandonne ma vie au destin, je ne désire ni vivre longtemps, ni mourir vite. J'assimile ma vie à un nuage inconsistant, je n'y accroche pas mon espoir et n'éprouve pas non plus de regret. Pour moi le plaisir suprême est celui que j'éprouve sur l'oreiller d'une sieste paisible, et l'ambition de toute ma vie est de pouvoir, selon les saisons, contempler un beau paysage. » (p. 38)

Ou bien : « Quand je me dois me rendre à la capitale j'éprouve l'humiliation de n'être qu'un moine mendiant, mais une fois rentré chez moi, je plains tous ceux qui sont esclaves des choses terrestres.

Si quelqu'un doutait de ce que je dis ici, qu'il contemple l'allure des oiseaux et des poissons. Les poissons ne s'ennuient jamais d'être dans l'eau. Il faudrait être poisson pour comprendre ce sentiment. Les oiseaux ne demandent qu'à vivre dans les bois. Il n'y a que les oiseaux à comprendre cela. Il en est de même des joies de la solitude ; on ne peut l'apprécier qu'en la vivant. » (p. 39)

Dit en passant, Thoreau, dans sa cabane, n'est pas là pour attendre la mort mais au contraire pour éprouver la vie, alors que Chômei écrit : « En été, j'entends le chant des coucous ; et chaque fois, j'ai l'impression de faire un pacte avec eux pour qu'ils me servent de guides au suprême passage de la montagne de la mort. » (p. 31)

Epilogue désastreux: on apprend (la radio) qu'on observe des papillons mutants au Japon après Fukushima.

Théâtre & son trouble (tiens, tiens !) : écrire un livre à l'emporte-pièce sur le théâtre.

mercredi 15 août 2012

Je tombe, par hasard, dans un magazine féminin sur une photo de maison construite par l'agence Tyin. Tyin, étrange hasard, si je pense à Walden, est un lac norvégien.

Architecture et ONG. L'architecture en proie à la nécessité.

About TYIN tegnestue Architects

TYIN was established in 2008 and has built projects in poor and underdeveloped areas of Thailand, Uganda, Sumatra and Norway. Solutions to fundamental challenges call for an architecture where everything serves a purpose, an architecture that follows necessity.

By involving the local populace actively in both the design and building of their projects, TYIN are able to establish a framework for mutual exchange of knowledge and skills. All materials used in TYIN's projects are collected close to the sites or purchased from local merchants.

The studio is currently run by Andreas G. Gjertsen and Yashar Hanstad, and has its headquarters in the Norwegian city of Trondheim. TYIN has won several international awards and their projects have been published and exhibited worldwide.

Je lis *La Charte d'Athènes* sans en tirer grand-chose pour mes petites affaires.

Rien à voir, peut-être : je m'arrête sur l'adjectif anémique. Pourquoi ?

dimanche 19 août 2012

Retour caniculaire hier de Cerisy. Qu'ai-je été y faire ? Officiellement présenter des moments d'*Ex vivo /In vitro* dans ce colloque sur les moments du vivant, justement. Une satisfaction d'amour propre, une espèce de revanche : être invité là-bas, ce lieu que j'ai honni comme une espèce d'hospice pour intellectuels privilégiés, comme artiste et non pour y aller de ma petite communication. Courbe descendante depuis Pontigny, quand on vit le casting de l'époque. C'est devenu un lieu qui accueille des colloques du tout-venant universitaire. Où est passée la fine fleur de l'intelligentsia et de la littérature ? En France, elle a déperî. Je dois à la vérité de dire que notre petite soirée théâtre à Alain et moi a été accueillie dans une indifférence que je ne peux même pas qualifier de polie ? Au fond, je m'en fous.

A propos de ce spectacle, je pense comme ça que j'aurais dû davantage exploiter l'idée de G Anders de « honte prométhéenne » : « nous avons honte d'être nés au lieu d'avoir été fabriqués . » Nous sommes inférieurs à nos produits.

lundi 20 août 2012

« Entrer dans une pensée » : jeter l'ancre pour un temps. Une aventure.

3500 signes à faire sur *Walden* pour Le Fresnoy. Je finis par envier Thoreau qui n'a passé que deux ans deux mois et deux jours au bord de son étang. Combien de temps j'aurai passé dans ce livre, ou pas loin ? Je finis par ne plus savoir pourquoi. Une occasion pour relancer l'installation. Pierre disait qu'il fallait qu'elle soit éclatée. Une exposition de photos, mais quelle expé-

rience particulière pour un visiteur ? Je continue à pencher pour la visite solitaire.

Théâtre : compter ou ne pas compter sur la bonne volonté du spectateur. Lui demander au moins de partager tant soit peu le risque, ce qu'il n'est pas toujours disposé à faire.

Je rêvassais en me disant que ce que j'ambitionnais peut-être, c'était d'être l'homme (un homme) générique au sens de Marc Augé. « L'homme générique, c'est effectivement un être idéal, mais il n'a rien d'irréel. L'homme générique, pour moi, c'est l'homme individuel, non assigné à une appartenance sociale particulière, considéré indépendamment de son sexe et de ses origines. »

—un peu creux ! Tu imagines une humanité peuplée d'hommes génériques ! La marrade. Ce serait une production en série. Or on sait que le propre de l'homme (jusqu'ici) c'est qu'il ne se produit pas en série, je ne sais plus qui l'a dit.

mardi 21 août 2012

Idée de zone grise. Pourquoi je pense à ça ?

D'accord, pour les Anciens (les nôtres), la science n'était que pure contemplation de ce qui se passe, pas question d'intervenir sur ce qui se passe, n'empêche qu'Empédocle promettait à un de ses disciples de pouvoir gouverner les vents. La science moderne est un mélange de connaissance et d'action, au sens de la poïesis grecque, comme dirait Brague : capacité de fabriquer des choses.

—la science liée à l'amélioration de la condition humaine, au soulagement de la souffrance, une idée chrétienne.

Dans la conception indienne, être né humain est le don suprême qui peut être offert, plus important encore que d'être dieu. Si ce don est accordé aux humains parmi tous les existants, c'est uniquement pour prendre soin de toutes les existences, pas seulement celle des humains, mais bien de toutes. Nous sommes là pour « tenir la maison » ou l'univers, si vous voulez ! Les humains doivent prendre soin des dieux, de la nature, de tout. (Sudhir Kabar)

mercredi 22 août 2012

Retrouver le texte où Nietzsche parle des deux cerveaux.

Il paraît qu'un même mot en hébreu, *hakham*, désigne indifféremment celui qui s'adonne aux sciences de la nature, le savant et celui que l'on a coutume d'appeler le Sage, celui qui s'adonne à l'étude de la Torah.

Dans le *Guide des égarés* Maïmonide, réfléchit sur les relations entre science et révélation. Il n'y a pas de limite à fixer à l'investigation scientifique.

samedi 25 août 2012

Sur un panneau de chantier : « Votre maison, notre métier ».

Qu'aurait dit Le Corbusier à Thoreau pour lui faire comprendre son idée de maison en série, de machine à habiter ou de maison outil, lui qui pensait que nous sommes devenus les outils de nos outils. Et comment Le Corbusier aurait-il compris Thoreau. Sa cabane est une sorte de machine à habiter. Est-ce que l'on saisit ce qu'habiter veut dire pour Thoreau ?

Matériau : « mais les hommes vivent dans de vieilles maisons et ils n'ont pas encore songé à se construire des maisons. Le gîte leur tient à cœur, depuis tous les temps. Tant et si fort qu'ils ont établi le culte sacré de la maison. Un *toit !* autres dieux lares. Les religions sont établies sur des dogmes, les dogmes ne changent pas ; les civilisations changent ; les religions s'écroulent vermoulues. Les maisons n'ont pas changé. La religion des maisons demeure identique depuis des siècles. La maison s'écroulera. » (Le Corbusier, *Vers une architecture* p.6).

En passant : je ne saurais écrire un livre, *Le Théâtre et son trouble* par exemple, qui s'intitulerait *Vers un théâtre*. Nous ne demandons même plus au théâtre d'être nouveau ou de prétendre l'être, d'avoir quelque prétention autre que celle que d'être du théâtre, du pur théâtre, comme dirait une critique de théâtre du *Monde*. (Laquelle, formidablement équipée intellectuellement, parlait encore récemment d'un théâtre capable de feuilleter le grand livre du monde. Une collègue à elle, côté feuilleton littéraire du jeudi pourrait aussi bien vanter un livre de permettre de comprendre le grand théâtre du monde).

On voudrait aujourd'hui que nos maisons nous permettent de nous intégrer à la nature alors qu'elles sont là pour nous en protéger (« nous séparant du phénomène naturel antagoniste », dirait le même. Pourtant se loger, donc construire des maisons, est comme une fonction naturelle.

mercredi 29 août 2012

Vitez qui parlait des innocents du théâtre : pour faire le voyage de neuf heures du *Soulier*, il faut être innocent du théâtre. Je ne sais si c'est vrai en l'occurrence, mais j'aimerais que mes spectacles s'adressent à ces spectateurs innocents (du théâtre). Cela est déjà arrivé.

Terminé la relecture, la réécriture, plutôt, des entretiens faits avec Jean-François Ballay et que le malheureux veut mettre en annexe à sa thèse. Je vois bien la vanité de la chose, même si je suis sensible à l'amitié qui m'est ainsi faite. Mais je mets du soin à clarifier un peu cette pensée par ailleurs cuite et recuite. J'en sors exténué mais avec un sentiment de délivrance. Je vais maintenant devoir me mettre à toutes les corvées (textes, photos, CV à produire) qui vont avec mon retour au Fresnoy.

Je reviens à mes cabanes, à petits pas. « L'homme primitif a arrêté son chariot, il décide qu'ici sera son sol. Il choisit une clairière, il abat les arbres trop proches. Il aplanit le terrain alentour ; il ouvre le chemin qui le reliera à la rivière ou à ceux de sa tribu qu'il vient de quitter, etc. » (*Vers une architecture*, p.53)

Et encore : « Il n'y a pas d'homme primitif ; il y a des moyens primitifs. » (ibid.)

Ou : « La géométrie est le langage de l'homme » (p.55)

« La plupart des architectes n'ont-ils pas oublié aujourd'hui que la grande architecture est aux origines mêmes de l'humanité et qu'elle est fonction directe des instincts humains ? » (p.55)

A propos, comment faire 3500 signes sur l'installation Walden à venir au Fresnoy. Je bute là-dessus et procrastine comme d'habitude. « Connais-toi toi-même ». Ce que je connais intimement de moi ; ces impossibilités, ces façons de remettre à plus tard, d'esquiver le moment présent. Broncher, refuser l'obstacle. Mauvais cheval. Une carne, je suis. Ce n'est pas mon père qui me

contredira. Cossard avec ça. Je me suis toujours demandé ce que cossard voulait vraiment dire sans jamais aller plus loin dans l'investigation. Par bonheur nous avons Google aujourd'hui. Et que me dit Google ?

Que cossard pourrait venir de cossu, avec suffixe -ard : « assez riche pour ne pas avoir à travailler » (probable) ? Ou « fainéant au point de manger les pois dans leurs cosses » ? Ou encore « fainéant comme un cosson » ? Mais un cosson, qu'est-ce ? une espèce de coléoptères qui vit dans l'écorce des arbres, j'apprends.

Une définition pour finir :

cossard : (*familier*) Fainéant, paresseux, avoir la cosse. « Il est intelligent mais trop cossard. »

On a dit souvent ça de moi, intelligent mais cossard. Il y a donc une relation forte entre l'intelligence et la cosse. Intéressant. Intelligent mais cossard. Qu'est-ce que ça cache ? Il y a un certain genre d'intelligence qui pousse à la paresse. Une intelligence qui est déprise de tout.

Pour Littré, le cossard n'est que le nom familier de la buse. Ça tombe bien ; il y en a à foison dans le coin, des buses.

Je vais remonter à la maison ; je ne suis bon à rien. Lire en m'endormant, pour m'endormir, *Mein Jahr in der Niemandsbucht*. Dans le texte. Les résonances avec *Walden*. Une histoire de métamorphose, dit Handke. Thoreau préférerait parler de mue.

jeudi 30 août 2012

« Le peu qu'on sache des habitats bien conservés antérieurs à l'homo sapiens est malgré tout suffisant pour montrer qu'un changement profond s'est produit au moment qui coïncide avec le *développement du dispositif cérébral* des formes proches de l'homo sapiens... Ces constatations archéologiques autorisent à assimiler, à partir du paléolithique supérieur, les phénomènes d'insertion spatio-temporelle au dispositif symbolique dont le *langage* est l'instrument principal ; ils correspondent à une véritable *prise de possession* du temps et de l'espace par l'intermédiaire des symboles, à une domestication au sens le plus strict puisqu'ils aboutissent à la création, dans la *maison*, et partant de la maison, *d'un espace et d'un temps maîtrisables*. » (André Leroi-Gourhan)

Présenter l'installation. Le contre-pied de Thoreau ou son pied de nez. Thoreau écrit pour nous faire honte. C'est vraiment quelqu'un d'antipathique avec qui je ne partage pas grand-chose. Alors pourquoi cet attachement à son livre ? Je n'en sais rien moi-même. Une espèce de charme. Ce n'est son geste existentiel ni le contenu de sa pensée, sa doctrine qui me retiennent dans ses paragraphes, mais le charme de sa poésie, si je puis risquer un pléonasme. Donc, toutes ces années, non pas *schon wieder* mais *immer noch*, à tourner en rond et à avoir à se justifier. Ah ! on aimerait bien entendre vanter (vendre) l'écologie, faire de Thoreau un prophète de la décroissance, nous voir barboter dans la verdure, etc. Je ne dis pas que l'on ne peut pas lire tout ça dans l'œuvre en question ; on peut certes adhérer, j'allais dire accrocher à Thoreau pour sa doctrine (croire penser comme lui autant qu'avec lui), pour la doctrine dont le livre est chargé plus ou moins explicitement ; on peut admirer son geste (je vais me réfugier dans la nature) et avoir envie de le refaire. Pour ce qui concerne, rien de tout ça. Alors quoi ? Sa posture littéraire plus que sa position géographique dans les bois. L'épuisement de l'expérience (presque quelle qu'elle soit) par les mots (les phrases ?).

Thoreau a des idées ; est-ce si sûr ? Mais tout transcendantaliste n'est pas Thoreau. Il y a des idées à lui que j'aime bien : passer du temps sur une chaise au soleil, parler à la première personne, parler de soi et de son expérience parce que c'est ce qu'on connaît le mieux.

Quant au retour à la nature ? Ce n'est pas un retour ; c'est un aller : *I went to the woods*. Comment fait-on pour retourner à la nature, comme si on en venait ! Certes nous sommes, nous autres urbains des pays développés, habitants des grandes villes, nous sommes coupés de la nature, sans doute davantage que nos ancêtres qui se déplaçaient à cheval mais j'imagine qu'ils considéraient dans le cheval le moyen de transport plus que l'animal. Après tout, était-il naturel de monter sur un cheval et de l'obliger, à coups d'éperons dans le ventre, à nous mener où bon nous semble ? Certes il y a un saut technique qualitatif avec la machine mais Sapiens depuis ses débuts a été obligé d'être hors de la nature. C'est quoi retourner à la nature ? C'est être capable de vivre par ses propres moyens seul dans un bois ? Retourner à la nature, c'est se passer de la société ? Mais elle était présente dans la cabane, ne serait-ce que sous la forme de livres. Et l'économie même rudimentaire (voir le premier chapitre) est encore une économie. Il n'y a pas de vie sauvage, de vie

humaine, s'entend. Suffit-il de s'éloigner de la société pour être plus naturel ? Simplifier notre vie, dépendre moins de la technique et de la société nous rapproche de la nature ? L'expérience, l'expérimentation à laquelle Thoreau se livre est très artificielle...

Florilège :

« Une maison est faite pour être habitée » (*Vers une architecture*, p.94)

« Le gramophone ou le pleyela vous donnera des interprétations exactes des fugues de Bach et vous évitera la salle de concert et les rhumes, le délire des virtuoses. » (*ibid*, p.96)

« Dans tout homme moderne, il y a une mécanique. » (*ibid*, p.100)

« L'homme intelligent, froid et calme, a acquis des ailes. » (*ibid*, p.100)

vendredi 31 août 2012

Art et nanotechnologies : Gian Carlo Faini (?) et Michel Paysant : *On lab ou le musée des poussières* (exposition itinérante).

Une coïncidence : aujourd'hui dernière d'une émission sur FM que j'ai assez régulièrement suivie, « Un jour, un été » qui a couvert la période 1945-1989, terminant donc par cette année qui a vu entre autres le bicentenaire de la Révolution, Tien'anmen et le Tank man (qui était-ce, qu'est-ce qu'il est devenu ?), la chute du mur de Berlin et Rostropovitch jouant Bach devant la brèche, Et la mort à Salzbourg de Karajan. Sans oublier la lambada.

Le Corbusier, d'une cabane l'autre : la maison de poète tragique à Pompéi. « Tout y est axé », paraît-il. Et les désaxements habiles. Ne pas mettre d'objets au centre d'une pièce.

(Référence : Composé en août 1959, *l'Entretien dans la montagne*, l'un des très rares écrits en prose de Celan, occupe une place centrale dans son œuvre. Sa rédaction intervient quelques mois après la parution de *Grille de parole*, son troisième recueil ; sa publication en revue l'année suivante précèdera de peu l'attribution à Celan du Prix Büchner, qui lui donnera l'occasion d'écrire le célèbre discours de Darmstadt intitulé "Le Méridien". Le texte fut écrit en souvenir d'une rencontre manquée avec Theodor W. Adorno, qui aurait dû avoir lieu en juillet 1959 à Sils Maria.)

Quelle serait la différence entre métamorphose et conversion ?

Pour la présentation : soyons clair ; il n'a jamais été question d'un recours aux forêts : passer la ligne et recourir aux forêts. Nul besoin. Il s'agit d'autre chose.

L'anarque de Jünger ou la figure du rebelle.

Faire la gueule. *Le Baron perché* : comment un enfant monté à douze ans dans les arbres y reste, comment l'homme y passe toute sa vie, pour prouver à tous ses contemporains ce que c'est que la liberté et l'intelligence et pour leur prouver qu'ils n'agissent, eux, qu'en balourds et à l'étourdi : pas seulement dans leurs rapports à la nature, mais aussi dans leurs engagements historiques (nous sommes au temps de la révolution) ou dans leurs amours si dépourvus de fantaisie. En effet en 1767, à douze ans, Cosimo Piovasco di Rondo décide après une dispute familiale, de vivre définitivement dans les arbres. Ses aventures sont nombreuses : des voyages (d'arbre en arbre), des rencontres, une relation amoureuse tumultueuse avec Viola, un intérêt pour la vie politique. Devenu vieux, il disparaît dans le ciel, emporté par une montgolfière. Une version ironique de *Walden*. Ou légère.

samedi 1er septembre 2012

Je n'aime pas cette date.

Depuis quelques jours, je suis revenu vers *Mon année dans la baie de personne*. Je ne sais pas si j'ai de la sympathie pour ce livre ni pourquoi mais il m'accroche d'abord parce qu'il me prend à contre-pied. Que va faire Handke dans ces banlieues, que fuit-il, que va-t-il chercher là-bas, car il parle bien de recherche à faire dans cette « terre nouvelle » : « C'est pourquoi, à de rares exceptions près, je faisais cesser la marche en commun à l'endroit où commençait pour moi, et pour moi seul, constatais-je, une terre nouvelle — où s'étendait mon domaine personnel de recherche. (Forschungsgebiet) » (200)

La banlieue est pour Handke son domaine personnel de recherche comme l'étang de Walden et ses alentours le sont pour Thoreau. En même temps, Thoreau refuserait l'idée de banlieue lui qui s'installe sur la frontière franche entre la ville (en fait le village, pas la métropole certainement) et les bois.

Depuis le début de cette excursion dans les bois avec Thoreau, le livre de Handke est la première nouvelle carte abattue, et par Jean pas par moi, pour faire évoluer les choses. Quitte à s'installer en banlieue. Mais je déteste encore plus cette banlieue que je me trouve bien connaître pour n'avoir en de cesse de la quitter quand j'étais jeune, que bois ou étangs où, c'est vrai, il ne me plairait pas beaucoup de résider même confortablement.

Donc je lis un peu du Corbusier (ou de Le Corbusier ?) pour aider mon rattrapage scolaire, comme dirait Alain, et je trouve aujourd'hui un ensemble d'articles sur lui dans *Le Monde* dont je n'ai pas compris l'actualité. Une curiosité : j'ai remarqué qu'on disait de Ronchamp, son chef-d'œuvre, qu'on se croirait dans une sculpture quand on est dans cette chapelle. Etrange expression : sait-on ce que c'est que d'être dans une sculpture ? En un sens, c'est le comble de l'architecte de faire vivre dans une sculpture. Jeux de langage : pourrait-on dire, on se croirait dans une sonate ? Et le titre de l'article attire l'attention aussi : « Le Corbusier, monument habité ». Décidément cette question de l'habiter est increvable. Il y aurait des monuments qui ne seraient pas habitables ?

En outre, j'apprends avec regret (le regret est pour moi) que la fondation Casina a exposé récemment sur un stand au Bon Marché la fameuse cabane de Corbu.

—mais il faut créer l'état d'esprit de vivre dans des maisons en série.(p.196)

dimanche 2 septembre 2012

La Roque, dernière journée estivale. On range, on empaquette, on ferme. Bonjour tristesse.

Prochaine échéance, l'anniversaire. L'entaille.

Thoreau/Handke : la marche à pied. Mais Handke est un vagabond, même s'il se fixe dans la banlieue sud de Paris. Mais, sensible aux lieux, il faut toujours qu'il habite quelque part. La nécessité de noter l'expérience. Le rapport au quotidien. Au sens où Cavell en parle. A propos de la fabrique de crayons de la famille Thoreau, il faudrait que je lise *L'Histoire du crayon* ?

D'après Wikipédia, Handke aurait deux filles dont l'une se prénomme Leocadia.

samedi 8 septembre 2012

Après quelques journées passées à l'Institut Suisse de Rome. Jacasseries et tracasseries.

Dans un hôtel Hilton passe-partout (juste derrière la Villa Borghese) à essayer d'écrire des notules pour le Dicréam et Le Fresnoy.

La citation du jour :

Selon Agamben, « les puissances traditionnelles – poésie, religion, philosophie – qui, tant dans la perspective hégélo-kojevienne que dans celle de Heidegger, tenaient en éveil le destin politique des peuples, ont été depuis longtemps transformées en spectacles culturels et en expériences privées, et ont perdu toute efficacité historique. Devant cette éclipse, la seule tâche qui semble encore conserver encore un peu de sérieux est la prise en charge et la « gestion intégrale » de la vie biologique, c'est-à-dire de l'animalité même de l'homme. Génome, économie globale, idéologie humanitaire sont les trois faces solidaires de ce processus où l'humanité post-historique semble assumer sa physiologie même comme un ultime et impolitique mandat. »

mardi 11 septembre 2012

Retour de Rome. Rien retenu. Bredouille aussi.

Je me remets à l'ouvrage en lisant (ou relisant, je ne me souviens pas) *Le Baron perché*. Motifs thoreauviens. Même la lecture.

Au déjeuner, est-ce parce que nous sommes le 11 septembre, une espèce de surimpression de la cabane de Thoreau avec les images de la destruction des tours jumelles. Construire et détruire. Il serait probablement naïf de montrer dans le spectacle ces images superposées ou collées. Trop facile.

Le 11 septembre est un des grands événements de l'histoire de l'architecture. Je ne pensais pas le moins du monde à cet anniversaire ni me conduirait de nouveau sur la piste des bois de Walden. Les maisons, ça se construit (pas très souvent soi-même) mais ça se détruit à grande échelle et à haut bruit. Bien des maisons banales n'accèdent à l'histoire que par la destruction. Ce sont les autres qui détruisent nos maisons, c'est toujours l'autre qui détruit nos maisons. Il y a cette exception notable des barres de nos banlieues que l'on détruit nous-mêmes, si l'on peut dire. Il est curieux que je n'aie jamais associé

cette cabane mythique à cette espèce d'envers que constitue la catastrophe du World Trade Center. Histoire américaine. Ah ! si l'Amérique avait écouté Thoreau Al-Qaida n'aurait pas eu de prise sur elle. Mais le propre d'une telle parole, d'un tel discours est de ne pas être entendu. Et Thoreau bien sûr le savait. Et s'il est entendu, on ne le suit pas pour autant. Chantecler bien sûr n'ignore pas qu'il ne réveille personne.

Je notais ainsi des petites remarques sur mon Moleskine au «Chien qui fume » où je faisais ma rentrée aujourd'hui. Les lieux : certains, on les rencontre au Collège de France, dans leur laboratoire, d'autres dans leurs ateliers sans parler de leurs bureaux dans leur entreprise ou leur institution. Le lieu auquel on m'associe le plus, ce n'est même pas un théâtre, tel ou tel théâtre, mais un café où j'ai quelques habitudes. L'habitude, une manière d'habiter ? Moi j'habite mes habitudes.

Comme tout un chacun, je me souviens très bien de ce que je faisais le 11 septembre. Du latin ; encore un peu d'Ovide avant de fermer la maison, cueillir quelques figues et quitter La Roque. 11 ans : qu'ai-je fait de ce temps que ce jour-là j'avais devant moi ? Quelques spectacles qui n'ont pas fait date mais quand même époque pour moi. J'ai vécu et en somme survécu aux victimes des tours jumelles.

Je me demande pourquoi s'est excité en moi le désir d'écrire là-dessus, de le faire à Jean Nouvel et de le faire à partir d'aujourd'hui. Depuis tout ce temps que nous caressons ce projet commun, je n'ai jamais encore réfléchi à sa proposition de faire des images inspirées par sa lecture. Le processus m'intéresse ou m'intrigue : je lis quelque chose et ce n'est pas un commentaire plus ou moins pertinent qui me vient mais des images. Pas mal. D'autant qu'on pourrait attendre de l'architecte une réaction plus directe puisqu'il est mis en cause par et dans le livre de Thoreau. Pourquoi Jean semble-t-il ignorer cette interpellation ? Ça ne l'intéresse pas ? Est-ce parce qu'il construit assez peu de machines à habiter mais que ses réalisations ont d'autres finalités : le musée, par exemple, ou des salles de spectacle. Des objets singuliers, dirait Baudrillard, plus que des maisons. A ce propos, j'ai bien aimé trouve par hasard en Dordogne le numéro de *l'Impossible* dans lequel est publié un entretien avec Baudrillard (« Pensées de la fin ») qui est évidemment émouvant pour

moi et dans lequel il revient sur l'architecture, Jean Nouvel et sur les tours du World Trade Center, tiens, tiens. Les tours jumelles sont la fin de la ville en même temps que l'esprit de la ville de New-York.

Baudrillard raconte que le 11 septembre, il était en train de lire *L'Agent secret* de Conrad, l'histoire de terroristes à Londres qui veulent faire sauter l'Observatoire de Greenwich pour libérer le peuple du temps. Une simple coïncidence, ajoute-t-il.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de style Nouvel ? J'aime cette idée, si je la comprends bien, que chaque objet doit avoir sa forme à lui, son style résultant de la friction avec l'environnement.

mercredi 12 septembre 2012

Je vois flotter la cabane de Thoreau sur les tours jumelles, à l'endroit des impacts.

— Tu peux bien vivre dans les arbres ; tu as une mentalité de vieux notaire podagre, dit Violette au baron. (p.225)

C'est une critique ironique du retour à la nature ou du recours aux forêts. Le baron refuse perpétuellement l'univers social (p.250) Si l'homme était resté dans les arbres au lieu de descendre dans la savane, la vie serait-elle si différente : dans les arbres l'amour rend fou comme par terre, et on peut même devenir franc-maçon.

« Il faut penser qu'il était également ennemi de toutes les formes de vie en commun existant de son temps, et, les fuyant, cherchait obstinément à en expérimenter de nouvelles ; hélas, aucune ne le satisfaisait, aucune ne lui semblait assez neuve. De là ses continuelles parenthèses de sauvagerie absolue. » (ibid.)

Les arbres, une utopie comme une autre. Mais le baron, contrairement à HDT, qui est aussi, au moins pour moi, un personnage de fiction, ne cherche pas à se suffire à soi-même ; il a le sens des relations humaines. Et même du confort : « à vrai dire, il ne refusait aucune commodité ; pourvu que ce fût dans les arbres, il avait toujours cherché à vivre le mieux possible » p. 283). Il ne veut certes plus mettre les pieds dans la société telle qu'elle est ; il peut s'adapter à la vie dans les arbres mais je ne vois pas chez lui un sentiment de

la nature, comme on dit, particulier. Il se débrouille mais s'il s'est perché, c'est surtout pour voir les hommes de haut (une position élevée) mais par fusion avec la nature. Ni profonde misanthropie. Du reste il devient l'objet d'une vraie reconnaissance de la part des autres. Sa démarche est historique : Calvino insiste sur le contexte historique révolutionnaire. Aller se percher est signe de ce désir de révolution. Dans le trou perdu d'Ombreuse, il n'y avait pas à espérer davantage. Il fallait attendre les armées révolutionnaires. Il fallait que Côme finît au sommet d'un arbre de la liberté. Ou comme une espèce de Diogène pour le nouvel Alexandre qu'est Napoléon. Mais qui doit s'ôter du soleil pour que l'empereur le voie.

HDT se place à l'écart, le baron au-dessus. Il veut observer les hommes mais aussi être vu d'eux. Dans les arbres on est plus visible que sur le plancher des vaches et des hommes.

Calvino avec l'idée de la montgolfière s'en tire bien pour ne pas avoir à enterrer le baron. Pas de retour sur terre ou dans la terre. Ascension. Thoreau a quant à lui quitté les bois au bout de ses deux ans, deux mois, deux jours.

Ceci à l'attention de certains de nos amis soucieux du droit des animaux : Côme avait rédigé un « *Projet de Constitution d'une Cité Républicaine, avec Déclaration des Droits des Hommes, des Femmes, des Enfants, des Animaux domestiques et sauvages, y compris les Oiseaux, les Poissons, les Insectes et les Plantes, tant Arbres de Haute Futaie que Légumes et que Prés.* » (p. 270)

Le baron finit par avoir des bras de singe, allongés. Il remonte vers le singe mais allait aussi au-delà de l'homme sans que ce soit sur le chemin du surhomme. Pas possible dans les bois.

Je note qu'il avait plusieurs lieux de résidence et plusieurs manières d'habiter les arbres mais n'avait pas à proprement construit de cabane. Ce n'est pas un architecte. A ce sujet, je reviens sur la notion d'objet architectural tel qu'en parle Baudrillard. Quel gain à l'usage d'une telle notion ? Un objet est d'abord un objet technique ? L'objet n'est pas un monument, ni un sanctuaire. Et bien que Nouvel veuille inscrire le bâtiment dans le tissu qui l'accueille, Baudrillard voit dans les architectures modernes « d'énormes objets en quelque sorte pa-

rachutés par l'architecte sur le tissu urbain ». C'est sa qualité d'objet et d'objet pur qui permet au bâtiment d'avoir sa propre singularité. Baudrillard ajoute que le Guggenheim de Bilbao par Gehry est un pur objet de design et non pas de l'architecture. Je ne suis pas certain de bien comprendre, surtout quand il précise que « chez des gens comme Nouvel, c'est différent ». En quoi est-ce si différent ?

Le temps détruit nos maisons, le plus souvent c'est la guerre qui le fait. Pourtant selon Baudrillard il y aurait une pulsion de destruction devant l'horreur d'un bâtiment, pour lui, par exemple, la Grande Bibliothèque. Commentaire : « j'ai toujours eu une pulsion un peu destructrice par rapport à la culture. C'est aussi vrai pour l'architecture. »

La revue *Utopie* et l'idée de la disparition de l'architecture comme discipline ; elle doit rentrer dans la vie. Baudrillard a l'air de ne pas vouloir remarquer que ce programme d'inspiration soixante-huitarde a été réalisé, pas comme on croyait, certes, mais dès lors qu'on ne sait plus ce qui est architectural et ce qui ne l'est pas, la disparition de la discipline est effective. Dilution. De même la vie est devenue cinéfiée, disneyfiée.

vendredi 14 septembre 2012

J'étais tout près d'expliquer à Rome pourquoi ou comment, ayant tout tracé devant moi une vie d'intellectuel médiocre, c'est-à-dire d'universitaire moyen, j'ai bifurqué et choisi d'être un artiste mineur. Ça ne fait même pas rire. Le dégoût de la routine, le goût d'un certain risque (relatif) ? Je ne sais pas.

Je raille un peu les spécialistes du ballet de cour. Mais réplique-t-elle, il n'est pas plus urgent d'étudier Thoreau. Mais moi, je le fais sans mandat ; je ne me cache pas derrière un alibi historique ou de recherche. Et se cache-t-on derrière un alibi ?

samedi 15 septembre 2012

Nouveaux médias, Internet : 14' de conneries fanatiques sur Internet, et la planète est à feu à sang.

Cette phrase d'un personnage qui me trottait dans la tête, obsessive : une femme vous sort des yeux puis de la tête.

Avec Agnès au « Chien » hier matin. Toujours la reproduction des avatars. Il sera dit que je me serai intéressé à la reproduction des avatars. Ce n'était pas une fatalité. Nous parlons aussi du Pôle image de Lille, en face du Fresnoy dont apparemment tout le monde veut la peau, Aubry en tout cas et le ministère (Giacomino dixit sous le sceau du secret à divulguer). Agnès se moque du Fresnoy (d'Eric) et de sa passion pour l'interactivité. Cela me donne en même temps à penser que je suis pas mal dans l'ornière avec mes NT et mes augmentations. Cela ressasse sans cesse du même. Un peu de transformation de voix en temps réel, de la vidéo (bon, je sais bien qu'il y a nos avancées de *Re :Walden*, traduction automatique, voix de synthèse, etc.) ; je n'ai pas l'impression de progresser beaucoup. Les dispositifs me paraissent avantageux du point de vue de la musique par l'immersion du spectateur dans le bain, si je puis dire.

—la musique, oui, et ces machines sont aussi des machines à écrire.

(Tout ça est bien fatigant ; pourquoi ne pas rester à se croiser les orteils.)

J'apprends que Pierre Giner est important dans le projet lillois. Je ne suis pas certain de comprendre ce qu'il essaye de faire celui (ses danseuses virtuelles, ça ne casse pas trois pattes à Serge Lifar, quand même). Comment me tenir mieux au courant de ce qui se passe (alors que ça ne me passionne pas ; c'est comme un devoir d'époque. Je ne peux pas faire comme si rien ne s'était passé).

A Rome, je n'avais qu'une chose à dire ou à faire entendre : je me passe de commentaires.

Pascale Pronnier me demande un autoportrait en 3500 signes environ. Je n'aime pas ça. C'est la pire des choses à me demander. La dernière fois, je m'en étais tiré par l'astuce du journal de Croatie mais je ne suis pas en Croatie. J'aimerais faire un autoportrait de dos, n'aimant pas me regarder en face. Sinon un autoportrait une présentation. Et il faut un deuxième texte d'à peu près la même longueur pour l'exposition.

Si je devais parler vraiment de moi, ce que j'évite depuis des décennies, j'allais dire depuis toujours, c'est le portrait de l'artiste en bourgeois que je tenterais. Le bourgeois, c'est sûr, quant à l'artiste... C'est une qualité dont je n'ai jamais voulu me parer, soucieux de n'être rien. Peut-être cela aurait pu être soigné. Et puis je n'ai pas envie de faire de psychologie. Trop insignifiant pour mériter ne serait-ce que quelques lignes. Mon ironie. Au fond je n'ai jamais rien voulu d'autre que d'être un intellectuel (je me souviens d'avoir fait ce choix) et rien craint d'autre que de n'être plus un bourgeois. Mon drame, c'est de ne pas avoir pu tenir ensemble les deux choses, et de n'avoir pu être un intellectuel bourgeois heureux. Bourgeois, je l'ai sans aucun doute été mais sur le mode malheureux, un temps sur le mode de la conscience malheureuse, ensuite sur le mode malheureux tout court. Souvent stigmatisé par les autres, les femmes notamment, comme bourgeois. Le chœur : « Au fond, tu n'es qu'un bourgeois. »

dimanche 16 septembre 2012

En ce dimanche, un petit salut, ma noix d'honneur à Mgr (gr, gr) Barbarin (ça ne s'invente pas) qui nous explique que le mariage homosexuel ouvre la voie à la polygamie et à l'inceste. J'aimerais être son confesseur et en savoir plus sur sa sexualité. Quant à sa tête, c'est celle d'un grand inquisiteur. Il pense qu'il est dangereux de « redéfinir l'homme, la femme, le mariage ». Redéfinir, mais il n'y a jamais eu de définition définitive de ces « notions ». Sauf par Dieu sans doute, mais ce n'est pas si sûr. La loi naturelle, suite ans fin.

Je reprends la lecture de *Mon année dans la baie de personne*. Vraiment l'élément nouveau, la nouvelle donne, la donne Nouvel. Les aspects thoreauviens : écrire, habiter, marcher. La différence majeure : le voyage, l'errance ; Handke n'est pas d'ici. Ne patasse pas toujours au même endroit comme HDT. Différence aussi entre la wilderness et le no man's land de la baie en question (celle de personne). Il y a même de l'ironie à vouloir comparer les deux. HDT va dans les bois comme dans un refuge ; il se confronte dans la solitude à la sauvagerie de la nature. Handke parcourt ce non-lieu qu'est la banlieue, mais un non-lieu familier à sa manière, même si le promeneur n'y connaît personne. Un regard plus spectateur que celui de l'Américain.

Pour moi de retrouvailles avec la littérature avec un L majuscule. Celle que j'ai

trahie pour endosser mes habits d'homme de théâtre. Et ce retour est l'effet d'un ricochet, grâce à Jean. Cela a fait bouger les lignes, se déplacer le centre de gravité du projet de spectacle, du Massachusetts vers le neuf-deux et le sept-huit ou...Tanger. Mais ces retrouvailles avec la littérature (j'exagère, j'ai-
 mais déjà *Walden* par amour de la littérature pas par amour de la nature), retrouvailles avec ce petit névrosé que j'étais (déjà) dans les années 60,

Pascal : « Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville ; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. »

lundi 17 septembre 2012

Les attitudes doctrinaires. Un psychanalyste parlera à propos de Thoreau de retrait narcissique, voire de plongée régressive dans la nature. A l'abri de la sexualité et des problèmes économiques. Son économie de survie, d'autosuffisance est une façon de faire l'impasse sur l'économie. Son éloge de la chasteté, un contournement rhétorique du désir et de la sexualité. Mais la critique trop radicale pour être honnête, diraient certains.

Son narcissisme : ambivalent : dans *Walden* il se construit sa statue mais il se joue en même temps comme un type inintéressant, pas un type, un « objet ». Mésestime de soi : *I would fain describe myself though I am a rather uninteresting object to myself– I force myself even now to write this.* Mais se trouver insipide fait partie du jeu narcissique (un des jeux possibles).

Cette idée tordue que l'on ne peut se rencontrer soi-même que dans la solitude des bois. Ou bien il s'agit-il d'une retraite stratégique (à d'autres fins qu'elle-même –la Littérature ?). Ou bien il n'y a pas de calcul véritable ; il cède à

quelque chose d'irraisonné, d'inconscient, de plus fort que lui, aurait dit ma mère.

—vous allez voir ce que vous allez voir, c'est-à-dire moi.

Mais surtout serre kiki mental, comme disait Samuel: l'enfermement dans une cabane minuscule et près d'un étang lui aussi enfermé sur lui-même : *walled-in*.

Même dans sa *Correspondance*, Thoreau avoue souvent que c'est à lui-même qu'il s'adresse !

—en fait, je comprends ça on ne peut mieux. Même dans mes spectacles, l'adresse, comme on dit, -est surtout destinée à moi-même. Toutes choses égales d'ailleurs, Flaubert a écrit quelque chose comme ça en mieux.

D'un autre côté, la nature sert aussi à ne pas parler de soi, parler à soi. En plus, le complexe d'Antée (avoir les pieds sur terre).

Il n'y a pas seulement la contemplation de la nature ; il y a le désir épistémophilique, (l'expression me plaît) de la connaître (genre de pléonasme).

(épistémophilie : nf [pathologie] désir incessant d'accumuler du savoir.)

C'est Mélanie Klein qui utilise ce concept, non ?

Le Fresnoy : Autoportrait de l'artiste en homme de théâtre. « No, I have a real genius for staying at home »

1-On me demande un autoportrait, diable, en moins de 3500 signes. Diable, j'aimerais autant inventer mon épitaphe, c'est plus lapidaire, c'est le cas de le dire, quelque chose comme : aura passé le plus clair de son temps dans des salles obscures. Pourtant rien ne me prédisposait à devenir un homme de théâtre (j'aime bien cette formule qui me va mieux que metteur en scène –je ne mets pas de pièces en scène- ou auteur dramatique-je n'écris pas vraiment des pièces, mais, pourrait-on dire, des spectacles. Pour un peu j'aurais pu très pascaliennement, demeurer en repos dans ma chambre (disons mon bureau) et sans m'y ennuyer à condition qu'il y eût des livres. Ah ! les livres. Mais, Pascal le savait bien, nul n'échappe au divertissement : il faut bien sortir, ne serait-ce que pour se restaurer ou poussé par l'attrait des visages inconnus, par le désir. Mes pas me portèrent un peu par hasard dans les théâtres où je m'installais, avec mes livres du reste. La passion du théâtre est celle du bâtiment. Curieusement ce n'est pas l'amour de la littérature dramatique, ni l'ad-

miration pour les représentations mais la fascination pour le monument, la bâtisse, la scène, la salle, les coulisses, les loges et même les bureaux.

J'y élu une sorte de domicile ; je savais que j'allais y séjourner et que ma vie au fond se résumerait à ces allers et retours entre ma bibliothèque et le théâtre (en schématisant). Restait à savoir qu'y faire ? Ce qui est demeuré inanalysé, c'est que je ne me sois pas intéressé à ce qui fait le cœur du métier de théâtre, quand on n'est pas comédien, à savoir la mise en scène de textes écrits pour la circonstance et que j'aie préféré bricoler mes textes à moi tissés de ceux des autres, un peu comme on écrit un livre mais avec les moyens du théâtre : les comédiens, la scénographie, les lumières, la musique... Une écriture plus physique, matérielle et corporelle que celle qui s'accomplit derrière une table.

Si retranchés du monde, abstraits de lui que les théâtres puissent paraître, il faut comprendre, je ne l'ai pas su tout de suite, qu'on peut s'y exposer, comme on s'expose au soleil. Le théâtre est un crible, il crible ce qui intéresse son célibataire, celui qui en fait : c'est la nécessité de faire du théâtre, par jeu, par goût, donc le fait de ne pouvoir cesser d'en faire, cette exigence, et c'est le théâtre lui-même qui choisit : ainsi pour le mien le fait de s'exposer à la science, à se poser, paradoxalement pour le plus vieux médium du monde, la question du dialogue humain à l'ère numérique (donc dialogue avec les machines aussi), à se poser les questions du monde qu'il faut bien traverser quand on se rend de chez soi, de sa bibliothèque au théâtre, car entre elle et lui, il y a un monde, le monde.

A rajouter : les idées de théâtre plutôt qu'un théâtre des idées ; j'aime l'expression faire du théâtre ; avec quoi ? je ne pense pas comme l'autre que l'on peut faire du théâtre de tout mais il y a des matériaux qui s'y prêtent. Il y a toujours une part inconsciente dans ce qui fait la sélection, un élément déclencheur qui relève de l'inconscient ou du désir

2-L'installation *Re :Walden*

Quand le 4 juillet 1845 (jour de l'Independence Day, comme par hasard), Henry-David Thoreau partit s'installer dans les bois *près de Concord (Massachusetts)* au bord de l'étang de Walden pour y construire de ses mains sa cabane et y vivre une vie réduite à ce qu'il croit le nécessaire, j'ignore s'il sait déjà, s'il a déjà décidé que l'expérience durerait deux ans, deux mois et deux jours

(C'est presque trop beau) et qu'ensuite il redeviendra « l'hôte de la vie civilisée »..

En revanche, lorsque l'Empac m'a proposé d'imaginer un projet mêlant art théâtral et arts numériques, qu'à peu près dans le même temps et pour la première fois Le Fresnoy m'invitait à faire le professeur et l'artiste et me demandait mon projet, en répondant à ces deux accueillantes institutions que j'avais envie de prendre pour objet *Walden*, ce classique de la littérature américaine, je ne savais pas pour combien de temps je m'embarquais dans l'aventure.

Car le projet *Re :Walden*, work in progress, aurait-on dit naguère, connaît déjà plusieurs déclinaisons, -première esquisse de l'installation ici même en 2010, version performance à l'Empac en 2010 et 2012, version théâtre n°1 au Théâtre Paris-Villette en 2010, 2011- et continuera sa vie ici même dans sa version installation, au TPV juste après la version théâtre trouvera sa forme définitive en mars/avril 2013, tandis que la version théâtre n°2 en collaboration avec Jean Nouvel verra le jour dans la saison 2013-2014 à la Colline-théâtre national.

De la même manière, il est probable que Thoreau savait ce qu'il allait chercher dans sa cabane, savait à peu près pourquoi il opérait cette plongée un peu régressive dans la nature. Mais ce qui me lie à ce livre me reste inconnu. Ce n'est pas le désir d'imiter le geste de Thoreau : nulle envie d'aller vivre solitaire dans les bois et de refaire son expérience, ni adhésion à je ne sais quelle doctrine verte à laquelle on assaisonne aujourd'hui l'auteur de *Walden*. Comment dire ? L'expérience ne me tente pas mais le livre m'a touché, m'a rendu captif, au point que des décennies après la lecture, il attache, comme au fond de ma casserole inconsciente, j'ai du mal à m'en défaire sans que je sache trop pourquoi, docteur.

Souvent, je l'ai remarqué, j'ai essayé de me débarrasser par les moyens du théâtre de textes où sans doute quelque chose de moi s'était noué. De là la cruauté de l'expérience (moi aussi, comme Thoreau, j'essaye d'être un expérimentateur) de faire subir à cette œuvre hautement représentative de la grande littérature et qui est justiciable de ce qu'on appelle une lecture profonde l'épreuve que je qualifierais de numérique (ou digitale). *Schadenfreude*. Thoreau a construit une cabane (en tordant pas mal de clous), il a surtout bâti un livre. Nous proposons, toutes choses égales d'ailleurs, de construire une cabane mais surtout une œuvre qui se pose la question de savoir ce qu'il reste du livre à l'épreuve des technologies numériques de l'image et du son

jeudi 20 septembre 2012

(en fait mercredi dans la nuit, pour moi)

Etre un habitué : qu'est-ce qu'avoir ses habitudes ?

Jean (Nouvel) m'appelle tous les jours pour notre projet. Je suis de plus en plus gêné de le voir ainsi se mettre en branle, alors que j'ai de plus en plus de doutes sur la volonté de la Colline de nous soutenir.

Pas avancé sur mes textes pour Le Fresnoy. Complètement inhibé et harcelé par les troubles domestiques. Confusion.

Pour ce qui concerne le premier, celui qui doit être l'autoportrait, je crois que ce qui me bloque, c'est l'autoportrait justement, l'obligation de parler de moi. Pourquoi j'ai passé le plus clair de mon temps dans des salles obscures, mais tout le monde s'en fout, et moi le premier. Pas la peine de mêler tout le monde à l'affaire, c'est moi qui suis indifférent à ma propre vie, donc à la vie tout court, voilà le saut qu'il faut faire et qui explique tout. Je ne puis répondre présent à l'appel. Je n'ai aucune raison d'écrire un autoportrait. Alors comment se sortir de ce mauvais pas ?

Tandis que j'écris ceci, Compagnon dégoise à la radio sur la modernité anti-moderne de Baudelaire. Je suis étonné : c'est la voix d'un vieux, la rhétorique d'un professeur sans âge : d'emblée, on pourrait dire, pour ainsi dire, on peut remarquer... L'art très français et dérisoire de l'explication de texte.

J'en reviens à mes textes. Parler d'un théâtre sans avoir recours à la première personne.

Pour l'installation : parler du choc de l'époque, à savoir celle du numérique. Un pari : transfert de poésie.

L'anecdote : comment je me suis perdu dans ce livre comme on se perd dans un bois. Non, il ne faut pas dire que je me suis perdu ; on s'y trouve, retrouve aussi. Commencer pareil : quand le 4 juillet... Thoreau savait sans doute ce qu'il allait chercher dans sa cabane (à mon avis, il allait travailler à son livre), moi je ne sais pas ce que j'allais y faire en faire, j'allais y chercher ; c'est plutôt comme si c'était le livre qui m'avait trouvé, cherché peut-être. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Le lire et le relire, écrire académiquement dessus ou le commenter. Mais je me passe de commentaires, et bien volontiers. Faire quelque

chose, tenter une manip avec un enjeu qui me dépasse un peu. Que reste-t-il de la littérature à l'ère numérique (je pourrais dire de la lecture, mais ça me paraît restrictif).

Rapport des hommes entre eux ou rapport des hommes avec la nature. Ou rapport des hommes avec les choses aussi. La solitude est mauvaise pour l'homme.

Rire amer de l'homme vaincu. Rire énorme de la mer. Toujours Baudelaire.

La vraie question de Thoreau : est-on plus vrai quand on est seul avec soi-même ? Ou devant la page vierge (elle a au moins ce mérite, -ce n'est pas moi qui parle). J'en fais l'expérience dès que je suis en société et que c'est quelqu'un d'autre que moi qui parle mécaniquement par ma bouche (mais l'autre est je), et pourtant il me constitue immédiatement. Le refus du mensonge. Ôter le masque et se taire.

jeudi 20 septembre 2012

Cette idée de devenir soi-même avant de mourir.

J'aurai pu penser à Yannick plus tôt ! On me demande un autoportrait, moi qui n'ai de cesse de me fuir. Si je regardais ma réalité psychologique en face, je me flinguerais. Tout cet échec, qui n'aurait pu être racheté que par l'œuvre, un échec en fleur(s). Dans *Mon année...* de belles choses sur l'échec qu'il faut que je retrouve vite fait.

Entre deux maux, il faut choisir le moindre me rappelait ce matin un chauffeur de taxi, sans que je sache quel était au juste son problème ; entre la littérature et le théâtre, j'ai donc choisi le théâtre où ma maladie se fait moins sentir, où je la sens moins et où je me pue moins à moi-même, pour le dire à la Montaigne.

Je fais du théâtre pour ne pas couler (boire la tasse dans la mare de l'inexpression, -obscur). La version haut de gamme de la chose serait de dire que ce que je fais, je le fais pour assurer mon salut, mais c'est un peu fort le café. C'est trop se pousser du col, une manière qui ne sied pas à mon ironie. Rase campagne.

Travailler ou plutôt être travaillé par autre chose que soi-même. L'écueil du solipsisme, dirait *L'Etre et le néant*.

Ce sur quoi je bute : comment je passe de la lecture profonde au passage par les dispositifs. Confier le livre à mon théâtre.

C'est vrai, cette difficile question du bavardage, de la parlerie. Dans les médias, bruit d'essaim.

Ou l'idée d'une mémoire artificielle. Lien au livre ; mais une mémoire collective faite de celle des comédiens (mémoire vivante), celle des machines, mémoire involontaire et fausse, évidemment d'éléments déclenchés de manière interactive, comme on bute sur les pavés de Balbec ;

vendredi 21 septembre 2012

Ces moments de blocage : impossibilité d'avancer, tel l'âne qui rechigne, et en même temps il me reste une certaine plasticité cérébrale : ouverture à des idées nouvelles et de nouvelles lectures, mais à quel prix ! Des moments de réflexion aussi.

Cette histoire de texte. Peut-être ne parviens-je pas (!) à l'écrire parce que je n'ai plus d'idées claires sur les raisons pour lesquelles je me suis lancé dans cette aventure.

Il ne faudrait pas prendre pour une provocation le fait de transmuter ainsi le livre en installation, disons-la, numérique. Il faut dire que ce théâtre le mien tâche de se mettre là où ça fait mal et non pas se réfugier dans un vague fondamentalisme humaniste (le théâtre comme refuge de l'humain).

samedi 22 septembre 2012

Déjeuner chez Costes tout à l'heure avec Jean et sa bande. Malaise puisque je n'ai aucune nouvelle de la Colline ni d'Avignon ni de personne. On ne peut pas dire que je sois courtisé.

Parler de Stifter, aimé de Nietzsche et de Handke, haï par Bernhard. Aussi [*Dans la forêt de Bavière*](#), récit autobiographique, le dernier que Stifter acheva. Du printemps à la fin de l'automne 1866, il séjourne, le plus souvent seul, dans

la forêt de Bavière. « *Ce n'est pas seulement pour restaurer sa santé, mais aussi pour calmer et rasséréner son âme que l'on se promène ici et laisse tout chose agir sur soi...* ». Dans *L'Homme sans postérité*, la visite à l'oncle solitaire sur son île qui refile au neveu le goût ou l'esprit de la solitude. Et le désir d'être soi. Thoreau est aussi animé par ce désir-là. Et pour être soi, on peut penser que le mieux est encore d'être seul.

De la forêt de Bavière au petit bois de Chaville. Retour à Handke. Faut-il faire un montage/collision des textes de Thoreau et Handke ou bien nous braquons tout sur Handke.

La comédie du théâtre, comme Baudrillard parle de la comédie de la culture (« Tout ce qui est contre la culture, je suis pour. »)

Déjeuner avec Jean dans un petit salon Chez Costes avec Maris, Odile et la jeune Chinoise. J'essaye de comprendre la proposition, le retour qu'il me fait après le service Thoreau. Il semble se décider pour des images éclectiques, diverses, différentes, banlieue (la Baie de nulle part, Landes, Galice, Tanger, la ballade) et de ne pas focaliser tout sur Niemandsbucht (comme Niemandsland). L'entrée de Handke dans le jeu est pour moi un élément décisif. Je me laisserais tenter par l'idée de tout déplacer vers Handke, faire cette translation. Apparemment ce n'est pas la pente que prend Jean ; j'écoute et j'attends.

La question est celle de la pertinence de ces images ; ce que j'en ferai ensuite sur le plateau, c'est la bouteille à la mer. Il faudrait une espèce de scénario. Mais quel est le centre de gravité du spectacle ? *Walden* ?

Il faut se faire des émotions : je ferai ce que je peux de ce qu'on me donne. Le défi.

dimanche 23 septembre 2012

Je deviens quantique, un vrai chat de Schrödinger ; j'existe et je n'existe pas.

Dodu et occidental ; je ne sais pas pourquoi je tombe sur cet adjectif, dodu.

Vif lent vif.

J'ai terminé la lecture de *Les objets singuliers* de nos deux amis. Quand même un peu laborieux. Ah ! la radicalité et la disparition. Attaqué ensuite *La Désobéissance de l'architecte* de Renzo Piano. Pas encore compris où il s'agissait de désobéissance. Mais j'envie son lieu de travail à Punta Nave. Un

théâtre peut être un tel lieu où l'on peut se tenir et travailler, un atelier au sens de celui du peintre, et de la Renaissance de préférence. Mais je n'ai jamais eu de théâtre à moi. Bobigny fut un lieu de résidence. Dîner avec Ariel hier : notre difficulté à survivre à une époque révolue.

La difficulté : faire confiance à l'idée de Jean que ses images peuvent être intéressantes. Pour autant pourrions-nous faire l'économie d'un discours supplémentaire ?

lundi 24 septembre 2012

Message de Stéphane (B) me préparant au pire, I presume.

Nous parlons beaucoup de Steve McQueen avec Jean. Dois-je acheter *Hunger* (la [grève de la faim](#) irlandaise des séparatistes de l'IRA de 1981, et la mort de [Bobby Sands](#). Un [plan-séquence](#) en caméra fixe de dix-sept minutes et Michael Fassbender qui perd 14 kilos pour les besoins de son rôle.

mercredi 26 septembre 2012

Mer d'huile (on pourrait orthographier autrement). Personne ne bouge ni à la Colline ni à Avignon. Même Macha ne répond pas. Plus de place dans le métier, c'est-à-dire dans la vie. J'aurais mieux de faire comme les autres, un peu d'entretien du répertoire classique ou contemporain. Homme d'entretien pour astiquer le patrimoine. Il fallait être obéissant mais quelle difficulté, névrotique, je dis, à faire ce qu'on me demande. C'est quasiment impossible. Est-ce la peur de mal faire, la crainte de l'échec ? Probablement. Reste que quelque chose en moi n'obéit plus, comme on le dit d'un véhicule qui nous échappe.

Ça ne frémit qu'autour de l'installation. Coup de fil de Denis Bisson qui semble vouloir faire ce qu'il peut *overseas*. Comment puis-je présenter l'installation ? Il faut une version monolingue.

Je ne sais pas pourquoi je me dis cette ânerie que Thoreau n'a pas de projet de vie commune. « Laissez-moi, je vous prie ».

Je me demandais quand dans ma vie j'avais eu des moments d'identification à un geste ou à un rôle. Quand je fais le metteur en scène. Et encore pendant

les répétitions, parce qu'en dehors... Devant des étudiants, je ne me suis jamais pris pour le ou un professeur. J'étais un type qui parlait. Et qui parlait de pas grand chose. Un temps je me suis dit que je devrais consigner dans un petit livre tout mon enseignement (j'en aurai passé des heures à jaspiner) ou ce qu'il pourrait en rester. *Inhabilitation*, ça se serait appelé. Pas plus de 100 pages.

Lonsdale peut dire de quelqu'un qu'il est un être de lumière. La compassion de Beckett pour les miséreux, les déchets de la vie. Deleuze parlait des loques.

Fondation Hugot : Alain a l'idée de déposer un projet auprès de cette fondation qui me semble liée au Collège de France pour supporter le projet Walden au Fresnoy et à la Villette, si Delanoë nous prête vie.

Chat de Schrödinger, disais-je, ou celui de Chris Marker ? Guillaume l'Égyptien.

samedi 29 septembre 2012

Installateur : je dois prendre le rôle au sérieux. Qu'est-ce que je défends dans cette affaire ? La vieille littérature ? Je me balade sur la toile pour me faire une mémoire. Je clique sur *Crossfire* et *The Clock* de Christian Marclay. Mais je ne vais pas me transformer en platiniste, même si c'est une tentation puisque je ne sais pas jouer d'un instrument.

Reprendre (reprise comme en couture) du projet *Walden*. Le reprendre à nouveaux mots, si j'ose dire. J'en ai assez de toujours dire la même chose dans les mêmes termes.

A propos de forêts : Inspiré par le *Château de l'araignée* de Kurosawa
MOVING FOREST presented by AKA the CASTLE

A twelve day prelude moving across the city; a twelve-hour sound art opera of betrayal and rebellion culminating in a spectacular series of disturbing performances in Chelsea College of Art Parade Ground; a one-day coda of debate.

Moving Forest expands the last 12 minute of Kurosawa's adaptation of Sha-

Shakespeare's Macbeth, 'Throne of Blood' (1957), into a sonic performance saga with a prelude of 12 days, a durational performance of 6 acts in 12 hours and a closing Coda for the sake of argument.

First presented at Transmediale.08. Berlin 2008, Moving Forest London maps an imaginary castle and a camouflaged forest revolt onto the hyper-playground of the London metropolis on the eve of Olympics 2012. Presented by a temporarily assembled troupe AKA the castle, Moving Forest brings together diverse visual/sonic/electronic/digital/ performance artists along with writers, walkers, coders, hackers, mobile agents, twitters, networkers and the general public to realize a contemporary version of a classic play. Making use of all media, the acts elaborate operatic manoeuvres into an escalating scheme of conspiracy and its contemporaneous political manifestations. The camouflage tree branches of Birnam Wood are electronically updated with contemporary forms of stealth and insurrection. Armed with signals and slogans, the Moving Forest forces an entry into the Castle. A final merging of forest and castle occurs during a moment of downfall, jubilation and loss.

J'écoute une « tacticienne des médias », Nathallie Magnan.. Intervention.

Manifeste Cyborg

Agamben à *Vacarme* :

« Dans les derniers travaux de Foucault, il y a une aporie qui me semble très intéressante. Il y a d'une part tout le travail sur le « souci de soi » : il faut se soucier de soi, dans toutes les formes de pratique de soi. Et en même temps, à plusieurs reprises, il énonce le thème apparemment opposé : il faut se déprendre de soi. Il dit plusieurs fois : « On est fini dans la vie si l'on s'interroge sur son identité ; l'art de vivre, c'est détruire l'identité, détruire la psychologie. » Donc il y a bien ici une aporie : un souci de soi qui doit aboutir à une déprise de soi. Une manière dont on pourrait poser la question, c'est : qu'est-ce que c'est qu'une pratique de soi, non pas comme processus de subjectivation, mais qui n'aboutirait au contraire qu'à une déprise, qui trouverait son identité uniquement dans une déprise de soi ? Il faudrait pour ainsi dire se tenir en même temps dans ce double mouvement, désobjectivation et subjectivation. Évidemment, c'est un terrain difficile à tenir. Il s'agit vraiment d'identifier cette zone, ce no man's land qui serait entre un processus de subjectivation et un

processus contraire de désubjectivation, entre l'identité et une non-identité. Il faudrait identifier ce terrain, parce que c'est ce terrain qui serait celui d'une nouvelle biopolitique. C'est précisément ce qui fait, à mes yeux, l'intérêt d'un mouvement comme celui des malades du sida. Pourquoi ? Parce qu'il me semble que là, on ne s'identifie que sur le seuil d'une désubjectivation absolue, qui parfois peut être même le risque de la mort. Il me semble qu'on se tient là dans ce seuil. J'ai essayé un peu dans le livre sur Auschwitz, à propos du témoignage, de voir le témoin comme modèle d'une subjectivité qui ne serait que le sujet de sa propre désubjectivation. Le témoin ne témoigne de rien d'autre que de sa propre désubjectivation. Le rescapé témoigne uniquement pour les Musulmans [3]. Ce qui m'intéressait dans la dernière partie de ce livre, c'était vraiment d'identifier un modèle du sujet comme ce qui reste entre une subjectivation et une désubjectivation, une parole et un mutisme. Ce n'est pas un espace substantiel, c'est plutôt un écart entre deux processus. Mais là ce n'est qu'un début. On touche à peine ici à une nouvelle structure de la subjectivité, mais c'est très compliqué, c'est tout un travail à faire. Il faudrait vraiment... C'est une pratique, pas un principe. Je crois qu'on ne peut pas avoir de principes généraux, sauf être attentif à ne pas retomber dans un processus de re-subjectivation qui serait en même temps un assujettissement, c'est-à-dire n'être un sujet que dans la mesure d'une stratégie ou d'une tactique. C'est pour cela qu'il est très important de voir dans la pratique que chacun ou que les mouvements ont d'eux-mêmes comment se dessinent ces zones possibles. Et ça peut être partout, en travaillant à partir de cette notion de souci de soi chez Foucault, mais en la déplaçant dans d'autres domaines : toute pratique de soi qu'on peut avoir, même cette mystique quotidienne qu'est l'intimité, toutes ces zones où l'on côtoie une zone de non-connaissance ou une zone de désubjectivation, que ce soit la vie sexuelle ou n'importe quel aspect de la vie corporelle. Là on a toujours des figures où un sujet assiste à sa débâcle, côtoie sa désubjectivation, tout cela, ce sont des zones quotidiennes, une mystique quotidienne très banale. Il faut être attentif à tout ce qui nous donnerait une zone de ce genre. C'est encore très vague, mais c'est cela qui donnerait le paradigme d'une biopolitique mineure. »

Ça me parle de Montaigne et de moi.

Comment suis-je mon contemporain ? Pas de manière intempestive à la Nietzsche qui veut prendre parti contre son époque, lui régler son compte.

Drôle de complexion.

« Tous les temps sont obscurs pour ceux qui en éprouvent la contemporanéité », écrit Agamben. Certes.

Celui qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni d'adhère à ses prétentions, et ne se définit, en ce sens, comme inactuel ; mais précisément pour cette raison, précisément par cet écart et cet anachronisme, il est plus apte que les autres à percevoir et à saisir son temps.

Cette non-coïncidence, cette dyschronie, ne signifient naturellement pas que le contemporain vit dans un autre temps, ni qu'il soit un nostalgique qui se reconnaît mieux dans l'Athènes de Périclès ou le Paris de Robespierre ou du marquis de Sade que dans la ville ou le temps où il lui a été donné de vivre. Un homme intelligent peut haïr son époque, mais il sait en tout cas qu'il lui appartient irrévocablement. Il sait qu'il ne peut pas lui échapper.

Ça me parle de Montaigne et de moi.

dimanche 30 septembre 2012

Encore en septembre, c'est rassurant.

Mémoire : Dans la mythologie grecque, entre autres d'après Hésiode, Mnémosyne est la déesse de la Mémoire, fille d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre). Mais Hygin, la rajeunissant de deux générations, voit plutôt en elle une fille de Zeus et de la Néréide Clymène.

Aimée de Zeus, de qui elle conçoit les neuf Muses (assimilées parfois aux Piérides), elle est représentée par une femme qui soutient son menton, attitude de la méditation.

lundi 1er octobre 2012

Au Fresnoy. L'effet de redite. Tout ce petit monde un peu plus flapi. Les rides se creusent, le poil blanchit. Les idées s'usent au point qu'on ne peut plus s'en servir.

Je suis un homme de théâtre déplacé.

Demain je dois présenter l'installation *Walden Memories*. Papier remâché. Je dois d'abord parler de théâtre. C'est de là que je viens, de là que je parle. Un

théâtre un peu singulier, puisqu'il n'est pas fait par un metteur en scène. Ne l'ai-je pas déjà rabâché ? Tant pis, tant mieux. Historiquement, si je mets de côté le cas Müller, je me suis d'abord intéressé, trait d'époque, à porter sur la scène des textes non dramatiques ; je reviens, je m'en rends compte, un peu à cette pratique avec *Walden*. Puis, un peu au hasard des rencontres, j'ai exposé mon théâtre à la science. Un théâtre de l'ère scientifique, avec le changement de paradigme de la science. Et puis la question de la technique ; le nouveau dialogue interhumain médié par des machines. La question du vivant et la question de la machine. Parler alors de la question du contemporain. Questionnement de la technique mais aussi des autres pratiques artistiques liées à ces pratiques ; techniques du son (donc de la musique) et de l'image. Pas une augmentation mais la réponse à un défi, défi à l'époque littéraire. Pas de l'ajout mais plutôt de la division. Plus mes invitations.

Et *Walden* ? Un accident de parcours. L'Empac et le Fresnoy. Ou du moins une aventure singulière dans mon petit chemin. Je raconte l'attachement. De l'expérience du lecteur à celle du visiteur. Les espaces de présentation dont parlait Fleischer.

mercredi 3 octobre 2012

Malaise devant l'annonce de ma mort dans je ne sais quel mail de je ne sais qui. Heureusement que pour compenser j'ai à faire part d'une naissance. Pas inintéressant de voir l'effet que produit ou produira ma disparition auprès de quelques amis. Quand cela arrivera pour de vrai, je ne serai pas là pour en profiter, mais je peux déjà me faire une idée.

vendredi 5 octobre 2012

Retour du Fresnoy, exténué. Toujours l'effet de dépaysement devant ces jeunes gens et leurs façons d'imaginer. Dépaycé ou déplacé. Ce qui les intéresse, les migrants, les villes fantômes ou abandonnées, l'entropie en général et eux-mêmes.

dimanche 7 octobre 2012

Toute une nuit de Chantal Akerman, le film dont je ne parvenais pas à me souvenir du titre. Encore le couple. La dans e dans le couloir. Ce cinéma ne m'intéresse pas, et le Garrel, présenté en même temps au Fresnoy (la Deneuve présentant son amant à ce pauvre Lassalle et finissant par se trancher les

veines, quel roman !), insupportable. Ça pue son scénario. Ça, du cinéma ?

jeudi 11 octobre 2012

Deux jours de Fresnoy. J'ai sans doute appris des choses, mais quoi ? Abasourdi par l'indélicatesse, le mot est faible, de l'autre qui tente de prendre le pouvoir sur l'installation au Fresnoy. L'amertume de la déception. Délectation morose aussi.

Echange improductif à cette heure avec Baudriller qui a l'air de ne rien vouloir comprendre à l'affaire *Re :Walden*. A suivre. On se court au téléphone, jolie expression.

Imaginarium : il faudrait que je m'y intéresse ? est-ce que je comprends ce que fait Pierre Giner ? Je ne suis plus d'actualité, et chercher à être mon contemporain est une vraie fatigue. Parce que je ne sais rien faire moi-même, rien bidouiller, comme ils disent : le « do it yourself » (DIY) qui est très tendance, n'est pas mon fort. Une phrase : *Lors d'un « Banquet DIY », l'Imaginarium invite les makers et les acteurs de l'innovation à explorer ensemble ces pratiques de création.*

Longue conversation avec Baudriller : j'essaye de lui expliquer le projet *Walden*. C'est difficile. Le mieux serait encore qu'il achète *Re :Walden* que nous venions à bout au bout de cette affaire qui n'a que trop duré.

Ariel au téléphone : il semble tenté par une candidature à Vidy et requiert mes services. J'aimerais retrouver le confort de travail de naguère : se consacrer au travail et non passer son temps à écrire des mails auxquels personne ne répond.

A l'agence de Jean cet après-midi : on essaye de me mettre sur le coup de performances dans un salon de design (quelque chose comme ça) à Milan. On m'explique le projet : Jean a dit..., Jean veut que... Envie de rentrer chez moi, acheter un chien et lire des livres. La tentation non de Venise mais de rien du tout, ce qui ne diffère pas beaucoup de pas grand-chose.

Dîner chez Alain : il semble vouloir nouer quelque chose avec Le Fresnoy.

Est-ce que je comprends pourquoi ? Il me dit qu'il a encore des images du Galilée dans la tête, « un si beau spectacle ». Une petite récompense, moi qui en ai eu si peu dans ma vie.

vendredi 12 octobre 2012

Thoreau/Handke : comment être séduit par un livre dont l'auteur vous est antipathique. Séduit, n'est pas le bon mot. Le plaisir de la grande littérature. Qu'est-ce qu'un grand livre ? Un des bonheurs de mon existence depuis cet été, c'est de me balader dans *Mon année dans la baie de personne*. Je ne sais quoi en dire : livre hors sens commun, qui, solitude de l'auteur aidant, nous délivre (c'est une délivrance) du vraisemblable petit-bourgeois. Par exemple, j'étais parti cet été avec deux auteurs dont je pouvais penser qu'ils avaient un rapport avec Thoreau, un rapport indirect, construit par nous, à moins que je ne me trompe, comme pour Handke et une relation plus explicite comme Auster. Mais pourquoi je ne puis jamais finir un livre d'Auster ? La première chose qui me vient, c'est de dire qu'Auster est un auteur bourgeois, au sens où il accomplit avec maîtrise ce qu'on attend de lui : il est à l'aise dans la représentation. Ne cherche rien. Peint la vie telle que nous sommes disposés à la reconnaître. De la littérature confortable. Du sous cinéma. Et revenant à Thoreau et Handke il n'y a pas seulement le quasi rejet de ces auteurs (pas des amis) mais aussi une autre curiosité : aucune des expériences auxquelles ces auteurs renvoient, la vie solitaire dans les bois et la baguenaude dans la banlieue n'est vraiment de mon goût. Handke explique qu'il n'est pas un urbain, qu'il n'a jamais été un urbain d'où l'attire sur lui de ce no man's land qu'est la banlieue (la baie de personne, Niemandsbucht). S'il y a bien des séjours où je ne me sens pas chez moi, c'est dans la forêt (dans la nature) et dans la banlieue, cette même banlieue sud que je me suis acharné à fuir dans ma jeunesse. Altérité encore. S'intéresser qu'à ce qui ne vous ressemble pas.

Je ne décolère pas contre Pierre. Il conviendrait que je me manifeste. Incident de parcours ou accident tout court.

Je laisse passer du temps pour encaisser le coup (de poignard). J'ai été abasourdi par ton attitude : c'est la première fois en des décennies de travail et de collaboration que je me retrouve dans cette situation où je sens qu'on me force la main. Quel mépris ! Je crois que je suis assez respectueux du travail de ceux que j'invite à travailler avec moi pour ne pas mériter tel traitement ni

être victime de la politique du fait accompli.

S'il s'agit d'un meurtre du père, il y a sans doute erreur sur la personne. S'il s'agit d'une prise de pouvoir, c'est une faute de goût. Je croyais que Le Fresnoy m'avait demandé une installation *Walden* et non une exposition de photos. Tu m'as donné l'impression de jouer perso, tout pour moi et s'il reste un peu d'argent pour le piano mécanique, tant mieux, et si ça peut faire vivre ma petite entreprise, encore mieux. Je rappellerais que jusqu'à preuve du contraire, c'est tf2 qui a produit (avec d'autres) ce projet et qu'il est clair que cette installation, même si elle ne ressortit pas au spectacle vivant, doit être portée au nombre de ses activités.

Si encore j'étais persuadé de la validité des idées, mais... Les bouts de carton, je ne dis pas, mais la piscine ne me convainc pas, sentiment de déjà vu mais je peux me tromper et suis, tu le sais, toujours disposé à débattre mais encore faut-il qu'il y a le temps du débat.. Surtout l'ensemble est condamné d'avance (test fait sur Baudriller dès hier) : la monumentalité plus la flotte, on reste à la maison. Et ça ne traite pas la question de la cabane numérique, même si la cabane doit rester une métaphore, ça ne traite pas le rapport au texte littéraire classique. Et la question du paysage n'est pas la seule. Enfin au cahier des charges est inscrite la nécessité de pouvoir présenter cette installation dans un espace plus restreint.

J'aimerais prendre tout ça avec légèreté, invoquer le mauvais génie du malentendu. Je n'y parviens pas encore. Je suis plutôt dans l'état d'esprit de tout laisser tomber. Le général de Gaulle avait indiqué à son retour au pouvoir qu'il ne comptait pas entamer à 67 ans une carrière de dictateur. Au même âge entamer celle d'un installateur m'indiffère.

A toi,

jf

Rapport à une tradition photographique ? Geste des années 70. Pour moi, il y a quelque chose d'ironique, et qui me plaît, à vouloir photographier 8760 fois le même paysage et de laisser faire la machine. La question est de savoir comment on traite ensuite ce matériau.

samedi 13 octobre 2012

S'il n'est pas urbain, Handke ou son personnage de fiction, c'est à cause de ses études de droit romain, parce qu'il est un lecteur fasciné des *Pandectes* de Justinien.

Au TPV, éprouvante journée qui accouche d'un tract checret. Ensuite je vois *Bienvenue dans l'espèce humaine*. Indigent et vulgaire, degré zéro de l'intelligence et pas de théâtre. Du spectacle d'humoriste, même dramaturgie. Même pas du bon cabaret, ni du bon sketch. Et la morale de l'histoire : mieux vaut la crise qu'une guerre mondiale. Insipide. A propos d'humoriste, je comprends en lisant *Le Monde* ce soir pourquoi je n'ai jamais eu d'amitié pour Bedos : Cyrulnik et Onfray sont ses amis. Dans ce dernier spectacle, il dit s'inspirer « des pessimistes de fort calibre (Beckett, Cioran, Rosset ou Schopenhauer) ». Ce sont pourtant des auteurs qui savent ce que c'est que l'élégance. Rien que l'expression de « fort calibre » !

dimanche 14 octobre 2012

Hier dans la rue l'aveugle téléphonant : « moi, je préfère voyager la nuit ».

L'autre soir au Fresnoy dans mon studio, je regarde la télévision. Echenoz parle de son roman *14*. Je l'envie de pouvoir se consacrer (le mot juste) à un travail littéraire moi qui ai passé ma journée à m'échiner à comprendre des projets si éloignés de ce qui m'intéresse. Le numérique ! Mais je n'en raffole pas ; j'essaie de répondre au défi. Le mal que j'aurai eu à être superficiel.

Ce qu'il y a à démêler. Le film de Jean. Comment expliquer que ça risque de ne pas marcher, que la logique de cette œuvre n'est pas de se retrouver sur un plateau. Pour la bonne raison que je ne saurais pas quoi en faire. Ça risque de figer complètement les choses dans le cinéma. Je ne vois pas comment les entamer par du vivant.

Ce soir sur *Arte*, *Jeremiah Johnson* de Sydney Pollack. Je me dis que ce n'est pas sans rapport avec mes histoires. Le héros fuit dans les montagnes ; mais il n'y rencontre pas seulement l'hostilité de la nature mais celle des Indiens. Mieux qu'*Into the Wild*.

lundi 15 octobre 2012

Des mois (années ?) que je ne travaille plus comme avant, à rêvasser à des spectacles à faire (participe futur). Je m'échine à trouver des possibilités de production, ce pour quoi je ne suis pas doué, apparemment.

Pensées matinales : faire du spectacle (Colline) quelque chose sur la marche (marcher/habiter). Les images de Jean devraient être celles du mouvement de la marche. Cela nous changerait de la fixité des images de Walden. Le film, un ruban qui se déroule derrière les acteurs. Qu'ils peuvent arrêter. Peuvent-ils entrer dans le film ? Se mettre en route et s'arrêter pour écrire.

Dramaturgie de la mise en scène mise à nu. Idée que l'on construit un spectacle comme on construit une maison.

Consignes au micro (enregistrées). Direction d'acteurs. Combien d'acteurs ? Jos, Victor, Jeanne, Helga, un acteur allemand. On part de Walden, on revient dans la région parisienne, la baie de personne en passant par Biscarosse, St Jacques de C et Tanger.

Une respiration :marcher et habiter. S'asseoir et marcher. Quelque chose d'alternatif.

Il faudrait que je vienne à bout d'une petite présentation du spectacle de la Colline. Foirade parce que je ne sais pas comment avancer dans cette affaire. Cette manie de toujours commencer par l'incompréhension qui serait la mienne de ma passion pour ce livre puisque je ne m'identifie pas à l'auteur ni à l'expérience qu'il fait :aucune envie d'aller jouer l'homme des bois ni de construire de mes mains une cabane, et je ne pense pas que c'est en se réduisant à soi-même qu'on vit le plus, que le recours aux forêts me paraît régressif et qu'on se trouve soi-même plus authentiquement dans les bois qu'au milieu des hommes. Pas plus que je n'irais chercher une doctrine verdoyante dans son livre ni une illustration de je ne sais quelle décroissance.

mardi 16 octobre 2012

Je serai parvenu à faire taire mes mots, mieux que Beckett ne fit. Ils se taisent tellement qu'ils ne veulent plus bouger, enfermés dans mon cerveau, bien au chaud probablement. Au mieux ils se mettent en phrases mais qui s'emmêlent aussitôt.

La vérole que cette *Année dans la baie de Personne*. Je n'arrive plus à m'en défaire non plus. Un plaisir littéraire aussi, bien sûr, comme je n'en avais pas connu depuis longtemps.

Librairie avec Léocadie cet après-midi. J'achète pour moi *air de dylan* de Vila-Matas. Un roman (?) sur l'échec. Il aura tout fait, tout écrit à ma place, ce garçon. Troublant tout de même. Si j'avais eu du talent, si j'avais été moins malade, moins inhibé, j'aurais écrit l'œuvre de V-M, version française bien sûr. Exercice borgésien : que seraient les livres de V-M réécrits en français, par un français ? Je rembobine un peu et repense à ma rêverie de littérature écoutant Echenoz parler à la télé vision l'autre soir. Il y a le sentiment, pour ce qui me concerne, d'être passé à côté de ma vie, d'avoir manqué le coche (les coches de Montaigne ou des bateaux? to miss the boat). Je n'ai pas manqué le coche, je me suis trompé assez sciemment de coche. J'imagine l'écrivain seul et à son affaire dans ses petits papiers comme j'écrivais jadis. L'écrivain dans sa retraite, pas forcément une tour d'ivoire mais dans cette solitude nécessaire pour produire un texte. Je suis passé à côté de ça, par paresse, peur, que sais-je ? Pas assez accrocheur, manque de persuasion, manque de croyance en moi et dans le monde. Dès lors et depuis lors je me fous de tout. Le théâtre a été un dérivatif. Oui, j'ai quelques regrets quand je me vois m'échiner non pas à faire du théâtre, -j'y ai pris du plaisir- le théâtre qui m'a aussi sauvé la peau, il ne faut pas que je sois ingrat, mais quand je sors de mon terrain pour aller sur celui par exemple des nouvelles technologies, comme par obligation. Le côté également touche à tout et bon à rien.

J'aimerais tout planter là et m'enfermer dans ma librairie jusqu'à ce que livre s'ensuive. Mais le risque encore aujourd'hui serait encore de plonger dans le néant, descente aux enfers encore pire que l'actuelle.

Le mot sur lequel le livre de V-M que je n'ai fait que commencer, c'est indolence. J'ai passé ma vie vautré dans l'indolence, façon étymologique de ne pas vouloir souffrir. Se démener pour ne pas souffrir, et se lamenter aussi.

Alors que je radote ces mots, Sophie me signale qu'une alerte Google lui signale le portrait sur *poptronics* qu'Agnès a fait de moi. Il y a de ces coïncidences.

www.poptronics.fr/Jean-Francois-Peyret-de-l-amitie

Un titre : *La fausse route*.

mercredi 17 octobre 2012

Une chose qui m'intéresse : comprendre ce que tout un chacun ambitionne.

Journée internationale du refus de la misère. A Lyon 15% de la population en dessous du seuil de pauvreté. La vraie misère, la vraie précarité, pas la mienne ;

—que répondre à ça ? Devant tant de gens qui meurent de faim, ma nausée ne fait pas le poids. Tu n'auras pas fait d'œuvre et tu n'as même pas été bon pour les autres, tu n'auras rien fait pour l'humanité. Rien que ça.

—et ton œuvre, qu'aurait-elle fait pour l'humanité ? Mieux vaut travailler pour la FAO.

L'échec : est-ce que si je m'éclaircissais les idées là-dessus, je guérirais ? V-M a l'air de croire que l'échec est lié à un trouble d'identité. Son personnage, par accident, hérite de la mémoire de son père. Ma remarque ne semble pas très juste puisque le personnage en question est déjà intéressé par l'échec, -il veut faire une sorte d'encyclopédie de l'échec-, avant de tomber sur la tête et de récupérer par moments, par « rafales » la mémoire de son père. Etre un autre, soit, mais si cet autre est en partie votre père, cela ne va pas simplifier votre analyse. Ça promet de vous faire vous tortiller un bon moment sur le divan. Dieu le père :

—Si Dieu n'a pas d'unité, comment en aurais-je une, moi ? (p.44)

Mais mon échec, cette mutilation, cette privation de ma puissance affirmative (par les mots) est justement ce qui m'empêche de pouvoir en écrire pour m'en débarrasser. Fait comme un rat. Résultat : j'ai envie de me saisir de mon Montaigne qui n'est pas loin sur le bureau comme d'une bouée de sauvetage. Qui me dit, au hasard : « la défaillance d'une vie est le passage à mille autres vies » (1032) Je ne suis pas sûr de comprendre, mais ça me parle. De travers, parce qu'en fait je comprends de quoi il retourne mais le mot de défaillance me plaît. Comme l'idée de passage : mais que passe-t-on ? L'échec, justement. C'est bien de cela aussi que parle *air de dylan*

—mais tu ne le refiles pas à mille autres vies. Ou alors, quelle fécondité !

Il faudrait vraiment que ce livre avec Montaigne veuille bien s'écrire.

Walden : Les opérations à livre ouvert faites à livre ouvert. La clé de tout ça. Je suis enfermé dans mon explication que je ne comprends même plus : *Walden* ou comment m'en débarrasser. Refiler à mes amis la chose, aux machines (numériques) et tâcher ensuite de faire spectacle voire théâtre de tout ça.

jeudi 18 octobre 2012

Réunion tout à l'heure au sujet de l'installation. Ce qui dans l'état actuel de la proposition abusive de Pierre ne colle pas. La scénographie ne concerne que l'image ou le visuel. Et encore, il n'y a rien de prévu pour la vidéo. J'aime assez les arbres de carton mais l'eau, cela me paraît vieillot, et en plus très coûteux (j'imagine) et intransportable.

Ce qui n'est pas traité n'est pas mince, rien moins que la cabane. Ou les cabanes.

vendredi 19 octobre 2012

Les expressions que je déteste : "au quotidien", et "au final".

« J'ai bavardé au bar avec un confrère à l'esprit très lourd, un confrère qui avait, lui aussi, participé au colloque et qui n'a pas arrêté de me parler de la quantité de choses avec lesquelles nous les romanciers devons entrer en compétition dans le monde actuel, si nombreuses, me disait, désespéré, cet horrible confrère, qu'il envisageait de jeter l'éponge parce qu'il est aujourd'hui beaucoup plus difficile qu'autrefois d'attirer l'attention sur un roman, en effet nous les écrivains, nous devons coexister avec toujours plus de divertissements et de diversions, de crises économiques, d'invasions de pays arabes, de rivalités footballistiques, de menaces pour la survie, de grandes famines et de crimes horribles, de mariages royaux pourris, de tremblements de terre dévastateurs, de trains qui déraillent, et pas seulement en Inde... » (*air de dylan*, p.106)

Cet après-midi lecture de *Junkspace*. Une heureuse surprise ; alacrité critique, une pensée heureuse, par moments on croirait lire du Baudrillard (« Beaubourg, un loft platonicien », « le fascisme moins le dictateur », « le plan est un écran radar où les pulsations individuelles survivent pendant des durées im-

prévisibles, dans une bacchanale en libre accès... »), c'est-à-dire joyeuse et sans ressentiment. Pas un vitupérateur (ce mot existe ?)

Bigness, Ville Générique (dont la destinée est d'être tropicale). « A bas le caractère ! Que reste-t-il une fois que l'identité a été abandonnée ? » (p.45) J'ai l'impression de comprendre. Un livre d'écrivain. Jamais apologétique. J'aime la critique gaie. Et la joie accompagne toute affirmation. Ou toute affirmation a sa joie. Le livre de RK n'est pas triste.

« Dans la *Bigness*, la distance entre le cœur et l'enveloppe s'accroît tellement que la façade ne peut plus révéler ce qui se passe à l'intérieur. C'en est fait de l'exigence humaniste de « sincérité » : l'architecture d'intérieur et l'architecture d'extérieur deviennent deux projets séparés, l'une ayant affaire à l'instabilité des besoins du programme et de l'iconographie, tandis que l'autre -agent de désinformation- offre à la ville l'apparente stabilité d'un objet. » (p.33)

« La *Bigness* n'a plus besoin de la ville : elle entre en compétition avec la ville ; elle tient lieu de ville ; elle préempte la ville ; ou mieux encore, elle est la ville. » (p.41)

Urbanisme contre architecture ?

Une image que RK affectionne, celle de la demi-vie qui est le temps mis par une substance, radioactive notamment, pour perdre la moitié de son activité.

En marge : mes spectacles comme *Merzbau*. A vos plumes, commentateurs. Ils ne sont pas là ?

—Mais vos spectacles ne sont pas habitables !

—Une scène est un lieu qui à sa manière s'habite.

www.merzbaureconstruction.com

(cf..les environnements futuristes de la Casa d'Arte Bragaglia de Rome, le Prounenraum de Lissitzky (1923), ou le projet d'aménagement néo-plastique de l'appartement d'Ida Bienert à Dresde par Mondrian. Dans la perspective de son exposition " Der Hang zum Gesamtkunstwerk ", Harald Szeemann entreprend en 1980 la reconstruction du Merzbau de Hanovre. L'oeuvre réalisée par Peter Bissegger d'après les directives de Szeemann est aujourd'hui conservée au Sprengel Museum de Hanovre.)

Dans l'essai « Junkspace », une allusion à *Walden* : « L'air, l'eau, le bois : tout est mis en valeur pour produire l'Hyperécologie, un Walden parallèle, une nouvelle forêt tropicale. Le paysage est devenu *Junkspace*, les feuillus des détritatus : les arbres sont torturés, la pelouse recouvre les manipulations humaines,

comme une peau épaisse ou même comme un toupet, et les asperseurs arrosent selon un agenda mathématique. » (p.112)

Junkspace vs terrain de golf. « Le *Junkspace* est post-existential ; il vous fait douter du lieu où vous êtes, obscurcit le lieu où vous allez, efface le lieu où vous étiez » (p.101)

Qu'est-ce que le *retrofitting* ? Le réaménagement (souvent sous forme d'anglicisme: retrofit) est une pratique d'ajouter de nouvelles technologies ou fonctions à des systèmes plus vieux. Il consiste à échanger des pièces obsolètes ou usés tout en maintenant la configuration de l'appareil (comme les pales d'un éolien).

samedi 20 octobre 2012

« L'homme pense, Dieu rit », proverbe yiddish.

Théâtre et son trouble : syndrome du bernard-l'hermite. Le théâtre comme coquille vide. Il faudrait que je me renseigne sur cet animal. L'image vaut ce qu'elle vaut puisqu'aussi le théâtre n'est pas vide : il y a des machines (nous en rajoutons même), il y a un état de marche et surtout possiblement des comédiens. Seulement il a été vidé de ses textes et de sa dramaturgie. Désaffecté pour l'affecter à autre chose qui est encore du théâtre.

Walden 2.0 : impossible d'écrire une ligne sur ce projet, je dois bien le reconnaître. Les mots ne répondent pas. C'est sans doute que ce spectacle n'est pas viable. Et qu'on ne peut pas mentir avec ça. Ou tricher. Je ne peux pas faire comme si j'y croyais. D'où l'entrave.

dimanche 21 octobre 2012

Inquiétude angoissée mêlée de tristesse devant l'infaisabilité des projets. C'est dimanche. *Marasmos*, "dessèchement". Mais est-ce, dans mon cas, un manque d'énergie ?

Attention au *more is more*. La redondance, l'ennemi. Voilà pourquoi ces temps-ci j'aime à écouter par exemple les *Six Melodies* pour violon et piano de Cage.

Le danger de l'exposition : l'attraction visuelle. Il faut reprendre les visiteurs par l'oreille.

Les Cyniques (les vrais, les vieux du canal historique grec) vont plus loin que Thoreau dans la réduction : ils ne se construisent même pas de cabanes ; ils dorment dans les fossés, au pied des murailles ou, grand confort, dans un tonneau. Et ils se nourrissent de viande crue, alors que chez Thoreau cela reste du domaine du fantasme (la marmotte). Mais la marmotte aurait fait le même coup à Thoreau que le poulpe vivant à Diogène.

Le point sur le spectacle de la Colline : il manque un effet de levier. Depuis le commencement, il y a un malaise. De mon côté, mon manque de hardiesse (ici le mot juste) provient des incertitudes concernant le soutien du théâtre qui devrait être le principal producteur. Je sens que ça branle dans le manche ; pour le dire autrement il n'y a pas d'effet de levier. Comme de plus il n'y a pas de centre de gravité... Il faut bien reconnaître que selon notre formule, notre façon de faire actuelle, la conversation (d'artistes) avec Jean est quasiment impossible.

Réunion ici cet après-midi pour l'installation/Fresnoy, Pascale P, Eric P, Pierre N, Therry C et moi. Pour la première fois j'ai l'impression de rentrer dans le match. Pascale attire mon attention sur James Benning dont je n'ai pas vu la récente rétrospective à Paris : il a fait le lien, comme je voulais faire, entre les deux cabanes, celle de Thoreau et celle de Kaczynski. Mais lui les a construites dans son jardin.

(James Benning est né en 1942 à Milwaukee (Wisconsin). Après avoir étudié et enseigné les mathématiques, il réalise en 1971 son premier film en 16mm. Il s'installe à New York en 1980, puis en 1988 à Val Verde (Californie), où il vit aujourd'hui et enseigne au département cinéma du California Institute of the Arts. En 2007, il achève ses deux derniers films en 16mm (*Casting a Glance*, sur la *Spiral Jetty* de Robert Smithson, et *RR*), et construit dans sa propriété de la Sierra Nevada des répliques des cabanes ("cabins") de deux Américains admirés : celle où Henry David Thoreau a écrit *Walden*, celle du mathématicien et "terroriste" Ted Kaczynski, alias Unabomber. Il termine en 2009 son premier film réalisé en numérique haute définition.)

lundi 29 octobre 2012

Ecrit sur du vent. Douglas Sirk hier soir. Lauren Bacall dé cristallisée (à mes yeux). Je ne vois pas bien le lien avec Thoreau, sinon une vague critique de l'Amérique de l'argent, du pétrole et de l'alcool... Ce n'est pas l'Amérique tragique mais mélodramatique. Et ça finit bien pour ceux qui ne sont pas méchants. Je dormais déjà à moitié.

mardi 30 octobre 2012

Tâches sur lesquelles je suis complètement arrêté. Coincé, interdit. Envoyer un projet, le projet de budget à la Colline avec un semblant de présentation et de distribution. Deuxièmement reprendre, tenter de reprendre la conversation (d'artiste) avec Jean. Ce projet est frappé de lenteur depuis ses commencements. J'avance avec circonspection ou précaution ou timidité parce que je ne me sens pas (plus) vraiment soutenu professionnellement. Il est bien clair que si j'avais encore Chaillot derrière moi, le spectacle serait déjà fait et Avignon aurait été convaincu. Le fait est que la Colline « accompagne », comme ils disent, mais cela leur ferait ni chaud ni froid de ne pas le faire, ce qui est d'une grande tristesse. Je sens bien quand j'en parle que l'envie est grande de se dégager. La perte des moyens des théâtres nationaux due au « changement » fournit un formidable prétexte. Donc de ce côté-là, rien ne bouge, mais le temps passe même s'il ne presse pas, apparemment. Cela signifie que pour Avignon, la chose devient infaisable : je ne me sens pas le cran d'arrêter une distribution sans garantie aucune pour les comédiens de jouer cet été.

D'autres considérations financières viennent ajouter au malaise. Je ne sais pas, à cause de la fermeture quasi certaine du TPV ce qu'il va advenir de *Re : Walden* dont la reprise était prévue en mars-avril prochains. Qu'il faille dédommager les artistes et techniciens prévus sur ce spectacle ou trouver une solution de remplacement (je ne sais pas à l'heure où j'écris ce que la mairie de Paris compte nous proposer), les maigres finances de tf2 disponibles pour 2013 vont y passer. Je n'ai donc aucune force à engager sur Avignon, et la Colline accompagnant la chose pour la saison 2013-2014 (en fait au début 2014, donc sur cette année civile-là) n'aura pas les moyens d'anticiper son engagement financier.

La panne : je ne sais vraiment pas comment avancer. J'ai l'impression de passer ma vie à solliciter des gens qui n'ont cure de me répondre. C'est un sentiment très désagréable, proche de l'humiliation.

Voilà aussi pourquoi je ne presse pas le mouvement du côté du tournage des images auxquelles tu penses. Sans avoir le détail du budget, je vois bien, surtout si celui-ci est externalisé (l'intervention de Maris doit avoir son coût) va vite être très disproportionné par rapport au budget dont on peut rêver pour du théâtre aujourd'hui, incommensurable même, comme je le crains.

mercredi 31 octobre 2012

Je ne sais pas si on a des nouvelles de ce budget. Ni du coup quand les choses pourraient être entreprises (indépendamment du peu de visibilité du projet).

Autre m'inquiète pendant qu'on y est. Je vois bien l'avantage qu'il y a à faire appel à Maris pour éviter les problèmes œdipiens et dans la mesure où Pierre ne se montrait pas très désireux...

jeudi 1er novembre 2012

...d'assurer ce tournage, une solution était trouvée. A y réfléchir, et indépendamment des difficultés de mise en œuvre du projet, c'est sa logique qui m'inquiète un peu. J'ai le sentiment que le projet film, j'appelle ça comme ça, s'autonomise de plus en plus. Je ne sais quelle part pourra être la tienne une fois l'idée donnée, s'il sera facile d'intervenir pour toi, sachant ton peu de disponibilités, soit au tournage soit au montage. Quand je parle de logique, je veux dire que je crois que nous sommes dans celle de faire un film, j'appelle ça comme ça, dont j'ignore la nature (moyen métrage ?) qui pourrait frictionner des fragments du texte de Thoreau avec des images d'aujourd'hui (ou d'ailleurs par rapport à Walden). Je vois bien l'idée de ce commentaire (*Walden a Commentary*) pour le dire à la façon de Heiner Müller. Il y aurait une assez belle réversibilité du texte du XIXe siècle avec ces images itinérantes d'aujourd'hui, qui renverraient à une espèce de voyage thoreauvien au fond contradictoire avec la fixité, l'immobilité marcheuse de Thoreau.

S'agissant du théâtre, je suis davantage circonspect. Quand tu as parlé de ces images qui te venaient à la lecture de *Walden*, j'en ai accepté l'augure, et leur ai fait bon accueil (*Landscape* de Cage à la radio pendant que j'écris ceci), d'abord par principe. Pour moi, le théâtre est l'occasion de pratiquer l'art de la conversation, et si j'aime inviter des amis, philosophes, scientifiques, et pourquoi pas un architecte, c'est pour le pratiquer à loisir. Cela signifie que je ne commence pas par discuter la proposition, le retour, comme on dirait au tennis, de mon interlocuteur. Le jeu, c'est de faire confiance et d'accepter l'idée de l'autre, même si, et peut-être surtout si, elle n'est pas apparemment théâtrale, ou immédiatement théâtrale. Quand nous nous sommes lancés dans cette aventure, cette excursion dans les bois de Walden, je n'avais pas la moindre idée de ce que cette lecture allait provoquer chez toi. Je n'ai pas été surpris que tu ne te focalises pas sur la cabane ni ne te préoccupes de répondre aux arguments de Thoreau contre l'architecture. Ces images auxquelles tu penses, la temporalité qu'elles induisent, leur manière de jouer avec des paramètres présents dans le texte de départ, les accords avec lui comme les discordances aussi (à commencer par la translation en Europe), cela m'excite pas mal, et jusqu'ici, je me refusais à penser l'usage théâtral que je pourrais en faire, ni quel parti je pourrais en tirer.

Seulement les modalités de travail, l'espèce de délégation font qu'il y a du monde dans la conversation et que je redoute de me trouver devant un produit fini avec lequel il sera difficile d'interagir, et je suis dans le flou quant à savoir comment du spectacle vivant pourrait entamer le discours tenu par le film, comment sur le plateau faire relief sur lui. Quel statut aurait le comédien, quel texte ; comment sortir de la logique de la voix off qui me semble être celle qui va avec celle des séquences d'images ? Je n'ose parler de dialectique, sauf si je rappelle que la dialectique contient l'idée de dialogue.

L'idée était sur ce spectacle, par rapport aux versions précédentes, était aussi de « sortir » de *Walden*. Cela signifie selon moi que, sur le théâtre, un autre texte, ou plusieurs, doit intervenir, de même que le monde des images (la banlieue, Biscarosse, l'Espagne ou Tanger) nous sort de Walden (Massachusetts) et du XIXe siècle.

Epictète : « Souviens-toi que tu es comme un acteur dans le rôle qu'a choisi pour lui le dramaturge : court, s'il l'a voulu court, long, s'il l'a voulu long. S'il te fait jouer le rôle d'un mendiant, joue-le de ton mieux ; et fais de même, que tu joues un boiteux, un magistrat ou un simple particulier. Le choix du rôle ne dépend pas de toi : mais bien jouer la personne qui t'a été assignée, cela dépend de toi. » (*Manuel*, XVII)

Et en complément : « Viendra bientôt le jour, où les acteurs croiront que leur masque et leur costume, c'est eux-mêmes. » (*Diss.* I, XXIX)

samedi 3 novembre 2012

Pour mon grand œuvre sur le tragique que je n'aurai pas écrit : Platon aurait été un poète tragique mais se rendant au théâtre pour y faire représenter sa trilogie, il aurait entendu la voix de Socrate et aurait brûlé ses tragédies. Ou plus modestement pour le cours « Philosophie et théâtre » que je ne ferai plus, ceci que Hölderlin qui décrit la philosophie dans une lettre à Neuffer comme un « hôpital où le poète blessé peut venir se réfugier avec honneur. » Oui, on pourrait ajouter que cet hôpital est aujourd'hui fermé.

Agamben et l'idée que la question du *Procès* de Kafka est celle de la calomnie. Joseph K se serait calomnié lui-même. La lettre K chez les Romains marquait le front des faux accusateurs. Celui qui s'autocalomnie sait qu'il est innocent, mais se rend coupable de calomnie. Kafkaïen en effet. K encore pour *Le Château*. K renvoie à Kardo, terme d'arpenteur.

Tergiverser. Impuissance à me désembourber et me faire une idée claire de ce que pourrait être le spectacle avec Jean. Surtout parce que la conversation, je veux dire le travail en commun n'existe pas. Jean donne une idée, un ordre à Maris, et comment lui-même pourra-t-il intervenir ? Au montage ? Pour moi, c'est pire, la chose n'étant plus du tout malléable, amendable, modelable quand elle m'arrive au bout de la chaîne. Inamovible.

Etant donné le film, si film il y a, peut-on considérer que c'est la seule réponse de l'architecte à la sollicitation *Walden* ? C'est un peu court ; il s'agit aussi d'inventer une dramaturgie, c'est-à-dire une action pour les comédiens et du texte à dire. Ce texte, l'extraie-t-on exclusivement de *Walden* (à étendre dans une

certaine mesure à d'autres textes de Thoreau ?) ou bien il y a quelque chose à inventer (donc à écrire) et qu'est-ce que cela pourrait être ?

Au fond, je n'en sais rien. Je ne sais plus ou pas encore ce que je cherche dans ce livre. Est-ce là le travail à faire ? Ce que ce texte m'inviterait à dire m'est en partie inconscient. C'est la raison pour laquelle j'ai autant délégué à la mémoire des autres (les comédiens). Dois-je par exemple adopter la méthode d'écriture essayée sur Montaigne, la pioche aléatoire et sa glose. Ou alors je me prescris l'exercice recommandé aux comédiens et je travaille aussi à partir de ma mémoire, une épreuve.

dimanche 4 novembre 2012

Des années d'incapacité de travail, ça se compte en années. Et parce que je suis dans la précarité : plus de soutien, ou presque, dans la profession, et que je passe mon temps à essayer de mettre en œuvre des spectacles, que je passe des coups de fil et envoie des mails qui restent sans réponse. De l'auto-destruction. Le fait de ne plus avoir de plateau à disposition tue toute ma vie intellectuelle, quasiment.

Déjeuner à Sarlat chez les Nouvel. Je crois qu'Odile a fait entendre à Jean que le film tourné avec les moyens envisagés, ou du moins ceux exigés par Maris serait disproportionné par rapport aux moyens qui pourraient être réunis pour le spectacle de théâtre. La logique de ces images est celle d'un film, d'une œuvre cinématographique ; il est peut-être intéressant de repenser le projet comme tel et d'abandonner le théâtre, qui, de toute façon, est un astre mort. Je vois bien que personne ne soutient la chose, la Colline est indifférente, à peine poliment indifférente, et même la Criée ne répond plus. Il faut déjà sauver le soldat *Re :Walden*, faire le film de Jean, imaginer une relation entre des fragments de Thoreau et ces images. Et inventer un tout autre spectacle de théâtre ; mais serait-ce encore avec *Walden* comme matériau ou convient-il de s'en affranchir, trouver une issue, comme avec Handke ?

mercredi 7 novembre 2012

Réunion au Fresnoy après une soirée tendue hier avec Agnès, Pierre et Thierry. Je ne reviens pas là-dessus. Salgimondis numérique. Pour la première fois, j'entrevois la chose comme possible ; un soulagement, donc.

dimanche 11 novembre 2012

Je viens de terminer la terne biographie que Gillyboëuf a consacrée à Thoreau. Je m'aperçois que depuis tout ce temps, je n'avais pas passé beaucoup de temps à entrer dans le détail (très documenté, mais j'imagine, un peu de seconde main, comme dans ce livre) de la vie de HDT. Ce que je savais : ses origines en gros, ses études à Harvard, ses déboires comme instituteur qui ne veut pas recourir aux sévices corporels, quelques rebuffades amoureuses, les Emerson, of course, madame aussi, quelques amitiés, quelques ballades, la virée à NY, la fabrique de crayons, les travaux d'arpenteur et l'incendie involontaire, sans oublier la nuit passée en prison pour défaut de paiement d'un impôt, les prises de position abolitionnistes, la vie de conférencier et d'écrivain « libre », son rapport à la science (Darwin) et les deux ans et deux mois passés au bord de l'étang, évidemment. En vérité, c'est le personnage fabriqué dans, par, pour *Walden* qui m'a toujours retenu, j'allais dire le héros (un peu anti-héros aussi) du livre. En savoir plus sur la personne réelle me gâche quelque chose, comme si ce retour à la réalité était pénible. Un type assez normal, somme toute, un homme un peu « impossible », certes, mais compréhensible avec les moyens psychologiques habituels ou ordinaires. Il vaudrait mieux ne le connaître que par ses textes. Et ses stratégies d'écriture plus que d'écrivain désireux d'être publié. Quelle énergie dans l'écriture, mais que ce soit dans la fameuse cabane ou dans le grenier de la maison familiale à Concord, qu'importe. Sauf que cette cabane est devenue une habitation pour notre imagination, une demeure de notre imagination.

Bien sûr, je suis prévenu contre le livre de Gillyboëuf parce qu'il est préfacé par Onfray qui se perd encore dans ses règlements de compte et ses petites vitupérations. L'amusant, c'est que ce coup-ci, il s'en prend aux philosophes qui pérorent sur l'agora d'Athènes ou sur un tonneau à Billancourt. Mais il ne dit rien des bavards qui pérorent dans les universités populaires (en fait dans un théâtre) et sur FC. Et quoi de commun entre un écrivain comme Thoreau et un polygraphe qui écrit sous lui ? Et il fait dans la subtilité : Thoreau est l'antidote à Hegel, Hegel l'inventeur, si j'ai bien compris, de la formule *Arbeit macht frei*, inscrite au fronton d'Auschwitz. Et le Goulag, alors, il l'oublie ? Mais quel ressentiment chez ce pauvre type. C'est vrai que ça doit être pénible de déboulonner des statues qui ne tombent même pas ou qui sont déjà à terre. En-

fin, heureusement qu'il sait ce que c'est qu'une vie philosophique. A ne pas confondre avec la vie de bonimenteur.

L'idée que l'on sent croître en soi la nature. Il faudra que j'essaye. Au-delà de l'observation.

De : Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>
Objet : Des années (déjà) dans les branches de Walden
Date : 11 novembre 2012 20:27:45 HNEC
À : Nouvel Jean <jnouvel@jeannouvel.fr>
Cc : Kruk Charlotte <ckruk@jeannouvel.fr>
Mon cher Jean,

Ce petit mot parce que j'ai cru comprendre que tu étais cette semaine à Paris, ce qui donnerait l'occasion de parler de notre affaire. Le constat, c'est que nous sommes passablement enlisés. Cela tient d'abord à ma situation dans la profession, au fait donc que plus aucune grande structure (théâtre national ou autre) ne me soutient plus vraiment. Je vois bien que si officiellement la Colline ne me lâche pas, tout m'indique leur frilosité. Dernièrement la baisse annoncée de leur subventionnement fait argument contre le projet. Du coup depuis des mois je n'ose vraiment forcer les choses. Du coup, Avignon, qui le sent très bien, est sur la réserve.

D'autant que je ne sais pas ce que je pourrais vendre à Avignon. Nous sommes en novembre, et si le film devait être tourné suivant tes indications, le compte des saisons n'y serait pas. Et je suis très mal à l'aise avec cette histoire de film. Il me plaît que l'art, et l'art du théâtre en l'occurrence, soit un art de la conversation, et j'aime à embarquer dans ces petites aventures, philosophes, scientifiques pour fabriquer quelque chose avec eux. Je me réjouis, au-delà de la question même de l'amitié, d'avoir le privilège de dialoguer avec toi, partant avec l'architecture.

Mais encore faut-il que cette conversation puisse prendre. Je respecte toujours les intuitions et propositions des amis *embedded*, lesquelles sont d'utiles provocations à inventer. La facture et le contenu des séquences auxquelles tu penses sont excitants. Le hic, c'est que j'ai toujours pensé que ce serait Pierre avec qui j'ai des habitudes de travail (et qui en a aussi avec toi) qui tournerait ces images. Je comprends dans quelle impasse œdipienne cela le place, mais j'avoue que je ne m'y attendais pas puisque qu'il avait fait à Genevilliers paraissait aller dans le sens de ce que tu souhaitais. Cette hypothèse qui avait l'avantage de créer un interface (le mot n'est pas joli) entre toi et moi, cette hypothèse est abandonnée. Entrée en scène Maris, qui, si j'ai bien compris, est ressorti aussitôt, puisque pour ma part je n'ai plus entendu parler de rien. Pierre m'a simplement dit: disproportionné, trop cher. J'ai cru subodorer aussi que le même Pierre ne serait pas très coopératif pour apprivoiser ces images sur le plateau. Mais est-ce aussi que tu as renoncé à l'hypothèse en question? Maris aurait réfléchi à la chose puisqu'il a fait apparemment un budget (que je ne connais pas) mais il ne s'est pas préoccupé du fait que ces images étaient destinées *in fine* à un plateau de théâtre. Il avait mes coordonnées...

Du coup, je ne sais pas tr à quel saint me vouer. Côté théâtre, encore une fois, je me demande comment avancer; personne ne répond à mes coups de téléphone et mes mails restent lettre morte. C'est le changement. En plus la fermeture du Théâtre Paris Villette où nous étions censés reprendre *Re:Walden* fragilise encore ma situation.

Je suis beaucoup trop long, tu voudras m'en excuser. Ce résiste à tout ça: un, l'idée de ces images d'aujourd'hui confrontées au texte de Thoreau me plaît toujours beaucoup (mais peut-être est-ce un film?); deux, le désir de faire un bout de théâtre avec toi. L'autre bonne nouvelle pour moi dans cette affaire, c'es tla (re)lecture de *Mon année dans la baie de personne...*

Bon, j'arrête.
Avec toute mon amitié,
jf

mardi 13 novembre 2012

Lu 14 d'Echenoz. Fluet.

Avec une Bolex, on filme ; avec une caméra vidéo, on enregistre. C'est Mekas qui le dit.

jeudi 15 novembre 2012

gif mot de l'année, à ce que j'apprends. J'apprends aussi que Philip Roth annonce qu'il n'écrira pas "au cours des dix prochaines années".. Je l'envie ; ce doit être un soulagement. Et quant à Larry Clark, il a décidé de ne pas passer son dernier film en salles. Directement sur Internet. C'était mes brèves d'écran.

Walden (le film de Mekas) que je visionne de manière maniaque ces temps-ci ; avec le temps, plus rien de psychédélique. Curieux, comme cette œuvre a trahi ses origines (dans tous les sens de l'expression). Le film donne à voir tout bonnement, dirait Flaubert, une réalité très quotidienne (et subjective). Une espèce de calme. Plus rien de provocant ni de sulfureux. Non-violent, vraiment. De la gentillesse, amis, enfants, animaux de compagnie. Pas une menace. Pas un outrage au public. Edulcoré ? Mais chaque œuvre pourtant devait être un manifeste. Même le côté Millbrook (y a-t-il Timothy Leary dans le film) devient d'une formidable banalité. C'est que la réalité est devenue hallucinogène. Ou notre perception d'elle est hallucinée.

Mon attachement aussi à cette Amérique de la fin des années 60 et que j'ai découverte pour ma part à cette époque.

« Je ne fais pas du cinéma expérimental, ce sont les autres qui font du cinéma commercial. Moi, je fais du cinéma. » — Peter Kubelka

—je ne fais pas du théâtre expérimental ; ce sont les autres qui font du théâtre culturel. Moi, je fais du théâtre.

Pour nourrir un débat d'aujourd'hui. *In 1954, San Francisco painter Robert La-Vigne introduced his model and companion, Peter Orlovsky to Ginsberg. Soon after this first meeting, Orlovsky and Ginsberg became lovers and moved in together, defining their relationship as a marriage.*

samedi 17 novembre 2012

A la veille de la master class à Grenoble : Julie m'indique qu'ils s'intéressent à l'entropie (anagramme : protéine).

mardi 20 novembre 2012

Après le dimanche à Grenoble à déployer (le mot est vaste) mes basses astuces de manipulateur de plateau.

Hier soir à l'institut culturel italien, Fedele. L'homme est avenant.

Thoreau voulait réveiller ses contemporains. Je me dis toujours : de quel droit ? Il faut être sûr de soi. A propos de Thoreau, j'apprends un peu par hasard que Goebbels a commis un *Walden* avec l'ensemble Klang. Ce que je lis de la première à Birmingham en juin dernier ne met pas l'eau de l'étang à la bouche . Mais ça prouve que Thoreau, c'est chic. Rassurant.

Sortie au cinéma : *Tout ce que le ciel permet* de Douglas Sirk. Excursion de Thoreau dans le domaine de la romance. Mick, l'ami de Ron est un ancien publicitaire new-torkais qui a choisi une vie rustique et *Walden* est sa Bible. Ron : il faudrait imaginer Thoreau amoureux. Et pas écrivain. On apprend qu'il n'a pas lu *Walden* ; il se contente de le vivre. Film bien différent de *Ecrit sur du vent*, qui m'aurait été plus utile pour *Ex vivo/In vitro* : les drames de la stérilité.

mercredi 21 novembre 2012

WALDEN MEMORIES

Installation / performances - conception : Jean-François Peyret

commissaire : Pascale Pronnier

-images et scénographie : Pierre Nouvel

-musique : Alexandros Markeas

-dispositif électro-acoustique et informatique : Thierry Coduys

-monde virtuel : Agnès de Cayeux

Jean-François Peyret aime faire dialoguer son théâtre, pensée, science et technique. Mais les figures de savants qu'il a évoquées depuis son Faust (*Un Faust-Histoire naturelle*), comme Turing, Darwin, Sophie Kovalevski ou Galilée, ne doivent pas laisser oublier que c'est un théâtre obsédé aussi par la littérature. A preuve *Walden* de Henry-David Thoreau, ce chef d'œuvre de la littérature américaine du XIXe siècle qui hante le metteur en scène depuis des décennies comme il a hanté presque toutes les générations depuis la mort de Thoreau, un auteur qui aura nourri la critique sociale de certains marxistes, inspiré Gandhi, guidé la Beat Generation,, donné un alibi à un certain cinéma underground et que certains veulent lire aujourd'hui comme le père de l'écologie et l'apôtre de la décroissance. *Walden Memories* sera une création / installation à géométrie variable. Ainsi Jean-François Peyret prendra de nouveau la clé des champs avec toujours *Walden* en poche, accompagnés de ses complices Pierre Nouvel, vidéaste et scénographe, du compositeur Alexandros Markeas et de Thierry Coduys, magicien de la technique inventant ensemble une gigantesque installation dans la grande nef du Fresnoy, navigation dans la mémoire dont un tel livre est plein mais aussi, grâce à Agnès de Cayeux, invitation au voyage dans les mondes virtuels d'aujourd'hui.

Exposition du 9 février au 31 mars 2013

«Quand le 4 juillet 1845 (jour de l'Independence Day, comme par hasard), Henry-David Thoreau partit s'installer dans les bois près de Concord (Massachusetts) au bord de l'étang de Walden pour y construire de ses mains sa cabane et y vivre une vie réduite à ce qu'il croit le nécessaire (necessity of life), j'ignore s'il a déjà fixé la durée de l'expérience : deux ans, deux mois et deux jours (c'est presque trop beau) mais il était certain qu'ensuite il redeviendrait «

l'hôte de la vie civilisée » (...) En revanche, lorsque j'entrais pour la première fois dans Walden, il y a des décennies de cela, je savais que je n'étais pas près d'en sortir et que ce livre n'allait pas me lâcher. (...)

Alors une installation ? J'entends déjà des voix s'élever criant au sacrilège : laissez l'œuvre en paix avec ses lecteurs profonds et recueillis ; ne touchez pas à l'esprit et à la lettre du Texte majuscule. Pourquoi lui faire subir le test (Benjamin dirait ça comme ça, non ?) des machines de torture numériques, briser sa logique, son économie, sa continuité, tout ce qui fait sa cohérence, littéraire justement, —7 ans de travail pour l'auteur—, bref, son unité pour le métamorphoser en monstre hybride, une chimère, un composite, pire, d'images, de notes, de sons, de bruits au milieu de quoi les pauvres mots de Thoreau tentent de survivre comme ils peuvent. Enfin voici son lecteur recueilli changé en visiteur distrait.

Eh bien, aimant sentir la corne du taureau (sic), ce risque, je le cours. D'abord pour des raisons personnelles : il y a belle lurette que le théâtre (un théâtre techniquement augmenté, n'en déplaise aux mollahs qui défendent la pureté du théâtre) me sert à transformer en bouteille à la mer la bouteille à l'encre que sont pour moi certains livres (une névrose littéraire de jeunesse) en refilant perversement la patate chaude aux comédiens, artistes, techniciens qui m'entourent et au bout de la chaîne au public pour qu'il s'en débrouille. La posture du pervers est plus jouissive que celle du névrosé.

Ensuite, je pense, comme Primo Levi quand il a découvert l'ordinateur, qu'on a sonné la diane dans la caserne, et qu'il vaut mieux vivre la révolution numérique que la subir (pauvre Gutenberg) et la vitupérer en geignant sur la fin de l'homme. La question n'est pas de savoir ce qu'il reste du livre au milieu des ordinateurs et face à Internet (on peut toujours les lire, les livres et faire des explications de texte) : il s'agit de savoir ce qu'on peut faire du livre, d'un texte qu'on ne pouvait faire avant, lui faire dire ce qu'il n'avait pas encore dit ni fait sentir. De cette manip, j'escompte de surcroît et facétieusement une espèce de PAO, de poésie assistée. A vous de dire. Visiteurs, encore un effort pour être profondément superficiels

jeudi 22 novembre 2012

Hier soir *Nouveau Roman* à la Colline. Bien sûr, je baignais un peu dans mon jus avec cette histoire ; du coup pas appris grand-chose. Mais surtout, on ne comprend pas ce qu'Honoré nous veut (ou se veut) : théâtre d'époque, com-

plaisant avec le public (dramaturgie de l'animateur télé), aucun point de vue, quelque chose de gentil sans tempérament. L'humeur est à peine railleuse, moqueuse mais on ne dirait pas qu'on avait affaire à des combattants. Ou au moins à des audacieux. Un spectacle léger, comme on dit. On sentait le public plus remonté contre la petite bande des Editions de Minuit (je parle des plus vieux, la majorité). Les jeunes gens des écoles avaient l'air un peu perdu. « Prise de tête », lança une lycéenne en sortant. Même pas. La radio me rappelle à l'instant que Christophe Honoré aborde avec humour je ne sais quoi, bla,bla. C'était donc ça, de l'humour.

vendredi 23 novembre 2012

De : Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

Objet : Hier

Date : 23 novembre 2012 11:05:21 HNEC

À : alainfleischer@aol.com

Cher Alain,

Je suis confus de m'être laissé ainsi lâchement inviter, ayant été à l'initiative de ce dîner. C'est le comble. Mais je ne regrette pas l'idée, j'ai le sentiment que des choses sont possibles et qui ne soient pas seulement de l'ordre du discours mais, comme tu le disais, de l'activité. Réponse à la question: qu'est-ce que vous fabriquez ensemble? Quelque chose comme ça. De quoi nourrir pratiquement la relation art/science qui ne saurait devenir exclusivement une question académique. Alain qui est un type curieux (littéralement et dans tous les sens, comme disait l'autre) n'aime pas être confiné dans son laboratoire ou coincé dans sa chaire; il a besoin de faire de la science par d'autres moyens. La conversation avec les artistes l'aide pour cela, et c'est aussi qu'il passe tant de temps à faire ce la "science nocturne" dans les théâtres.

Je crois aussi que pour les étudiants du Fresnoy, dont on sent bien que leur souci artistique croise des questions posées autrement par les sciences, avoir avec qui parler et travailler ne peut que les aider à mieux faire. Art&Science, cela est devenu un *topic* universitaire qui au mieux produit un livre chez Odile Jacob, un dialogue entre un artiste et un homme de science (on peut suivre mon regard). Rien n'est moins sûr qu'il puisse exister un dialogue entre les sciences et les arts (*bridge the gap* ou *mind the gap*); il ne suffit pas de colloquer pour qu'un dialogue s'invente. On peut toujours parler mais le mieux encore est d'essayer de faire quelque chose, un spectacle, une œuvre, un livre (je vous livre mes équations vous vos photos et on voit, plutôt, on regarde). Chacun doit s'exposer à l'autre, comme on s'expose au soleil ou à des radiations mortelles. C'est pour cela que, quand on me demande, je dis, et c'est très modeste, c'est vrai) que j'essaye de faire "un théâtre exposé à la science". C'est tout.

Bon, j'arrête de dissenter. Je suis désolé de n'avoir pas réagi à ton invitation à catastropher la pensée. Je n'avais rien entendu. J'aimerais évidemment participer à vos travaux, mais pourrais-tu m'en dire plus que je trouve une idée?

J'ai un peu peur d'être débordé à ce moment: le montage de l'exposition, le pain sur les planches (Avignon et la suite), mais je peux avoir une idée...

Merci encore pour hier soir. Et, pour le dîner, à charge de revanche.

A toi,
jf

Se libérer de ces usines à gaz que sont une exposition ou un spectacle. Comme tout ça est lourd. Ecrire avec légèreté. Tu parles.

Fleischer me propose d'intervenir dans son colloque « Penser la catastrophe ». Jusqu'ici je n'ai pas pensé à la catastrophe, encore moins penser la catastrophe ; l'échec me suffisait.

mardi 27 novembre 2012

A la fin de la journée d'études de l'exposition de Georges Didi-H, projection de *old place* de Godard que je n'avais jamais vu.

« Un jour nous prendrons la mort pour nous en aller dans une autre étoile », disait Van Gogh.

Me suis-je trop mis à l'abri ?

Constellation de la mémoire.

mercredi 28 novembre 2012

Le stress ; je devrais parler d'anxiété. Le médecin qui me demande si j'ai du mal à passer à l'acte, c'est bien l'expression qu'il a employée ? Paralysie. C'est aussi que je ne travaille plus : je passe mon temps à faire des mails pour essayer de caser mon petit spectaculet et attendre des réponses avec l'angoisse de qui attend les résultats d'analyses médicales lourdes de fatalité. Ces questions de budget et de technique me vampirisent. Je comprends le luxe dans lequel je travaillais lorsqu'on m'épargnait tous ces tracas. Mais surtout depuis combien de temps n'ai-je pas eu la moindre idée de théâtre ? Ou idée tout court.

Pour me distraire, je viens de lire un livre de Ferrari dont j'ai oublié le titre. Un écrivain, sûr de ses effets mais qui a le rêve macabre facile. Disons qu'il n'y va

pas de main morte. La vie, la mort, l'amour. Plus la Corse qui potentialise les maux qui vont avec ces trois mots-là. Je suis captif du roman (comme d'un mauvais film à la télévision), je suis capable d'être gagné par l'émotion mais fondamentalement je ne m'intéresse pas aux gens qu'il « peint ». Je serais incapable de les rencontrer dans la vie ; je n'aurais aucune empathie ou même curiosité pour eux. C'est sans doute que la vie des gens m'indiffère.

—Voilà pourquoi tu n'es pas écrivain.

—Oui, pas assez attentif.

—Ma mère aurait dit : attentionné.

Il y a aussi une certaine idée de la littérature qui ne me va pas. Tant pis.

Fleischer a cru comprendre que j'acceptais de participer à son colloque sur la catastrophe. J'avais pensé être plus prudent. Mais va pour la catastrophe. « Penser la catastrophe » me paraît outrecaudant. J'ai plutôt envie de parler de la catastrophe de la pensée. Apologie de l'art. J'ai trouvé un titre : « Mais qu'est-ce qui ne va pas ? » Ou mieux encore : « (*Angoissé.*) Mais qu'est-ce qui ne va pas ? » Tiré de *Catastrophe* de Beckett. Le tragique.

De : Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

Objet : Rép :Re

Date : 28 novembre 2012 20:01:14 HNEC

À : Elie During eduring@u-paris10.fr

Mon cher Elie,

Merci de ton envoi et de la conversation d'hier qui tranchait un peu avec mes réunions de production et leurs obsessions budgétaires. Intéressant cette histoire de maquette et de collerette. Je ne me souvenais plus du tout (thema mémoire) de la chose et pourtant dans ma vieille édition, j'avais crayonné un point d'exclamation en haut de la page 34 (un étonnement suspendu pendant des décennies, étonnant).

Je ne sais pas si je comprends bien que le modèle réduit est "le type même de l'œuvre d'art". Je me demande ce que vaudrait l'idée transportée sinon transposée au théâtre: maquette à l'échelle 1. Délicat de "réduire" les comédiens. Et le cinéma et la sculpture? On verra. Mais ce serait bien d'avoir une idée pour la cabane, mais je ne vois pas bien laquelle à cette heure.

Remis le nez aussi cette nuit à la faveur de ce que j'appelle les "insomnies Walden", dans ma vieille *Energie spirituelle* de la librairie Felix Alcan. Vraiment pas mal, tous ces textes. Un peu dur de traverser toute la littérature psychologique de l'époque sur la fausse reconnaissance, et puis, ça se dégage et ça devient lumineux, même si ma lecture dans un demi-sommeil ou demi-rêve a dû passer à côté de l'essentiel. Mais que certains faits psychologiques morbides ou anormaux ne soient pas considérés comme un appauvrissement de la vie normale et qu'un délire, une hallucination, une idée fixe puissent être

des faits positifs, pas mal! Je suis convaincu que ce qu'il dit de cette fausse reconnaissance intéresse l'œuvre d'art (et bien autrement de ce qu'il dit du théâtre et de l'espèce de dédoublement (des doubles mais simultanés, c'est ça?) du comédien. Et j'aimerais bien comprendre cette notion d'attention à la vie. Il faut que je te lise là-dessus.

Merci aussi d'accepter de te prêter à notre petit jeu le 21 mars. Nous reparlons vite de ce que nous pouvons imaginer.

Pas eu de nouvelles de Frédéric. Si tu as le l'influence sur lui...

Avec amitié,
Jf

jeudi 29 novembre 2012

Fatigue Le Fresnoy. Dîner avec Vèrène Corcos pour débaucher des élèves de l'école. Je finis par ne pas savoir pourquoi. Peut-être que si.

De : Elie During <eduring@u-paris10.fr>

Objet : **Rép : Re**

Date : 29 novembre 2012 09:44:20 HNEC

À : Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

La cabane de Cage (dont l'autre version est son appartement de New York sur la 6e avenue) :

"For certain engineering purposes, it is desirable to have as silent a situation as possible. Such a room is called an anechoic chamber, its six walls made of special material, a room without echoes. I entered one at Harvard University several years ago and heard two sounds, one high and one low. When I described them to the engineer in charge, he informed me that the high one was my nervous system in operation, the low one my blood in circulation. Until I die there will be sounds. And they will continue following my death. One need not fear about the future of music."

Elie During | **Université de Paris-Ouest Nanterre** |

Département de philosophie | **A** : 200, avenue de la République 92001

Nanterre Cedex | **E** : eduring@u-paris10.fr | **W** : [page personnelle](#)

2012/11/28 Elie During <eduring@u-paris10.fr>

Content que Bergson t'ait intrigué. J'aime bien aussi l'idée que l'état "normal" devrait être en droit une espèce de rêve éveillé, ou qu'en principe le déjà vu devrait se produire à chaque instant chez tous, si des mécanismes inhibiteurs n'avaient pas été développés par l'espèce... Pour ce qui concerne la maquette, j'ai lu depuis ce texte un développement étonnant d'Etienne Souriau sur le théâtre dans les *120 000 situations dramatiques* (drôle de titre). Il n'emploie pas le mot mais il est clair que pour lui, dans la conception très conven-

tionnelle qu'il a de la scène, le théâtre comme tel (par différence avec le cinéma) fonctionne comme une maquette du monde : un microcosme, un point d'intensification dramatique du macrocosme. L'espace théâtral est centripète, il construit une cabane qui refait le monde en petit ; le cinéma est centrifuge, l'écran agit comme un cache qui prélève des morceaux sur le flot des images. Coulisses d'un côté, hors-champ de l'autre, etc. Ca peut être contesté de mille façons, mais justement la scène du théâtre contemporain rejoint probablement le cinéma, et invente du coup de nouvelles cabanes, des cabanes qui ne sont plus des "maisons de poupée", qui ressemblent davantage aux cabanes éclatées de Daniel Buren ou aux cabanes modulaires de Sou Fujimoto (<http://www.designboom.com/architecture/final-wooden-house-by-sou-fujimoto-architects/>). On doit pouvoir faire le raccord avec le problème de la mémoire, j'en suis sûr.

Je reparle à Worms de tout ça.
amitiés
e

samedi 1er décembre 2012

Penser la catastrophe : je me suis laissé encore séduire (ses propre) alors que tout se hérissé en moi à l'idée de parler en public (articuler une pensée) et surtout de la catastrophe. Vanité que ses mouvements de scarabée tombé sur le dos.

J'envie Beckett et la simplicité de sa réponse. *Catastrophe*.

A propos de catastrophe, ce soir au dîner, Georges me parle de Plievier dont il relit la trilogie (*Moscou, Stalingrad, Berlin*). Sûr que ce n'est pas 14 de notre ami. Qu'est-ce qu'un écrivain de guerre ?

dimanche 2 décembre 2012

Artiste mineur ou artiste modeste

—Mais artiste tout de même.

—De bonne humeur, ce matin ?

J'essaye de lire *Ecologiques* de Deguy. Là où croît le danger ne croît plus ce qui sauve. Chichiteux ou sinueux, pour être plus gentil. C'est comme un éloignement (un ami qui s'éloigne). Les vieilles références, hölderlino-rimbaldopheideggériennes. Avec aussi, pour me plaire, le chœur de Sophocle. L'homme est terrifiant. ,Mais c'est une lecture pour laquelle il faut avoir du vocabulaire, comme disait Marie ma Nounou. Par exemple, je ne sais plus trop ce que

c'est qu'une prédelle, « partie inférieure d'un retable », te dira Google. Ça ne me sert pas tous les jours.

Dernier sursaut ou soubresaut d'une pensée avant qu'elle soit envoyée à la casse.

Moi et la technologie : aller au devant des ennuis. Ou faire face au taureau.

« Art & science ». L'idée de Deguy de la poésie comme moratoire, idée qu'il prête à Lévi-Strauss, le sage-savant « qui dit s'y attarder (à la poésie) en attendant que les sciences neuronales aient démonté les causalités des 'correspondances'. » C'est le confondre avec Changeux ? Du reste je vois qu'il le cite en note : « Si on avait mis la tête de Thérèse d'Avila dans la caméra à positions lors de ses extases mystiques, on aurait pu dire si elle avait des hallucinations et si elle était ou non la proie de crises d'épilepsie. »

Tout ça, en attendant que les poètes se taisent. Avec la sensibilité des grands apartheid à venir.

A retenir : « L'âme est en vérité chose étrange (Fremdes) sur la terre. » (Trakl)
La catastrophe, ce qui soulève (plusieurs sens) l'âme.

Primo Levi : la recherche comme fatum de l'humanité. La recherche ou la science. Trouver la référence.

Pour penser la catastrophe : référence à Kleist et son tremblement de terre.
Catastrophe, un de ces grands mots dont on aime à se gaver. Ce qui est à penser (das Zudenkende)

« Le monde va finir. La seule raison pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible comparée à celles qui annoncent le contraire. » (Baudelaire, *Fusées*).

La catastrophe comme catégorie de l'expérience. La notion n'appartient plus seulement au fantasme apocalyptique ou au seul discours religieux.

Il y a une croyance primitive en l'existence du monde. *Urdoxa*, dirait Husserl.
Nous comptons quand même sur le monde. Compter sur... Par exemple : longtemps j' »ai compté sur le théâtre.

La technique est notre destin parce que c'est elle qui décide à la place des hommes ce qu'il est possible de faire.

Disasters studies : www.disasterstudies.wur.nl/UK/

lundi 3 décembre 2012

Discussion de samedi avec Mevel autour du livre à faire. Il ne sait pas trop ce qu'il veut. Je mettrai en ouverture la partition du spectacle, ensuite un texte de mézigue sur mon histoire avec *Walden* et, troisième partie, les amis.

mardi 4 décembre 2012

Pourquoi la plupart des acteurs de la révolution scientifique moderne croient-ils à la pluralité des mondes ? « Elle permet de transformer en plaisir ce qu'il peut y avoir d'humiliant dans le renversement copernicien. Si la Terre n'est qu'un astre parmi la multitude des planètes, il devient possible d'imaginer d'autres lieux d'habitation plus ou moins analogues au nôtre. Le monde désenchanté de la science cesse d'être décevant puisqu'il ouvre sur des merveilles qui auront l'avantage d'être naturelles et justifiées par la physique. Aussi longtemps qu'elle était au milieu de l'univers, l'humanité était menacée par la solitude. Elle sait désormais qu'il n'en est rien, et ce décentrement est à l'origine d'une liberté nouvelle : imaginer que ce qui se passe ailleurs n'est pas sans rapport avec ce que nous vivons ici. » (Michaël Foessel, *Après la fin du monde*, p.73)

—J'ai vu clairement des hommes dans la lune, déclare Philaminte dans *Les Femmes savantes*)

Imaginer des mondes est un plaisir éminemment moderne.

La question du sens : il ne suffit pas de dire que la modernité se caractérise par le non-sens. Blumenberg : « ce qui est descriptible, c'est la naissance de soupçon de non-sens. » (*Le souci traverse le fleuve*, p.65)

Exiger que le monde ait un sens est une façon de le prendre à partie, de se mettre en colère après lui et de s'en venger en inventant des apocalypses.

Si Thoreau s'en prend à l'économie, à la vision économique du monde, c'est parce qu'elle éloigne les hommes du monde, qu'elle est acosmique. Donc je m'enracine au bord de mon étang. Et je ne voyage que dans mon territoire. « J'ai beaucoup voyagé dans Concord » D'où son ascèse. Et son économie ascétique : ce que la cabane a vraiment coûté, moins que rien. Tout *Walden* est un effort littéraire incroyable (j'allais dire insensé) pour compenser la perte en monde. Il s'agit de le recréer, brin d'herbe par brin d'herbe.

mercredi 5 décembre 2012

Je viens d'apprendre à la radio la mort de Jean Bollack. C'est comme s'il mourait trop jeune. Le regret, la rage de ne pas lui avoir fait signe ces derniers temps, depuis son mot après *Ex vivo*. « Chaque fois unique la fin du monde », dirait Derrida, tignasse blanche pour tignasse blanche.

vendredi 7 décembre 2012

Les rêves d'expert de Bouvard et Pécuchet : chaque problème doit avoir sa solution. « Les tomates et les petits pois étaient pourris. Cela devait dépendre du bouchage ? Alors le problème du bouchage les tourmenta. » (cité par Fœssel, p.242)

Globalisation et catastrophisme. Le catastrophisme comme forme d'une conscience collective mondiale. Vers un cosmopolitisme ?

samedi 8 décembre 2012

Autant de difficultés à décider de prendre connaissance d'un budget que d'ouvrir le relevé bancaire. Je remets à plus tard. J'ai toujours temporisé, fui l'épreuve de l'instant, remis à demain de vivre. Maintenant qu'il n'est plus temps (le temps qui reste, comme dit l'autre), les moments sont cruciaux.

J'aimerais me démettre de tout ce qui concerne l'organisation de ma vie professionnelle. La production n'est pas mon fort. Déléguer, et ne m'occuper que de mes vaines spéculations dans mon fauteuil ou devant mon ordinateur.

J'ai terminé à la va vite la lecture de Fœssel. Livre assez assommant car livre de philosophe qui commente les autres et dont on ne peut attendre que quelques références, renvois à de nouvelles lectures. Par exemple je relirais bien le texte d'Arendt sur Lessing.

Une idée : parler plutôt de l'art de ne pas penser la catastrophe. Ignorer la catastrophe pour la dépasser dialectiquement ; acrobatie de la *Aufhebung*. Pensée catastrophique.

Penser la catastrophe : au bout du compte le principe de précaution.

dimanche 9 décembre 2012

Travail, œuvre, action, toujours la même trinité. *Animal laborans*, obsédé par la consommation et la préservation de sa vie. Une époque, la nôtre, indifférente à la pérennité des œuvres.

Hannah Arendt cite dans le passage du *Système totalitaire* qu'elle consacre à la « désolation » : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Car un homme seul déduit toujours une chose d'une autre et pense tout dans la perspective du pire » (p 239).

mardi 11 décembre 2012

Hier soir à Ivry le Living revu par Nordey et ses jeunes comédiens. Dying.

mercredi 12 décembre 2012

Merdier à la mairie de Paris ; reçus par Corbin dont la ligne est claire : on ferme et on vous case ailleurs, là où ça tient. Nous avons franchi un pas puisque chaque cas a commencé à être examiné. Autant dire que l'idée même de maintien de la programmation dans les lieux (au TPV) en a pris un coup.

Baudriller me confirme qu'il présentera *Re :Walden* à la Chartreuse : première le 6 juillet, pour 5 représentations apparemment. Retour à la case précédente (2005). Ce n'est pas une ascension ; peut-être je m'arrête de dévisser, au mieux.

jeudi 13 décembre 2012

Sans récompense : j'aurai vécu sans fleurs ni couronnes.

Les régimes de la vérité. Plus ou moins maigres.

La catastrophe est irréversible. Et la crise ?

Avec Alain nous décidons du titre pour la journée du 21 mars : « La Nature est-elle un grand livre ? »

Soit d'un côté une installation, *Walden Memories*, une dérivée du chef d'œuvre de HD Thoreau, *Walden*, un grand livre sur la Nature, un grand livre où la Nature s'est écrite, et en langage poétique (littéraire). Soit de l'autre côté une phrase clé de la révolution scientifique moderne : « Le grand livre de la Nature est écrit en langage mathématique ». Risquons, pour attirer nos invités,

que nous sommes, et sans doute depuis nos commencements, déchirés par cette séparation entre les deux cultures, par ce fossé qui sépare vision poétique et approche scientifique

Science et poésie (ou *humanities* art ou littérature, comme on voudra) : c'est devenu (assez récemment) une nouvelle tarte à la crème académique. « *Bridge the gap* » est devenu un mot d'ordre de la bonne pensée et de la bonne volonté intellectuelle actuelle ; « *Mind the gap* » peuvent rétorquer quelques esprits qui ont gardé le goût du tragique. En tout état de cause, puisque journée d'étude il y a, étudier le cas Thoreau peut être intéressant puisqu'il concilie (et non pas réconcilie) le chant de la Nature (littéralement et dans tous les sens) et sa connaissance scientifique : Thoreau Orphée et (mais ?) Thoreau darwinien...

dimanche 16 décembre 2012

Reçu demain à la Mairie pour sauver les meubles.

Une idée de texte tiré de *Walden* à proposer à Berry : « To be your own telegraph, unweariedly sweeping the horizon, speaking all passing vessels bound coastwise ».

lundi 17 décembre 2012

Sur une pancarte du défilé pour le mariage pour tous : « Jésus avait deux papas ». Certes, mais une sacrée maman aussi.

mardi 18 décembre 2012

Sagy : un trop bref séjour (1978-1983), des voisins vite changés en amis, des soirées au Chardonnay, soirées souvent anticipées bien avant la fin du jour, des marches rêveuses et solitaires dans les vignes ; Sagy, c'est surtout au fond du jardin la soue à cochon transformée en bureau de travail. Heures passées devant la grosse IBM électrique ou à écrire à la main sur du papier pelure rose (couleur cochon ?) préparant à mon insu ma métamorphose d'improbable écrivain en possible homme de théâtre. Et, en ce temps-là, jamais une pensée pour le cochon, hôte de ces lieux avant moi. Est-ce pourquoi, comme la Vieille Taupe de l'histoire qui sait si bien faire son travail souterrain, il est revenu, le cochon, et a surgi un beau soir, sous l'avatar de Bibi la truie, sur la scène de mon théâtre pour y faire son tabac ?

Souvenir des heures passées au travail dans la soue du cochon au fond du jardin aménagée en bureau de campagne : une table à tréteaux, un matelas pour divan, des livres de la musique et le coco au sol. Combien d'heures passées-là devant la grosse machine à écrire électrique ou à écrire à la plume sur du papier pelure rose (rose cochon ?).

mercredi 19 décembre 2012

« Mariage pour tous :légalisons la gestation pour autrui » : Texte dans *Le Monde* de la Badinter et d'Irène Théry favorable à la GPA. Pas bien compris leur raisonnement dirigé contre les féministes qui veulent voir dans la GPA un effet de la domination masculine et de celle des riches sur les pauvres. Et en plus c'est ce qui expliquerait la frilosité du gouvernement face à l'accès des homosexuelles à la PMA. Argument l'ir de rien : n'oubliez pas que la GPA fait partie intégrante de la PMA pour l'Organisation mondiale de la santé. Appel à un débat sur la GPA : si elle était légalement et bien encadrée, si on pouvait éviter la marchandisation du corps des femmes, alors... Et puis il y a la réalité effective : il y a de fait déjà en France des enfants, fantômes civilement, nés par GPA à l'étranger : combien de temps va-t-on continuer à refuser l'état civil à certains enfants à cause de leur origine procréative ?

Déjeuner flash-back avec Barbara au Chien : elle tâche de monter *Die Massnahme* à Berlin et me donne une photocopie d'une page manuscrite de Brecht : « kann nicht mehr warten » Retour en arrière aux années allemandes, le théâtre, c'est l'Allemagne, Brecht, Müller. Je raconte ma relation à l'année 1989. Des reproductions photographiques aussi de la première en 30. Ce qui est impressionnant, c'est le nombre des choristes. Là est l'idée pour en faire quelque chose aujourd'hui. Avoir un chœur nombreux, même amateur. Barbara me donne aussi le livret de *l'Hamlet-Maschine* mise en scène par Gotscheff au Deutsches Theater. La dernière page reproduit une photo du *De l'Allemagne* de l'Odéon. Coup de nostalgie.

Penser la catastrophe : quel titre aurais-je pour parler de la catastrophe et encore plus pour la penser, moi qui n'ai survécu à aucune catastrophe et qui suis incapable de prophétiser celles à venir.

Moi qui ai échappé aux catastrophes du passé, qui n'ai pas fait l'expérience de catastrophes, des grandes catastrophes d'un passé récent, qui n'ai pas non plus la tête suffisamment imaginative pour prophétiser celles à venir. Alors il me resterait la possibilité de la penser, mais il ne faut pas avoir froid aux yeux pour hisser sa pensée à hauteur de catastrophe. Modestie de mes performances intellectuelles. Il peut en aller de la pensée de la catastrophe comme de celle de la bêtise : être simplement catastrophique comme parler de la bêtise rend vite bête. Pas de titre pour parler de ça et la tentation de déclarer forfait, sauf que le mot appartient aussi au vocabulaire du théâtre, alors il faut bien s'y coller. Obligé d'en penser quelque chose, au moins.

Brecht, Beckett, Müller (Der eigentliche Spass am Schreiben ist doch die Lust an der Katastrophe »)

Moins d'anxiété, peut-être parce que j'ai arrêté de prendre ce médicament anti-allergique. Comme je ne suis pas allergique...

jeudi 20 décembre 2012

Dupuytren, comme dirait Beckett.

vendredi 21 décembre 2012

Hiver.

Frôler la catastrophe. Une catastrophe, ça se frôle. On frôle son jupon, elle rit...

Un grand écrivain remarquait que penser la bêtise conduisait à en préférer ; de la même manière, penser la catastrophe risque bien de s'avérer catastrophique pour la pensée. De là à penser que penser la catastrophe mène la pensée à la catastrophe, il n'y a pas loin.

Je ne suis pas de ceux capables de vous peindre « les derniers jours de Pompéi » comme qui rigole ou à poétiser sur le tremblement de terre de Lisbonne. Et encore ces deux exemples sont des exemples de catastrophes naturelles, mais quand l'erreur humaine s'en mêle...

samedi 22 décembre 2012

MMMR m'invite à une conférence qu'elle fait au Collège de France sur le son au théâtre chez Beffa (quel premier de la classe, celui-là ! je ne sais pas ce que vaut sa musique, une catastrophe). La vie continue en 2013.

Anniversaire en Lozère d'un magnolia centenaire ou plus : avec l'accent du SO, quelqu'un nous explique que ceux-là qui l'ont planté n'ont plus mal aux dents depuis longtemps.

dimanche 23 décembre 2012

Arriver en catastrophe.

Comment distinguer les façons d'habiter le monde qui asservissent de celles qui émancipent ? Si je suis stoïcien, et il me plairait de l'être, me détacher du monde est une manière de m'émanciper. Un cosmopolite, un citoyen du monde est libre. Un Egyptien, un juif, un Grec, tous asservis. Dans la tradition stoïcienne, être égyptien, grec ou juif est une ignominie. Etre humain, appartenir à la communauté humaine me suffit. Sans croire pour autant que le cosmopolitisme pourrait venir à bout de la mésentente.

mardi 25 décembre 2012

Départ pour La Roque. L'aventure, décidément, je ne suis pas doué pour ça. Arrivée harassé après des tribulations conséquentes à la grève de Noël du Bordeaux-Sarlat.

Un peu d'écologie politique pendant le voyage (première partie, après c'est sauve qui peut). La difficulté autour de la notion de *wilderness*. Pas une nature vierge ; il y avait du monde dans les Amériques avant 1492 (peut-être plus de 50 millions d'hommes) et qui avaient déjà pas mal trafiqué la nature. Sauvage plutôt que vierge. Pas encore connue à la manière occidentale, ie scientifique. Thoreau n'est pas aussi stupide que certains veulent le faire croire. Dans ses bois, il est dans ou au bord (frontière) de la *wilderness*, il s'enfonce en marchant dans l'inconnu, mais inconnu de lui (il va découvrir cette nature et la décrire) mais il est aussi avide de trouver des traces des Indiens. *Wilderness*, il paraît que ça se traduit par naturalité.

Cf : Le **Wilderness Act** ou **Loi sur la protection de la nature** est une loi fédérale américaine votée en 1964. Rédigée par Howard Zahniser de la *Wilderness Society* (Société pour la protection de la nature), elle définit légalement la

naturalité (*wilderness*) comme : « un lieu où la terre et sa communauté de vie ne sont point entravés par l'homme, où l'homme lui-même n'est qu'un visiteur de passage. ». Elle établit le *National Wilderness Preservation System* et protège 37 000 km² de forêts fédérales qui n'étaient auparavant protégées que par décret. et protège 37 000 km² de forêts fédérales qui n'étaient auparavant protégées que par décret.

Wilderness est un recueil de Jim Morrison.

Après 1492, la nature est redevenue sauvage par le fait de l'extermination des sauvages.

mercredi 26 décembre 2012

Beckett n'aurait pas été enterré une 26 décembre ?

jeudi 27 décembre 2012

Penser la catastrophe (académiquement, douillettement), une insulte aux victimes. Si l'on n'est pas persuadé que notre pensée peut prévenir la catastrophe ou au moins prévenir de la catastrophe...)

Je me suis d'abord dit que je n'avais aucun titre pour parler de la catastrophe ; rescapé jusqu'ici, croisons les doigts, d'aucune, naturelle ou d'origine humaine, je n'ai pas d'expérience particulière à penser, et pour penser la catastrophe, à froid, si j'ose dire, il faut ne pas avoir froid aux yeux ou un cerveau assez sûr de lui pour se croire à la hauteur de la tâche. Un tel discours peut vite tourner à la catastrophe ; c'est comme penser la bêtise, belle idée aussi, qui conduit inmanquablement à proférer aussitôt des bêtises.. Mais mon *dai-mon* me rattrape et me souffle en catastrophe que le mot appartient au vocabulaire du théâtre. Il faut donc y aller sans avoir la prétention de la penser mais de la frôler, peut-être.

Un règlement de comptes avec *Walden*, comme avec Montaigne. Lui réserver la même opération, la pioche et la glose. La possibilité d'un livre.

Wherever I sat, there I might live, and the landscape radiated from me accordingly. La question de savoir et décider où vivre. Comment peut-on être la source du paysage ? Le sujet créateur de paysage. Une radiation qui part de moi et non le contraire, le paysage qui s'imprimerait en moi et susciterait émotion et affect. Qu'est-ce que j'entends à cela ?

vendredi 28 décembre 2012

Penser la catastrophe, diable ! L'entreprise peut vite tourner à la catastrophe pour peu que celui qui s'y colle n'ait pas un cerveau à la hauteur de la tâche.

La question du temps de la catastrophe : peut-on penser la catastrophe quand on est dedans ? La catastrophe au présent. Une pensée du direct.

A quoi bon penser la catastrophe ? Pour la prévenir ? L'expérience montre... Pour nous prévenir d'elle ou d'elles ? Ce n'est pas encore très concluant. Penser suppose le recul, la distance, cela suppose qu'on n'est pas en train de la subir, de la vivre.

Passé le plaisir de l'invitation, l'idée d'avoir à « penser la catastrophe », rien que ça, est ressenti comme une catastrophe. Quel titre aurais-je à parler, pire, penser la catastrophe : laquelle choisir ? une qui a déjà eu lieu, une que je pourrais prophétiser tranquillement ? C'est vrai qu'il y a l'embarras du choix, mais quand même, il faut avoir l'esprit bien présomptueux pour relever le défi.